FONDO PIZZOFALCONE

NAZIONALE
B. Prov.
X
516
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI

OTECA PROVINCIALE

Palchetto

Num.° d' ordine

Digitized by Google

123
8
35

B. Orsi.
X
316

Digitized by Google

ARCHIVES
DE
L'HONNEUR.

AVIS

Des Auteurs et de l'Editeur.

Tous les guerriers qui ont fait les campagnes de la révolution ont des droits à la reconnoissance de leur pays, et leur nom doit être à jamais immortel. Déjà un tribut d'éloges a été payé aux généraux en chef et de division, dont les noms burinés dans nos fastes échapoient ainsi à la nuit des tems. Les guerriers qui les ont secondés, qui souvent eurent part aux conseils et toujours à l'exécution, ne pouvoient être laissés dans l'oubli. C'est pour perpétuer le souvenir des bons capitaines et des braves officiers, que nous avons entrepris la rédaction des *Archives de l'Honneur*.

Ces archives, proposées par souscription, et dont le premier volume, grand in-8°., de 460 pages d'impression est déjà entre les mains des souscripteurs, renfermeront des notices sur nos braves guerriers, présentées avec impartialité, d'une manière précise et sans aucun ornement oratoire. La série des faits, l'ordre des dates seront observés avec soin; rien ne sera négligé de ce qui pourra contribuer à la perfection de l'ouvrage.

Les auteurs osent espérer que leurs *Archives* atteindront le but qu'ils se sont proposé; qu'elles serviront à perpétuer dans les familles et chez nos derniers neveux le souvenir des braves, l'honneur du nom français; qu'elles seront pour la postérité et pour nos contemporains le compte rendu de ce que nos guerriers ont fait pour la patrie, et qu'elles deviendront un des titres de gloire que ces derniers laisseront à leurs enfans.

Les volumes qui doivent composer *les Archives de l'Honneur*, se suivront avec célérité. Les auteurs et l'éditeur s'empresseront de remplir les engagemens qu'ils ont contractés avec les militaires qui ont daigné les honorer de leurs souscriptions; ils tâcheront d'obtenir l'indulgence et de mériter la confiance par le zèle et la promptitude qu'ils mettront à terminer leur travail.

Le prix de chaque volume est de 5 fr. pour Paris; et de 6 fr. 50 c., franc de port, pour les départemens.

643335

ARCHIVES
DE
L'HONNEUR,
OU
NOTICES
SUR LA VIE MILITAIRE

Des Généraux de Brigade, Adjudans-commandans, Colonels, Majors, Chefs de bataillon et d'escadron, Capitaines, Lieutenans, Sous-Lieutenans et Légionnaires d'honneur; Capitaines, Lieutenans et Sous-Lieutenans de vaisseaux, frégates et corvettes de la Marine française, qui par leurs belles actions se sont illustrés;

PAR F. BABIÉ, *homme de Lettres, un des auteurs de la Galerie Militaire; et* J. G. ST.-SAUVEUR, *ancien vice-consul de France en Hongrie et dans le Levant.*

« Honneur et Patrie ».

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez LAURENS aîné, imprimeur-éditeur, rue d'Argenteuil N. 212.

1805 — AN 1er. DE L'EMPIRE FRANÇAIS.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE ROMA

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

Nos Archives de l'Honneur, comme nous l'avions bien prévu, ont déjà trouvé des panégyristes et des censeurs. Les premiers ont souri à nos efforts et secondé notre zèle; ils n'ont vu dans ces Notices biographiques rassemblées avec peine, mais avec intérêt, qu'une réunion de faits et de matériaux pour l'histoire : ils ont admiré cette belle nomenclature qui semble tirer de l'oubli une foule de héros chers à la patrie, pour les offrir à l'admiration des siècles futurs. Ennemis jurés de toute gloire, les seconds ont imaginé que ces braves ne pouvoient être considérés que comme des salariés qui, n'ayant au champ d'honneur rempli que leur devoir, avoient déjà trouvé leur récompense : ils ont encore prétendu que tous nos guerriers ayant bien mérité de la patrie, toute distinction devenoit injurieuse. De telles raisons ont sans doute paru spécieuses à des hommes prévenus contre notre Ouvrage. Mais on nous a fait observer, avec juste raison, que

cette manière de raisonner étoit celle de quelques hommes, qui laissent toujours apercevoir le secret dépit qui les anime, celui qui naît de la haine qu'ils portent aux braves défenseurs de leur pays. Ils voudroient que la nuit des tems couvrît de ses voiles sombres les beaux faits d'armes qui ont fait triompher la cause des amis de la liberté! Ils voudroient ôter de notre histoire ces feuilles immortelles qui, parmi les héros français, placent à jamais les grands capitaines, les braves soldats qui se sont dévoués pour la cause commune, et se sont fait un nom illustre pendant la guerre de la révolution.

Malgré vos ennemis, vous vivrez éternellement dans le souvenir des Français. Guerriers de toute arme, vous que l'implacable destin a frappés de mort sur le champ de bataille, et vous qui dans les camps cherchez de nouveaux dangers, et vous enfin qui reposez vos fronts belliqueux à l'ombre des lauriers que vous avez cueillis!

Guerriers Français, vous daignerez accueillir nos Archives de l'Honneur; vous les consulterez, et vous les placerez avec quelque distinction dans vos bibliothèques. Un jour elles seront pour vous un nouveau titre de gloire; un jour elles seront la consolation de vos familles. Vous les offrirez à vos enfans, à vos descendans, comme le gage de votre amour pour la patrie,

comme le certificat honorable et public de vos services. Nos Archives seront à jamais des titres de gloire pour votre postérité et pour vous enfin, elles transporteront aux siècles à venir les noms des héros chers à la nation, et malgré l'envie elles les conserveront purs et sans tache.

Nos Archives de l'Honneur doivent procurer à la France des ouvrages nationaux. Les orateurs et les poètes, qui déjà ont saisi leurs pinceaux, trouveront dans cet écrit les matériaux nécessaires pour célébrer dignement les héros qui ont immortalisé l'Empire français. Ce résultat de nos travaux est encore assez beau, et suffit à notre ambition. Plaire à nos guerriers, consoler leurs familles, exciter enfin en leur faveur l'émulation des grands écrivains, voilà le but de notre entreprise. N'est-ce donc pas remplir dignement le vœu de ceux qui s'intéressent à notre Ouvrage ?

De caustiques censeurs, fatigués du récit de tant de belles actions, trouvent de la monotonie dans nos récits; ils voudroient moins d'éloges, et que notre Ouvrage offrît, pour leur plaire, quelques faits qui pussent satisfaire leur amour-propre ou leur haine. Nous leur ferons remarquer que nos Archives ne peuvent être un libelle; nous ajouterons même que, si tant de beaux faits se trouvent réunis ensemble, s'ils sont si nom-

breux, la faute toute entière doit en être attribuée à nos guerriers qui, dans des tems malheureux et difficiles, furent des modèles de courage, de loyauté, de grandeur d'ame, de toutes les vertus qui font les héros, et d'une manière si éclatante, si universelle, que leur gloire est à jamais intacte, et que rien ne peut l'obscurcir.

Par une contradiction inconcevable, nos adversaires ont prétendu que notre Ouvrage seroit interminable. Un instant, ils ont voulu diminuer le nombre des braves, et tout-à-coup ils s'efforcent de l'augmenter, non par esprit de justice, mais pour effrayer sur les suites de notre entreprise. Rassurez-vous, hommes prévoyans, nos Archives de l'Honneur ne sont pas le produit du caprice ou de quelque calcul mercantile. Tous les soldats de la patrie ont bien le droit de réclamer une place dans cet Ouvrage; mais ce droit a ses bornes : il faut des actions d'éclat ou des services réels rendus à la patrie, pour obtenir une juste préférence. Nos Archives ne seront donc composées que de huit volumes (1). Si le grand

(1) Huit volumes in-8°, de 450 à 460 pages. Prix de chaque volume, 5 fr. pour Paris; et 6 fr. 50 cent. pour les Départemens, franc de port. Il paroîtra un volume toutes les six semaines. Les deux premiers volumes sont déjà en vente; le troisième se livrera à la fin du mois de messidor.

nombre de notes que nous avons recueillies exigeoient un volume supplémentaire, il seroit seul, et termineroit l'ouvrage. Tous les militaires ne peuvent qu'applaudir à cette résolution. Il faut que nos Archives, sans être trop volumineuses, aient au moins l'étendue nécessaire pour rappeler le nom des braves qui, au champ d'honneur, ont bien servi la patrie.

Nous avons réservé une place aux officiers en non-activité, qui ont reçu des blessures honorables, et qui sont aux ordres du ministre de la guerre. C'est, selon nous, un reste de justice bien dû aux services réels de ces braves cicatrisés qui ne peuvent servir l'État, et qui souvent n'attendent que leur guérison pour voler au poste d'honneur.

Dans les volumes qui doivent suivre, nous placerons quelques noms illustres, chers à l'humanité, à la patrie, à nos armées, aux sciences et aux arts.

Protecteurs de notre ouvrage, recevez nos remerciemens; vous nous avez procuré une grande publicité, qui a contribué particulièrement à nos succès, a multiplié nos souscripteurs, et nous met à même de terminer notre entreprise d'une manière digne des guerriers dont elle est l'objet.

Nos Archives, il est vrai, ne sont point exemptes de défauts; mais nous avons fait tout ce qui dé-

pendoit de nous, pour éviter toute exagération déplacée, toute omission, ou toute erreur qui pourroit affoiblir le but de la Notice même la moins étendue. Cependant malgré l'attention la plus scrupuleuse, malgré notre soin à corriger les épreuves, il s'est glissé quelques fautes dans les noms propres et dans les dates. Nous en avons indiqué plusieurs dans un premier *erratum ;* des militaires nous en ont fait remarquer d'autres : on ne pouvoit les corriger à la main, dans le premier volume. Nous avons résolu de placer à la tête du volume que nous offrons aujourd'hui, un second *erratum* plus détaillé. Nous avons redoublé de soins pour que ce second volume fût, autant qu'il étoit possible, exempt de ces fautes, que tout notre zèle et toute notre attention n'ont pu nous empêcher d'éviter.

A la fin du huitième volume, nous placerons un *erratum* général raisonné, dans lequel seront relevées toutes les erreurs qui auroient pu nous échapper, et qui nous auront été indiquées par les militaires dont les notices sont placées dans notre Ouvrage.

Nous prions MM. les souscripteurs, qui sont déjà très-nombreux, de vouloir bien faire retirer les exemplaires pour lesquels ils ont souscrit. Plusieurs nous ayant fait des demandes mal expliquées, il en est résulté que nous avons adres-

sé à certains plusieurs exemplaires, et que nous n'avons envoyé à d'autres qu'un premier volume, tandis que ces derniers en demandoient plusieurs.

S'ils desirent quelques exemplaires, nous les invitons de vouloir bien nous faire connoître leur intention, en mettant dans leur souscription un exemplaire; deux ou trois... exemplaires. (Chaque exemplaire sera composé de huit volumes) (1).

Nous les prions également de vouloir bien nous adresser, franc de port, les notes, observations, corrections et lettres; les avertissant que, vu l'étendue de notre correspondance, il seroit impossible à l'éditeur de l'Ouvrage d'acquitter des frais de poste qui doubleroient encore ceux de

---

(1) C'est pour faciliter aux militaires de toute arme et de tout grade l'acquisition de ces huit volumes, que nous les avons proposés par souscription. Il leur sera aisé, quelle que soit la modicité de leur traitement, de payer toutes les six semaines 6 fr. 50 cent. franc de port, pour un volume que nous leur adresserons, ou 5 fr. s'ils les font prendre à notre bureau par leur correspondant. On ne peut souscrire pour des volumes séparés, ni pour deux ou trois volumes; mais seulement pour un exemplaire complet, parce qu'on ne voudroit pas occasionner à l'éditeur une perte réelle, et qu'un ouvrage incomplet n'a plus de valeur.

l'Ouvrage. Nous leur faisons observer en même tems que nous n'avons jamais accepté de la poste aucune lettre non affranchie ; s'ils nous avoient en conséquence adressé des notes, ils doivent, s'ils desirent encore occuper une place dans nos Archives, s'empresser de nous faire un nouvel envoi, franc de port.

Nous avons cru devoir entrer dans tous ces détails pour n'avoir rien à nous reprocher, et pour répondre aux diverses explications ou demandes réitérées qui ont été faites par un grand nombre de militaires, relativement à notre entreprise. Ils verront par la franchise de nos avis que nous desirons faire un Ouvrage digne d'eux, lui donner tout l'intérêt qu'il est possible, et remplir le vœu de tous ceux qui veulent que nos Archives de l'Honneur soient promptement terminées.

Nota. Messieurs les militaires sont invités à nous faire connoître, franc de port, les erreurs de noms, de dates, de faits ou omissions qui pourroient s'être glissées dans notre Ouvrage. Nous nous empresserons de les corriger dans le troisième volume, et dans *l'erratum* général.

ERRATUM
DU PREMIER VOLUME.

Dans la notice de M. de France, pag. 54, à la lig. 13. Ordinairement, *lisez* : Rarement.

Notice du général Sarrasin, pag. 53, lig. 12, Thébine, *lisez :* bataille de la Trébia.

Notice du général d'Armagnac, pag. 60, lig. 13, 5 septembre, *lisez :* 8 septembre. Pag. 61, lig. 25, Caire, *lisez :* Cairo. Pag. *id.* lig. *id.*, deuxième demi-brigade, *lisez :* vingt-unième demi-brigade. Pag. 62, lig. 9, Basséno, *lisez :* Bassano; *id. id.* rive droite, *lisez :* rive gauche. Pag. 64, lig. 19, 27 prairial, *lisez :* 27 floréal : lig. 20 *ajoutez :*

« Le 10 brumaire an 8, après l'affaire qui eut « lieu le même jour près l'embouchure du Nil, « le général Kléber décerna au général de bri- « gade d'Armagnac un sabre d'honneur; en l'an « 10 ce don fut confirmé par arrêté du premier « Consul ».

Notice du général Fery, pag. 69, lig. 13, dus, *lisez :* du.

Notice du chef d'escadron Guillaume, pag. 112, ligne 2, du treizième, *lisez :* au troisième.

Notice de l'aide de camp Nion, pag. 119, lig. 5, Hollande, *lisez :* Maulde. Pag. id. lig. 7, grisonnelles, *lisez :* grisonelles. Pag. 122, lig. 24, deux cents braves, *lisez :* vingt-cinq braves. Pag. 125, lig. 6, Reisgawe, *lisez :* Brisgaw. Pag. 126, ligne 1re. d'Elbing, *lisez :* d'Albini.

Notice de l'aide de camp Têtu, *lisez :* P. A. Têtu (✻).

Notice de l'aide de camp Orfengo, pag. 147, au lieu d'Orsengo, *lisez :* Orfengo et dans toute cette notice.

Notice du général B. Paillard (✻), *lisez :* B. Paillard (C. ✻).

Notice du général Montaigu, pag. 16, lig. 12, adjudant-général, *lisez :* adjudant-major.

Notice de l'aide de camp Mathon, pag. 134, lig. 24, force du corps, *lisez :* force des corps. Pag. 135, lig. 21, vingtième, *lisez :* deuxième.

Notice de M. Destaing. Il a été fait des changemens à cette notice ; nous les ferons connoître dans l'Erratum général. Pag. 191, lig. 17, sur l'épaule droite, *lisez :* sur le pouce droit. Pag. 192, lig. 28, quarante-sixième, *lisez :* cinquième.

Notice du colonel Nerin, pag. 195, lig. 18, Nervin, *lisez :* Nerin.

Notice de l'aide de camp Auburtin, pag. 227, lig. 24, cueilli, *lisez :* cueillis.

Notice du général Osten, pag. 262, lig. 2, général de division, *lisez :* général de brigade.

Notice du colonel Schramm, pag. 318, lig. 10, il fit, *lisez :* et fit.

Notice du général Jordy, p. 548, lig. 1re. (C.※), *lisez :* (O. ※).

Notice du colonel Siguy, p. 393, lig. 10, 11 novembre 1755, *lisez :* 1775. Pag. 394, lig. 14, ample, *lisez :* une ample, etc. Pag. 397, lig. 24, Mauzalé, *lisez :* Menzalé.

Notice du capitaine de vaisseau Lapalisse, pag. 401, lig. 13. Il s'est glissé ici une erreur de fait que nous nous empressons de réparer, et que des marins nous ont fait remarquer.

Dans les notes que nous nous sommes procurées, il est dit que M. Lapalisse *assista, en l'an 2, au combat sur le vaisseau Lorient.* L'armée, le vaisseau, tout nous a trompé. Nous avons placé le combat dans l'Océan, et on assure que ce combat eut lieu dans la Méditerranée. L'alinéa qui commence par ces mots : Le commandement, etc. jusqu'au mot *les Français*, doit être supprimé. Il faut lire : « M. Lapalisse, en l'an 2, assista sur le vaisseau *Lorient*, de

cent vingt canons, à un combat qui eut lieu dans la Méditerranée ».

Dans la notice de M. Marant-Boissauveur, pag. 406, lig. 4, 1774, *lisez :* 1744. Pag. 408, lig. 18, M. de Suffrin, *lisez :* de Suffren.

Dans la notice du colonel Caulaincourt, pag. 429, lig. 8, le 8 frimaire, *lisez :* 28 frimaire. Pag. id. lig. 26, 18 messidor, *lisez :* 12 messidor. Pag. 430, lig. 7, *ajoutez* : « M. de Caulaincourt fut nommé chef de brigade au dix-neuvième régiment de dragons, par arrêté des Consuls, le 6 fructidor an 9 ».

Pag. 431, lig. 3, S. A. S., *lisez :* S. A. I. et dans tout le cours de l'historique et autres.

MM. les militaires doivent être persuadés par la longueur de cet Erratum, que nous sommes jaloux de faire disparoître toutes les erreurs qui pourroient s'être glissées dans notre Ouvrage. S'il s'en trouvoit encore quelques-unes de très-graves, nous tâcherons de les réparer dans l'Erratum du troisième volume : toutes les autres le seront dans l'Erratum général.

ARCHIVES
DE
L'HONNEUR.

P.* MACON (C. ✻),

Général de Brigade, employé à l'Etat-major de la maison impériale, et Sous-Gouverneur des Tuileries et du Louvre.

Ils ne seront point perdus pour nous et pour la postérité, les noms des guerriers illustres qui ont honoré la révolution française! La reconnoissance publique qui éleva de superbes monumens à Kléber, à Desaix, demandoit pour eux un hommage solemnel; et l'histoire, avide de grandes choses, réclamoit la nomenclature des braves pour les placer au temple de mémoire. Ce vœu sublime devoit être exaucé. Archives de l'Honneur, le fruit de nos veilles et de nos travaux, et qui, malgré nos foibles talens, seront un jour consultées par les siècles à venir, soyez également les dépositaires des volontés de la nation qui s'enorgueillit de ses guerriers illustres et de l'histoire qui doit les célébrer. Nommez-les avec enthousiasme; racontez leurs beaux faits d'armes avec vérité, simplicité, et vous serez

placés avec quelque gloire aux lieux où reposent les trophées d'armes qu'ils ont enlevés aux ennemis vaincus.

Parmi ces noms chers à la patrie, à l'honneur, au souverain, celui de Pierre MACON s'offre le premier dans le second volume de notre ouvrage. Né à Chasselay, département du Rhône, le 13 janvier 1769, il entra en qualité de soldat au sixième régiment d'infanterie, le 8 novembre 1787; fut fait caporal le premier octobre 1788, et sergent-fourrier le 11 octobre 1789.

Le premier janvier 1791 il étoit sergent-major, et adjudant sous-officier le 11 janvier 1792. Telle fut la haute opinion qu'il avoit donnée de lui par sa bonne conduite, que le 10 octobre de la même année il fut fait lieutenant par brevet du ministre de la guerre, et capitaine le 15 mai 1793.

Le premier juin 1793, par commission des représentans du peuple Rouyer et Letourneur, il fut fait commissaire des guerres. Ce jeune guerrier qui aimoit la gloire, desiroit un service plus actif; il rentra dans son corps le 22 septembre de la même année, en qualité de chef du deuxième bataillon du sixième régiment, et fit les campagnes de 1793, des années 2 et 3 à l'armée des Pyrénées-Orientales, où il fut blessé à la jambe gauche le 19 mai. Le premier messidor,

jour de l'amalgame des bataillons deux et trois de la Haute-Garonne avec le deuxième du soixante-unième régiment (sous le numéro 122) il fut nommé chef de brigade.

Pendant les années 4 et 5 il étoit passé à l'armée d'Italie avec le corps qu'il commandoit, et qui fut embrigadé avec la quatre-vingt-troisième demi-brigade pour former la cinquante-septième. Le premier vendémiaire an 6, par brevet du général Bonaparte, nommé commandant en chef de la cinquante-huitième, il servit à l'armée d'Angleterre. Pendant le cours de l'an 7, il fut employé à celle de l'Ouest, jusqu'au moment où il passa commandant titulaire dans la sixième demi-brigade légère, par arrêté du directoire exécutif le 9 thermidor an 7.

En l'an 8, le corps qu'il commandoit faisoit partie de l'armée de Réserve qui alloit conquérir au-delà des Alpes la victoire et la paix. Le chef de brigade Macon, avec ses carabiniers, deux jours avant, à la tête de la colonne de l'armée, franchit le grand St.-Bernard. Bientôt à Romano il a trouvé l'occasion de se distinguer. Le 6 prairial, un combat s'engage; malgré le feu le plus terrible de mousqueterie et d'artillerie, par une manœuvre hardie il fait passer sa demi-brigade dans la Chiazella qui avoit quatre pieds d'eau, au moment même où les grenadiers, chargés

d'attaquer le pont établi sur cette rivière, venoient d'être repoussés par l'ennemi.

Le 20 prairial an 8, à la bataille de Montebello, avec quatre cents hommes seulement, il tint en échec quatre mille Autrichiens qui cherchoient à tourner la droite de l'armée; et les ayant attaqués, il leur fit six cents prisonniers.

Il combattit à la brillante journée de Marengo, où la victoire fut si long-tems disputée et fut le prix d'une noble persévérance. Le chef de brigade Macon se signala en cette occasion avec deux cents hommes de sa demi-brigade qui n'avoient pas même de cartouches; il arrêta, en chargeant à la bayonnette, une colonne de trois mille ennemis.

Employé à l'armée d'Italie sous les ordres du général en chef Brune, le 4 nivôse an 9, le premier il passa le Mincio à la tête de sa demi-brigade. Pendant la durée de la bataille, il soutint victorieusement trois charges d'infanterie. Sur les sept heures du soir le corps des grenadiers hongrois se précipite et veut lui ravir la victoire; il les reçoit à demi-portée du pistolet, les foudroie de son feu, les oblige de s'avouer vaincus et de songer à leur retraite; par cette action brillante, il termine ainsi glorieusement une

belle journée qui avoit vu le triomphe de tous les corps de l'armée.

Rentré en France, le chef de brigade Macon fut fait adjudant supérieur du palais le premier vendémiaire an 11, et général de brigade le 9 fructidor de la même année. Le 29 brumaire an 13 il fut fait sous-gouverneur du palais des Tuileries et du Louvre. Un des commandans de la légion d'honneur, il est à la tête de la première brigade des grenadiers de la Réserve depuis le premier nivôse an 12.

M. A. GIRARD (*),

Capitaine, Aide de camp du général de brigade Macon.

Le 22 octobre 1769, Marie-Auguste Girard naquit à St.-Maixent, département des Deux-Sèvres. A l'âge de dix-sept ans, le 8 octobre 1786 il entra soldat dans le régiment de Saintonge (compagnie de Marguerite). Le 9 octobre 1788, il avoit obtenu son congé par grace, et se retira dans ses foyers.

A l'époque de la révolution, lorsque tous les Français eurent pris les armes pour la conquête de leur liberté, le jeune Girard fut nommé lieutenant d'une compagnie de chasseurs de la garde nationale de St.-Maixent, et fit son service, dans cette compagnie, jusqu'au 6 octobre 1791 qu'il passa lieutenant dans le premier bataillon des Deux-Sèvres, et fut envoyé à l'armée du Nord, où il fit les campagnes de 1792 et une partie de celle de 1793.

Capitaine le 15 avril de cette même année, il étoit passé le 20 mars au cinquième bataillon, formation d'Orléans, avec une compagnie du

premier bataillon des Deux-Sèvres ; il fut envoyé à l'armée de la Vendée, se trouva à plusieurs affaires, et fut blessé à Viez le 13 juillet. Il continua de servir dans les départemens insurgés de l'Ouest pendant les années 2, 3 et 4. Le premier nivôse an 5, jour de l'amalgame du cinquième bataillon, formation d'Orléans, dans la sixième demi-brigade légère, il passa dans ce corps avec le grade qu'il avoit déjà obtenu, et fit encore les campagnes des ans 5, 6 et 7 aux armées de l'Ouest.

En l'an 8 il étoit de l'armée de Réserve; il franchit les Alpes, et se distingua par son courage. Le 25 prairial il commandoit quarante tirailleurs qui tombèrent dans une embuscade de cavalerie. Malgré la surprise et le choc impétueux de l'ennemi, il eut la présence d'esprit de se jeter dans un fossé avec quinze hommes, qui continuèrent de se battre, arrêtèrent la charge de l'ennemi, et sauvèrent les vingt-cinq autres, qui indubitablement auroient été taillés en pièces.

A la célèbre bataille de Marengo, le capitaine Girard fut blessé à la main ; et par sa bravoure et son dévouement il mérita l'estime et les éloges de ses chefs.

Le 27 frimaire an 12, il fut nommé aide de

camp du général de brigade Macon, à qui il a voué le plus sincère attachement, et dont il ne cesse de louer le courage et les brillantes qualités. Le capitaine Girard est membre de la légion d'honneur depuis le 27 nivôse an 13.

V. M. CONSTANTINI (C. ✻),

Général de brigade, Commandant d'armes à Lyon.

VINCENT-MARIE CONSTANTINI, général de brigade, est né à Ghisoni en l'île de Corse, département du Golo, le 21 fevrier 1751. A l'âge de dix-huit ans il entra en qualité de soldat au régiment Royal-Corse le 10 octobre 1769. Caporal le premier mars 1770, il fut fait sergent le 14 août 1571, fourrier le premier janvier 1772, et adjudant sous-officier le 7 juin 1776.

Pendant les années 1778 et 1779 il fut employé avec ce régiment sur les côtes de Bretagne, sous le commandement de M. Langeron.

Il venoit d'être nommé quartier-maître-trésorier, lorsque, le premier mai 1780, le régiment Royal-Corse fut réformé et reconstitué en bataillons de chasseurs Royaux-Corses. M. Constantini continua ses fonctions au troisième bataillon jusqu'au 9 mars 1792.

Le 12 janvier de la même année, il prit rang de lieutenant jusqu'au 10 mars 1792 qu'il fut fait aide de camp du général Ant. Rossi.

Le 21 juillet, il avoit été nommé capitaine à la

légion des Alpes, corps créé à cette époque par decret du même jour, et fut envoyé à l'armée des Alpes sous les ordres des généraux Montesquieu et Kellermann.

Le 8 mars 1793, il étoit chef de bataillon et servit à l'armée du Rhin, sous les ordres des généraux Michaud et Kléber; placé dans les divisions Desaix et St.-Cyr, il seconda les efforts que firent les Français pour s'opposer aux Prussiens qui prétendoient percer nos lignes et aller au secours de Luxembourg. Il fit les campagnes de l'an 2 et de l'an 3. Il avoit été nommé chef de brigade de la dix-huitième (bis) d'infanterie légère, devenue vingt-troisième le 8 floréal an 11. En l'an 4, il revint à l'armée des Alpes commandée par le général Alexandre Dumas (*V.* Gal. militaire). Il assista à l'attaque et à la prise du Mont-Cénis. Sa colonne et celle du général Herbin firent neuf cents prisonniers, et s'emparèrent dans les redoutes de vingt-quatre bouches à feu.

Il étoit à l'armée d'Italie commandée par le général en chef Bonaparte, et fit cette glorieuse campagne qui annonça les belles destinées de la France, et plaça le plus grand des guerriers au rang des plus illustres capitaines.

Pendant les années 6, 7, 8, 9 et 10, il servit en Corse sous les ordres des généraux Vaubois et Ambert. A la tête de son corps il obtint quelques

succès dans les différentes attaques et combats qui, en l'an 8 et en l'an 9, eurent lieu dans cette île contre des émigrés et un grand nombre de révoltés ou gens sans aveu, qui s'y étoient jetés pour troubler toute l'île. Son zèle, son activité, sa bravoure et une blessure qu'il avoit reçue au pied gauche dans ces circonstances, lui méritèrent trois fusils d'honneur, que le premier consul lui fit donner par ses chefs.

Le 9 floréal an 11, M. Constantini fut nommé général de brigade et commandant d'armes de la ville de Lyon. Si ce brave officier dont nous venons de rappeler la vie militaire, n'a pu trouver l'occasion de s'illustrer par des actions d'éclat dues bien souvent à la bonne fortune, à des circonstances heureuses, il eut l'avantage de se faire remarquer par son attachement à ses devoirs, sa probité et son amour pour la discipline militaire. Constamment à son poste, il n'abandonna jamais les braves confiés à ses soins, et cueillit avec eux les lauriers de la gloire. Commandant d'armes d'une grande cité chère à la patrie, il répond à la confiance du Monarque, en faisant observer la discipline et en maintenant l'ordre et la tranquillité. Il est un des commandans de la légion d'honneur.

F. GOULLUS (C. ✻),

Général de Brigade.

François Goullus, né à Lyon, département du Rhône, reçut une éducation soignée; ce fut immédiatement après ses études qu'il embrassa, le 28 octobre 1776, la carrière des armes dans le régiment de la Couronne où son oncle, chevalier de St.-Louis, servoit en qualité de capitaine.

On ne tarda pas à le distinguer de ses camarades; estimé de ses chefs, il parcourut tous les échelons qui l'ont conduit successivement du grade de caporal à celui de colonel du régiment où il avoit débuté comme soldat : son avancement pendant la révolution s'opéra successivement dans les grades supérieurs sans interruption de service, et sans quitter son corps pour acquérir un rang supérieur dans un autre. Dans l'ancien comme dans le nouveau régime, c'est toujours le choix et non l'ancienneté qui lui fit obtenir les grades qu'il avoit mérités.

En 1792, il entra en campagne à l'armée du Nord en qualité de capitaine commandant un bataillon. De là il passa en Champagne sous le général Dumourier. La guerre lui fournit alors les moyens d'adapter à la pratique les instructions

qu'une longue théorie lui avoient rendu familières. Aussi, lorsque des émigrés menacèrent de passer la Suisse, il fut chargé de faire diversion en se portant sur St.-Souplet. L'attaque fut bien conduite; il répondit dès-lors aux espérances que l'on avoit conçues de ses dispositions militaires, et d'après le rapport avantageux que le général Harville en fit au général en chef, il fut élevé au grade de lieutenant-colonel le 30 octobre 1792.

Après la retraite des Prussiens, le bataillon qu'il commandoit fut destiné à faire partie de l'armée de la Belgique; depuis la bataille de Jemmape qui ouvrit les Pays-Bas jusqu'à celle de Nerwinde qui en força l'évacuation, il reçut toujours des éloges de ses chefs pour sa conduite dans toutes les affaires où il fut employé.

Il coopéra au siége de Namur commandé par le général Valence. A la retraite il se rendit à marches forcées à la tête d'une forte colonne à Maubeuge pour empêcher l'ennemi d'y pénétrer; son opération effectuée, il passa à l'armée du Nord pour y prendre en qualité de colonel le commandement du premier bataillon de son régiment le 12 avril 1793. A l'évacuation du camp de Famar sur Cambray, son régiment se distingua dans plusieurs affaires. Le général Custine qui l'honoroit de son estime, le combla d'éloges

tant pour la belle tenue de ses troupes que pour l'instruction et la discipline qu'il y maintenoit.

Dès que Valenciennes eut ouvert ses portes aux armées anglaises et autrichiennes, il reçut l'ordre de se rendre au Quesnoy pour en soutenir le siége; il se hâta de répondre à la haute préférence qu'on lui donnoit, et quoiqu'à regret il quitta un régiment dont les officiers et les soldats lui tenoient compte de ses soins et de sa sollicitude continuelle, en le chérissant comme leur père, en le regardant comme leur ami; il n'avoit consulté dans cette circonstance que le bien de la patrie plutôt que ses affections personnelles. Il se sacrifia seul en allant s'enfermer dans cette place de guerre le 31 août 1793.

La défense du Quesnoy fut opiniâtre: présent à toutes les sorties il encourageoit les troupes en dirigeant leur valeur; les propriétés individuelles qu'il protégea, l'ordre qu'il établit dans les diverses administrations furent autant de titres qui lui méritèrent, malgré les malheurs qu'éprouva cette ville, l'estime et la considération générales.

Il y fut blessé; quoique son état fût pénible et douloureux, il n'en continua pas moins à donner la direction à toutes les opérations du siége, jusqu'à ce que privé de toute l'artillerie de la place il fut forcé de capituler.

Fait prisonnier de guerre le 22 décembre 1793, F. Goullus fut conduit en Hongrie où il fut détenu deux années.

Pendant cette captivité les infortunés habitans du Quesnoy firent retentir leurs voix à la convention nationale pour rendre hommage à sa conduite politique et militaire, que des lâches et des méchans avoient osé calomnier.

A sa rentrée en France, le ministre de la guerre Aubert-Dubayet lui adressa, le 30 nivôse an 4, une lettre flatteuse qui lui annonça que le gouvernement connoissoit et l'utilité et la distinction de ses services.

En nivôse an 4, il fut employé dans le département des Forêts par le général Jourdan, en attendant qu'il y eût une vacance dans les cadres de l'armée.

Promu au grade de général de brigade le 29 pluviôse an 5, une nouvelle campagne alloit s'ouvrir sur le Rhin : le général en chef Hoche l'y fit classer par le directoire exécutif. L'armée passa ce fleuve à Neuvied; il en fut détaché avec l'ordre de repousser l'ennemi dans le fort d'Ehrenbreisten et d'en former aussitôt l'investissement. On confia ultérieurement à ses talens et à son zèle le blocus de cette forteresse jusqu'au moment où elle fut sur le point de capituler. Il ne fut retiré de ce poste que pour

être appelé à l'armée de Mayence, qui ouvrit en l'an 7 la campagne sous le général Jourdan.

Après la bataille d'Hostrach, l'armée devoit se reployer sur Phullendorff. Le général en chef lui ordonna d'en protéger la retraite avec de l'infanterie et de l'artillerie légère; il remplit avantageusement les ordres qu'on lui avoit donnés.

Employé en Suisse, après l'expiration d'un congé qu'il avoit obtenu, il eut des commandemens séparés tantôt sur le Rhin, tantôt dans les petits cantons, et toujours il obtint les suffrages des autorités supérieures, notamment du général Masséna dont il reçut des témoignages honorables.

Dans les lettres de remerciement et de félicitation qui lui furent adressées, on remarquoit celle du préfet du canton de Lucerne, qui rappelle un acte de bienfaisance de ce général. Il lui écrivoit :

» Au milieu des orages de la guerre, au milieu de la lutte de la nécessité, qui implacable frappe des coups qu'elle ne peut retenir, il est consolant pour des habitans de l'Helvétie d'avoir dans son sein des chefs qui, fidèles au devoir que la sûreté de leurs troupes, la gloire de leurs pays, leur honneur leur prescrivent, savent allier aux vertus guérrières les vertus plus douces dont la nature a doué les hommes, pour soulager leur misère,

misère, pour compâtir à leur malheur et distinguer l'erreur du crime ».

» On ne peut plus douter de la valeur du Français; mille triomphes l'attestent : il lui en étoit réservé de moins éclatans peut-être, mais qui laissent des souvenirs plus doux; c'est de vaincre ou plutôt de s'attacher les peuples par la magnanimité, la grandeur d'ame et la bienfaisance. Général, vos procédés, depuis que nous avons le bonheur de vous avoir parmi nous, nous ont prouvé que ces vertus vous étoient familières; vous venez de mettre le comble à votre conduite généreuse en rendant la liberté à Charles Wirz d'Emetten : croyez que cet acte de clémence ne sera point oublié; il vous honore, il honore le nom français. Depuis long-tems ces montagnes retentissoient du tonnerre des canons, leurs échos vont répéter les cris de la reconnoissance ».. Le curé d'Ermetten et la chambre administrative de Lucerne s'empressèrent de lui témoigner également toute leur reconnoissance.

Le préfet national du canton de Lucerne lui écrivoit encore le 23 mars 1800 :

» C'est pousser au plus haut point la délicatesse, que d'attribuer aux autres le mérite auquel on a justement les premiers titres. Non, général, ce n'est point par mon intervention, mais par votre propre coup-d'œil que vous avez su appré-

cier au juste les moyens dont vous deviez user pour conserver la tranquillité et le bon ordre dans l'arrondissement où vous commandiez.

Le caractère de l'Helvétien ne vous a point échappé; vous avez su allier à la discipline militaire les procédés obligeans envers les habitans; vous avez fait plus, vous avez fait bénir le nom français dans ces montagnes de Waldstatten; au milieu des ruines de la guerre vous avez su dompter ces fiers enfans de la nature par le moyen le plus sûr, par la bienfaisance; vous avez senti que ce peuple pourroit être vaincu, mais jamais asservi, et qu'on ne se l'attache que par les bienfaits.

Votre généreux pardon donné à un habitant de Sarnen, au lieu de l'abandonner aux lois vigoureuses de la guerre; votre probité, votre modération, votre justice, votre surveillance active pour les provisions du soldat, surveillance par laquelle vous évitâtes l'affreuse nécessité de peser encore par de nouvelles réquisitions sur les peuples épuisés de l'Helvétie, vous ont acquis des droits à leur éternelle reconnoissance. Le souvenir de votre conduite effacera bien des ressentimens; vous pouvez dire : Je jouissois de la confiance de ce peuple »....

Le lieutenant général Lecourbe le chargea particulièrement le 11 floréal an 8 d'effectuer un pas-

sage secondaire à Paradis ; quelques barques et deux bataillons de la dixième légère furent mis à sa disposition ; l'ennemi étoit supérieur en nombre, il occupoit une position avantageuse. Malgré les moyens qu'il déploya, sa résistance fut vaincue ; le Rhin fut passé ; le village de Buzingen fut pris et repris plusieurs fois à la bayonnette. Les hauteurs de Schaffouse furent emportées, et la jonction s'opéra avec l'aile droite de l'armée qui déboucha près Stein.

Le 13 sur le champ de bataille de Stockac, le 15 sur celui de Marskirchen, et le 20 au combat de Menmingen, il se distingua de la manière la plus brillante. Ce fut à cette dernière journée qu'enveloppé par un gros de troupes d'ennemis il fut blessé d'un coup de feu, qui lui perça la joue droite de part en part ; son intrépidité et son courage le tirèrent de ce pas difficile ; les ennemies croyoient déjà le tenir en leur pouvoir ; mais leurs efforts furent inutiles. En se retirant, il donna des ordres à ses troupes qui reprirent aussitôt le poste qu'elles venoient de perdre.

Sa guérison fut lente. Impatient de retourner aux champs de l'honneur, il se rendit à l'armée avant d'être totalement remis de cette cruelle blessure. Le général en chef qui vouloit récompenser ses services, l'envoya à Leoben en Styrie

prendre le commandement de la troisième division militaire, dont le général titulaire étoit absent.

Dans une lettre qui lui fut adressée par les magistrats de Leoben le 14 mars 1801, jour où il leur annonça l'heureuse ratification de la paix, ils lui disoient :

« Notre joie sur cet heureux évènement est sans bornes, puisqu'après dix ans d'une guerre des plus sanglantes, deux des plus grandes nations de l'Europe ont enfin terminé leurs querelles.

Mais, même au milieu de la plus grande allégresse, seroit-il bien possible d'oublier les sentimens de la reconnoissance dont nous sommes pénétrés envers vous.

La bravoure et l'humanité, ces vertus qui distinguent les héros, vous les avez montrées, général, au plus haut degré; car en revenant de la prise de plusieurs forteresses et de différentes batailles gagnées, vous êtes arrivé en notre ville, où vous gagnez aussi par votre affabilité et douceur tous les cœurs.

Vous avez été élu par la providence pour être au milieu des plus grandes souffrances et dans la plus dure nécessité notre protecteur bienfaisant; à votre arrivée toutes nos larmes ont cessé.

Acceptez donc, général, les remerciemens af-

fectueux et sincères de la municipalité, des citoyens et bourgeois de la ville et des environs, pour la bonne discipline que vous avez fait observer, pour les ordres menagés que vous avez donnés, pour toutes les conclusions qui font tant d'honneur à votre cœur, et sur-tout pour la douceur et la cordialité avec laquelle vous nous avez soulagés dans notre triste situation ».

La paix ayant été signée entre la France et l'Autriche, le général de brigade Goullus fut employé à la dixième division militaire à Toulouse, où il est maintenant en activité. Il est un des commandans de la légion d'honneur.

J. TRIAIRE (O. ✻),

Major au treizième régiment de chasseurs à cheval, Aide de camp de S. A. S. le prince Eugène.

RAPPELER que le major du treizième régiment de chasseurs à cheval a été choisi pour être aide de camp de S. A. S. le prince Eugène, c'est faire son éloge. Brave guerrier, ton courage et tes vertus ont été récompensés; ta place est marquée à côté de ce jeune héros à qui la France et Napoléon préparent les plus brillantes destinées; qui fut formé à l'école du plus grand général de l'Europe, et apprit de lui l'art de guider les braves au jour des combats, et de rendre heureux les peuples qui sont confiés à ses soins. Déjà dans l'ouvrage qui a pour titre: *Galerie militaire*, on a payé le tribut d'éloges qui étoit dû à ce fils chéri de notre auguste Impératrice, au fils adoptif de Napoléon; il n'étoit alors que capitaine des guides de la garde des Consuls de la république française. Dans les champs de Marengo, par sa valeur et son intrépidité, il mérita les éloges du général en chef Bonaparte qui, à son retour en France, s'adressant à ma-

dame de Beauharnais sa mère, lui disoit : « Madame, votre fils marche rapidement à la postérité; il s'est couvert de gloire dans toutes les affaires que nous avons eues en Italie, il deviendra l'un des plus grands capitaines de l'Europe ».

Bientôt les qualités excellentes de son esprit et de son cœur lui ont mérité l'estime toute particulière de Sa Majesté l'Empereur des Français, qui s'applaudit de son adoption, l'a trouvé digne des hautes destinées qu'il lui prépare, et par son message au sénat-conservateur, en date du 12 pluviôse an 13, l'a élevé au rang des princes de sa maison.

« Nous avons nommé, dit Sa Majesté l'Empereur, notre beau-fils Eugène Beauharnais, archi-chancelier d'état de l'Empire; de tous les actes de notre pouvoir, il n'en est aucun qui soit plus doux à notre cœur.

» Élevé par nos soins et sous nos yeux depuis son enfance, il s'est rendu digne d'imiter, et avec l'aide de Dieu, de surpasser un jour les exemples et les leçons que nous lui avons donnés.

» Quoique jeune encore, nous le considérons dès aujourd'hui par l'expérience que nous en avons faite dans les plus grandes circonstances, comme un des soutiens de notre trône, et un des plus habiles défenseurs de la patrie.

» Au milieu des sollicitudes et des amertumes inséparables du haut rang où nous sommes placés, notre cœur a eu besoin de trouver des affections douces dans la tendresse et la constante amitié de cet enfant de notre adoption; consolation nécessaire sans doute à tous les hommes, mais plus éminemment à nous, dont tous les instans sont dévoués aux affaires des peuples.

» Notre bénédiction paternelle accompagnera ce jeune prince dans toute sa carrière; et secondé par la providence, il sera un jour digne de la postérité ».

NAPOLÉON.

Jeune guerrier, poursuis ta brillante carrière, sois toujours cher à la France, et le fils adoptif de Napoléon. L'Italie aujourd'hui admire tes vertus; tu guides en ces lieux où Napoléon règne comme roi, cette garde terrible dans les combats, si belle en France dans les palais du souverain. Bientôt rendu aux vœux de tous les Français, tu rempliras ta noble carrière; comme ton auguste mère tu feras des heureux; et tous ceux qui ont le bonheur de t'appartenir, se réjouiront de ta gloire, des dignités et des titres qui te seront accordés.

Quel bonheur pour nous de pouvoir placer

dans nos Archives le guerrier qui lui est particulièrement attaché, et qu'il honore de son estime ! Ce brave, le major Joseph TRIAIRE, est né à Villelongue, département du Gard, le 19 mars de l'année 1764. Il étoit chasseur à cheval au dixième régiment le 28 octobre 1783, et dans les rangs des soldats français il fit l'apprentissage du noble métier de la guerre.

A l'époque de la révolution il étoit encore au service, et fut fait brigadier le 26 mars 1792; maréchal des logis le 16 mai 1793, et adjudant le 11 vendémiaire an 2. Il avoit fait ses premières campagnes aux armées placées sur les frontières du nord de la France.

Il étoit à l'armée du Rhin le 14 messidor an 2; dans une affaire qui eut lieu sur les hauteurs en avant de Germersheim, il reçut deux coups de feu, l'un à l'épaule droite, et l'autre au poignet gauche.

Il fut de l'armée d'Italie. Le 11 prairial an 4, il étoit du nombre des guerriers qui fournirent avec le plus de succès cette brillante charge qui mit en déroute la cavalerie napolitaine et deux escadrons de hussards autrichiens du régiment de Joseph II. M. Triaire tua de sa main un officier hongrois. Dans la gorge de Belesme, en l'an 5, il se distingua d'une manière toute particulière, et reçut un coup de sabre sur la main

droite dans le combat qui eut pour résultat la prise du général Lusignan, de tout son état-major et la défaite entière du régiment de hussards d'Arthendy. « La contenance ferme et l'audace du capitaine Triaire ont contribué beaucoup au succès de ce beau coup de main », disoient dans leur rapport les généraux qui commandoient dans cette journée.

Le 9 vendémiaire an 7, il servoit à l'armée du Danube, et se trouva au combat de Nafels; il avoit reçu l'ordre de se retirer sur la rive droite de la Linth. Déjà les Russes forçoient les Français à une retraite précipitée; deux pièces de canon étoient sur le point de tomber entre les mains de l'ennemi; l'adjudant Triaire n'écoutant que son courage, à la tête de vingt-cinq braves, chargea ceux qui s'emparoient des canons, les culbuta, les repoussa jusqu'au-delà de Molles, et facilita à ses frères d'armes les moyens de reprendre la position qu'ils venoient de céder. Dans cette affaire, son cheval reçut un coup de bayonnette à l'encolure. Le général en chef donna à cet officier un sabre d'honneur pour récompense. Le 24 prairial an 7, l'adjudant Triaire fut fait lieutenant, et capitaine le 18 germinal an 8. Le 17 prairial, dans une charge vigoureuse, il reçut plusieurs coups de sabre, dont un sur la tête qui le fit tomber par terre, et le mit au pouvoir

de l'ennemi. Il venoit à la tête de vingt-cinq hommes d'enlever deux pièces de canon, et les plaçoit en batterie sur les hauteurs de Landshut.

Le 4 brumaire an 9, en qualité de capitaine, il passa dans la garde des Consuls, et fut nommé major au troisième régiment de chasseurs à cheval le 30 frimaire an 12.

Officier de la légion d'honneur, il fut fait aide de camp de S. A. S. le prince Eugène Beauharnais le 30 ventôse an 13.

M. J. EMÉRIAU (G. O. ✻),

Contre-amiral des armées navales, impériales, préfet maritime du sixième arrondissement.

MAURICE-JULIEN EMERIAU, né à Carhaix, département du Finistère, le 20 octobre 1763, commença sa carrière dans la marine militaire en 1777, en qualité de volontaire d'honneur. Il fut successivement embarqué, en la même qualité, sur le *Sylphe* et les vaisseaux l'*Intrépide* et le *Diadéme* : il remplissoit sur ce dernier vaisseau les fonctions de garde de la marine.

Il participa sur l'*Intrépide*, en 1778, au combat qui eut lieu entre l'escadre française sous les ordres de M. le comte d'Orvilliers, et l'escadre anglaise commandée par l'amiral Keppel dans le golfe de Gascogne. Ce combat fut appelé *combat d'Ouessant.*

Étant sur le *Diadéme*, Maurice-Julien Emériau fut employé à terre lors de la prise de la Grenade, qui eut lieu le 2 juillet 1779, et fut du nombre de ceux qui, sous les ordres de M. le comte d'Estaing, enlevèrent à l'assaut le morne de l'hôpital; il rentra à bord assez à tems pour participer au combat glorieux que livra le même

officier général à l'escadre anglaise après la prise de l'île, et il prit part également à celui qui eut lieu devant St.-Christophe.

L'escadre se rendit dans les parages de la Géorgie aux États-Unis. M. d'Estaing fit le siége de Savanah. Emériau réclama l'honneur d'y être employé; il avoit à peine atteint sa seizième année. Le commandeur Dampierre, sous les ordres duquel il servoit, n'adhéra à sa demande qu'avec difficulté, en raison de sa jeunesse. Il lui confia néanmoins le commandement d'un détachement de trente hommes de troupes de la marine. Pendant toute la durée du siége, il fut employé aux tranchées et aux batteries, et marcha à l'attaque de la ville de Savanah, qui eut lieu le 9 octobre 1779. Il y reçut une blessure assez grave à l'œil droit, ce qui ne l'empêcha pas de sauter un des premiers dans les lignes avancées des ennemis. Il obtint en cette occasion des témoignages de satisfaction de la part de M. d'Estaing, qui autorisa le commandeur Dampierre à lui faire remplir les fonctions d'officier.

Il fit son retour sur le même vaisseau à la Martinique, et participa au combat mémorable que soutint M. Delamotte-Piquet à l'ouvert de la baie du fort royal, contre une escadre anglaise de douze vaisseaux qu'il combattit avec trois, et

dont la manœuvre hardie et savante sauva un convoi précieux poursuivi par l'ennemi.

Il se trouva sur le même vaisseau au combat du 20 mars 1780, devant Lagrange (parage de S.-Domingue). Les circonstances permirent au *Diadême* de faire beaucoup de mal à l'ennemi. Dans cette affaire, qui dura deux jours, Emériau y reçut plusieurs fortes contusions.

Il passa en 1781 sur le vaisseau le *Fendant*, avec le grade de lieutenant de frégate pour la campagne, et fut successivement employé en cette qualité sur le *Dauphin-Royal*, le *Triomphant* et le *Fantasque*.

A la fin de 1781 il participa sur le *Triomphant* au combat que soutint ce vaisseau contre une partie de l'escadre de Keinperfel dans le golfe de Gascogne, ainsi qu'au siége et à la prise des îles St.-Christophe et Mont-Serrat.

Le *Triomphant*, commandé par M. Dupavillon, et monté par M. le comte de Vaudreuil, chef d'escadre, faisoit partie de celle aux ordres de M. le comte de Grasse lors des combats des 9 et 12 avril 1782, parage de la Dominique. Emériau donna dans ces affaires des preuves de zèle et de courage qui lui méritèrent des éloges de tous ses chefs. Il y reçut deux blessures.

A la fin de la campagne, M. de Vaudreuil

crut devoir l'employer malgré son extrême jeunesse ; et pour lui donner une preuve de sa confiance, comme lieutenant il le chargea du détail sur le vaisseau le *Fantasque*, armé en flûte.

Emérian continua de servir l'état, tant à la mer que dans les ports, en qualité de lieutenant de frégate, sous-lieutenant et lieutenant de vaisseau, et fit diverses campagnes tant dans l'Inde que dans différentes parties de l'Afrique et de l'Amérique.

Il étoit en 1791 et 92 employé sur la frégate la *Fine*, en qualité de lieutenant de vaisseau. Il combattit à différentes reprises, tant sur mer que sur terre, les insurgés de l'île St.-Domingue où il étoit en station. Il soutint et repoussa les attaques diverses qui furent dirigées par ces mêmes insurgés dans la plaine des Cailles. Il commanda toute l'artillerie de ce fort pendant deux mois.

On lui confia en avril 1793 le commandement de la corvette le *Cerf* : il eut encore, en commandant ce bâtiment, l'occasion de combattre plusieurs fois les insurgés, et de remplir avec succès plusieurs missions importantes.

Après les premiers désastres de la ville du Cap, il fit partie de l'escadre aux ordres de M. de Sercey, et se rendit avec un convoi précieux aux Etats-Unis d'Amérique. La majeure partie des équipages des bâtimens de l'escadre étoit

souvent en insurrection. La corvette qu'il commandoit n'éprouva, au milieu de ce cahos, aucune espèce de secousse dans la subordination qu'il avoit établie; il fut en conséquence chargé de transmettre les décisions d'un conseil général qu'on avoit formé et dont il étoit membre, aux équipages qui refusoient d'obéir : ses soins ne furent pas infructueux.

Il passa de la corvette le *Cerf* au commandement de la frégate l'*Embuscade* à New-Yorck, et fut chargé, après le départ du général Sercey, du commandement de toutes les forces navales de France aux États-Unis, ainsi que de la conservation du convoi précieux qui se trouvoit dans les ports de ces états. Il fit dans ces parages différentes croisières et plusieurs prises.

Il revint en France avec ce même convoi, sous les ordres du contre-amiral Vanstable, et fut chargé de la protection de l'aile gauche pendant toute la traversée; il eut même l'occasion de faire différentes prises sur l'ennemi.

A son arrivée à Brest, en l'an 2; il reçut l'ordre de remettre sous voiles dans quarante-huit heures, et de prendre le commandement d'une division de frégates pour aller reconnoître l'ennemi et s'assurer de sa position. Il remplit cette mission avec succès; il fut employé à diverses croisières dans lesquelles il fit un très-grand nombre de prises.

Il

Il fut de rechef chargé du commandement d'une division de frégates et autres bâtimens de guerre, destinés à faciliter et seconder les opérations de l'armée des Pyrénées-Occidentales. Il combattit contre différens forts, et contribua beaucoup à la prise de Guataria. Il eut également l'occasion de faire dans ces parages diverses prises sur l'ennemi.

De retour à Brest, il fut promu au grade de capitaine de vaisseau. Il fit partie de l'armée de l'Océan, fut chargé de différentes missions, et fut détaché de cette armée pour faire partie de l'escadre de la Méditérannée; il arriva à Toulon vers la fin de l'an 3.

Le capitaine Emériau passa successivement du commandement de l'*Embuscade* à ceux des vaisseaux le *Conquérant*, le *Timoléon* et le *Jemmappes*. Il fit sur ce dernier vaisseau son retour à Brest en l'an 5, avec l'escadre du général Villeneuve, destinée à contribuer aux opérations dirigées contre l'Irlande. A son arrivée à Brest il obtint le grade de chef de division.

En l'an 6, il reçut l'ordre de retourner à Toulon, pour y prendre le commandement du vaisseau le *Spartiate*, qui devoit faire partie de l'expédition d'Egypte; il dut cet honneur à la confiance qu'il avoit fréquemment inspirée. Il fut nommé chef de ligne de l'armée navale et

commandant la seconde division légère. Il entra le premier avec son vaisseau dans le port de Malthe.

En arrivant sur les plages d'Egypte, il fut chargé de protéger le débarquement des troupes et de prendre position en conséquence le plus près possible du fort Marabouk. Il étoit à la sanglante affaire d'Abouquir : il eut la gloire de combattre long-tems contre trois vaisseaux ennemis, et notamment contre le vaisseau le *Wangar*, que montoit l'amiral Nelson. Quoiqu'il n'eût sur son vaisseau en tout que quatre cent cinquante combattans, il fit beaucoup de mal à l'ennemi et sur-tout au *Wangar*, qu'il mit hors d'état de pouvoir rien entreprendre directement contre le reste de l'armée. Il reçut dans cette affaire trois blessures, dont une extrêmement grave lui rompit complettement le bras droit, ouvrit l'artère et lui fit perdre une telle quantité de sang, que malgré le désir qu'il avoit de rester sur le pont, il tomba en défaillance et fut transporté au poste des malades pour y être pansé.

Les ligatures faites, il continua de donner ses ordres pendant le reste du combat, et ne cessa de résister à l'ennemi que lorsque ses mâts furent entièrement coupés, et son vaisseau criblé de boulets. Ayant neuf pieds d'eau dans

la calle, les poudres furent noyées; il n'avoit plus que trois pièces de canon de la batterie basse en état d'agir. Le feu prit deux fois pendant le combat à son bord; son sang froid et sa présence d'esprit parèrent à tous les inconvéniens. Il reçut après cette affaire du général Bonaparte la lettre suivante :

« J'ai appris avec beaucoup de peine que, » par suite de vos blessures, vous restiez estro- » pié du bras droit : vous devez vous consoler » de cet accident, puisque vous l'avez eu en » remplissant glorieusement votre devoir ».

Sa santé et ses blessures ne lui permettant pas de continuer la glorieuse campagne d'Egypte, le général Bonaparte lui donna une nouvelle preuve de son estime et de sa confiance, en ordonnant qu'un bâtiment seroit mis à sa disposition pour le transporter en France, et il le chargea des duplicatas des paquets pour le gouvernement, avec lesquels il avoit expédié son frère S. A. I. le prince Louis.

A son arrivée à Toulon, en l'an 7, il fut successivement occupé à différentes opérations. La marine et la place de Toulon se trouvant entièrement au dépourvu de vivres, il fut chargé de présider, dans cette situation critique, une commission destinée à pourvoir aux besoins de la marine. Il se créa des ressources et retira le port

et la place de l'état de famine qu'on avoit lieu de craindre.

Le premier consul, desirant lui donner une nouvelle preuve de bienveillance et de confiance, le nomma, en l'an 8, à la place de chef militaire au port de Toulon. Il fut chargé de remplacer le préfet en cas d'absence, et eut occasion de remplir différens intérims.

Le premier consul, sur le rapport du ministre de la marine, récompensa de nouveau ses services en l'an 10, par le grade de contre-amiral. On lui confia peu de tems après le commandement d'une division de vaisseaux pour transporter à Malthe le grand-maître de cet ordre ; mais cette mission n'ayant point eu lieu, il fut chargé de conduire avec sa division des troupes à St.-Domingue. Il contribua à son arrivée à reconquérir la bande du Sud de l'île, et empêcha l'entrée des insurgés dans la ville du Port-au-Prince.

Il fit son retour en France et arriva heureusement à Toulon, à l'époque de la reprise des hostilités en l'an 11. Il continua d'être employé en ce port jusqu'en thermidor de la même année, qu'il reçut de nouveau un témoignage de confiance du premier consul, qui le nomma commandant en chef de l'aîle droite de la flotille nationale à Ostende, avec les pouvoirs, prérogatives et honneurs accordés à l'amiral pour la

partie du service qui lui étoit confiée. Il organisa militairement et administrativement le port d'Ostende, accéléra les constructions, opéra de nombreux armemens, et sut vaincre un grand nombre de difficultés.

Sa santé altérée par les fatigues continuelles qu'il avoit éprouvées, et par suite de ses blessures, ayant exigé quelques momens de repos, le premier consul consentit à lui accorder deux mois de congé ; mais au bout d'un mois, quoique loin d'être bien rétabli, le ministre lui donna le commandement d'une division de vaisseaux et de frégates qui s'armoient au port de Lorient. Il n'hésita pas à accepter cet honneur, et se rendit à son nouveau poste.

Il accéléra cet armement avec tout le zèle qu'on attendoit de lui, et malgré la présence continuelle des forces ennemies bien supérieures aux siennes, il trompa leur surveillance, sortit de Lorient et opéra sa jonction avec le général Villeneuve, en rade de Rochefort, avec autant de succès que de promptitude.

Il continua de servir dans cette escadre sous les ordres du vice-amiral Villeneuve, mit fréquemment sous voiles avec une partie de l'escadre, et par sa célérité dans son appareillage, lors de l'apparition de la frégate la *Poursuivante*, qui étoit chassée par des forces très-supérieures,

il parvint à la dégager, força l'ennemi à prendre le large, et la frégate arriva à bon port.

Le vice-amiral Villeneuve ayant reçu une autre destination, on lui confia le commandement de l'escadre de Rochefort, qu'il conserva jusqu'au commencement de brumaire an 13, époque à laquelle Sa Majesté récompensa de nouveau ses services, en le nommant préfet maritime du sixième arrondissement à la résidence de Toulon, second port de l'Empire, et en lui conférant l'honneur de présider le collége électoral du département du Var pendant sa tenue de l'an 13. Le contre amiral Emériau est grand officier de la légion d'honneur.

J. PASSELAC (*),

Chef d'Escadron et Chef de l'Etat-major de la division de Réserve de l'armée d'Hanovre.

Le 19 novembre 1773, Joseph Passelac naquit à Peyrolles, commune de Bozouls, département de l'Aveyron. Il étoit jeune encore à l'époque de la révolution, et fut se placer dans les rangs des défenseurs de la patrie qui, le premier mai 1792, le choisirent pour leur sous-lieutenant. Il fit les campagnes de l'armée du Nord, et se trouva aux combats de Roubaix, Lanoi, et à la défense de Lille pendant toute la durée du siége. En 1793, à la même armée il combattit à l'affaire du 4 mars en avant de Ruremonde : il fit ensuite partie de l'arrière-garde lors de la retraite de la Belgique, rentra en France et fut camper sous Cassel.

Il faisoit partie des braves qui se distinguèrent au combat près de Bergues, à la fameuse bataille de Houscoot, aux affaires de Furnes, au siége de Nieuport, aux combats sanglans de Courtrai, Menin et de Burick près Vezel, sur les bords du Rhin.

Le 5 messidor an 3, par commission du pouvoir exécutif, il fut fait lieutenant, et passa comme adjoint à l'état-major du général Vandamme le 17 vendémiaire an 4, et servit en Hollande.

Promu au grade de capitaine le 5 nivôse an 5, il fut employé à l'armée du Rhin, et se trouva aux affaires de Kell.

En l'an 6 il étoit passé à l'armée de Batavie, et fut placé, par le ministre de la guerre, aide de camp du général Barbou, où il fut encore en activité pendant l'an 7. Pendant ces brillantes et pénibles campagnes, il assista aux combats du 24 fructidor dans le Nord-Hollande.

Le troisième jour complémentaire, il fut fait prisonnier par les Anglais vers les quatre heures du soir, après une affaire sérieuse. Le 16 vendémiaire an 8, il rentra par échange, continua de servir à la même armée, et se trouva aux attaques de Skoreldam. Dans cette journée, il fut chargé par le général Barbou de s'emparer, avec un bataillon du quarante-huitième régiment, un détachement de chasseurs du quatrième et deux pièces d'artillerie légère, d'un poste retranché en arrière de Varmenhusen, ce qu'il exécuta d'une manière hardie. Le 18 vendémiaire, il avoit été nommé chef d'escadron par le général en

chef Brune, qui vouloit le récompenser des services qu'il avoit rendus à l'armée dans le Nord-Hollande.

En l'an 9, à l'armée Gallo-Batave, en Franconie, il assista aux différens combats près d'Erland, sur les bords de la Rednitz. Le 27 frimaire, à la bataille de Nuremberg, il mérita par son zèle et sa bravoure d'être honorablement cité par le chef de l'état-major-général dans le rapport qu'il fit au gouvernement. Il avoit puissamment contribué au gain de la bataille.

En l'an 10 il fut employé en Piémont comme chef d'escadron aide de camp du général Barbou.

En l'an 11, au moment où des troubles eurent lieu en Helvétie, il fut chargé des fonctions de chef de l'état-major de la division commandée par le même général. La Suisse ayant été pacifiée et rendue à la tranquillité, il passa en l'an 12 au camp d'Utrecht, et deux mois après, à l'armée d'Hanovre, où depuis il remplit les fonctions de chef de l'état-major de la division de la réserve du général Barbou, dont il est encore aide de camp. Il est membre de la légion d'honneur.

L. V. CASSAGNE (O. ✱),

Colonel du vingt-cinquième régiment de ligne.

Le guerrier couvert d'honorables blessures inspire toujours le plus vif intérêt : les lauriers qu'il a cueillis brillent toujours d'un nouvel éclat ; la gloire l'environne, et les grades qu'il obtient sont à tous les yeux le prix de son courage et de son noble dévouement. Tel est l'intérêt qui parle puissamment en faveur du brave officier commandant aujourd'hui le vingt-cinquième régiment de ligne, et qui nous fait sentir combien il est difficile de célébrer dignement les belles actions des héros français, et combien est grande la tâche que nous nous sommes imposée.

Louis-Victorin Cassagne est né à Alan, département de la Haute-Garonne. La guerre de la liberté le plaça un des premiers dans les rangs des défenseurs de la patrie. Il entra le 23 mars 1793 dans une compagnie franche de la Haute-Garonne, qui depuis a fait partie du dix-huitième régiment de ligne. Le 25 mai 1793 il fut nommé capitaine.

Le colonel Cassagne avoit fait les campagnes de la liberté pendant les années 1793, ans 2 et 3.

Comme tous ses frères d'armes, il avoit rempli son devoir, et nulle action d'éclat ne le plaçoit encore au premier rang des braves, lorsqu'il fut envoyé à cette armée d'Italie, à qui les plus beaux faits d'armes étoient réservés. Il s'étoit déjà distingué à l'affaire de Rocabarbenna le 2 frimaire an 4, où il reçut un coup de feu à la cuisse gauche, lorsque le 16 thermidor de la même année, placé dans une division de l'armée d'Italie, à Lonato, il reçut un coup de feu au côté droit.

Le 27 nivôse an 5, devant Mantoue, où il s'étoit particulièrement distingué, il fit mettre bas les armes au commandant de la cavalerie ennemie.

En l'an 5, à l'affaire de Tarvis, le 3 germinal, il reçut un coup de feu à la jambe gauche.

En l'an 6 il fit partie de l'armée d'Orient, où de nouveaux triomphes étoient réservés aux braves qui suivoient le vainqueur de l'Italie. Il s'étoit trouvé dans plusieurs affaires qui avoient eu lieu en Égypte, lorsqu'il fut en Syrie. Au siége de St.-Jean-d'Acre le 15 floréal an 7, il fut frappé, dans la tranchée, de cinq coups de poignard, dont deux à la cuisse gauche, deux au bras gauche, et un à la main gauche.

Le 20 thermidor, lorsque l'armée française fut de retour au Caire, il fut nommé par le gé-

néral en chef, chef de bataillon. Le 30 ventôse an 9, il fut blessé à la cuisse droite à la bataille de Canop. Le 9 prairial an 9, il fut nommé colonel du vingt-cinquième régiment de ligne, aujourd'hui cantonné à Dunkerque. Le colonel Cassagne est officier de la légion d'honneur.

C. M. D'ESLON (*),

Major du neuvième régiment d'infanterie légère.

ACTUELLEMENT en activité de service comme major au neuvième régiment d'infanterie légère, le guerrier qui nous occupe en ce moment a obtenu par ses services, sa bravoure et ses connoissances militaires, un commandement dans ce corps illustre qui combattit avec tant de gloire aux champs de Marengo, qu'il acquit le nom d'*Incomparable*. On sait que le général Desaix fut tué dans ses rangs.

Claude-Marcel d'ESLON est né à Mirecourt, département des Vosges le 2 septembre 1763. Le 18 avril 1782, il étoit chasseur au sixième régiment de chasseurs à cheval; passa à l'infanterie de ce corps le 26 octobre 1785; fut fait caporal le premier mars 1786, sergent le 9 avril 1787, sergent-major le 26 octobre 1792. Il fut envoyé avec ce régiment à l'armée des Alpes, fit la campagne de cette année, après avoir été employé à l'expédition de Genève.

En 1793, il étoit à l'armée du Rhin, fut nom-

mé quartier-maître-trésorier le 8 mars, et adjudant-major rang de capitaine le 10 vendémiaire an 2. Le 6 frimaire de la même année, il étoit adjoint aux adjudans généraux, et fut le 2 nivôse nommé agent secondaire pour l'incorporation de la première réquisition à l'armée du Rhin.

Rentré en germinal à son bataillon avec son grade d'adjudant-major, d'après l'arrêté du comité de salut public, il fut fait capitaine de la compagnie des carabiniers, à sa formation, le 17 prairial. Le 8 brumaire an 3, il étoit aide de camp du général Frimont.

En l'an quatre le 16 germinal, le général Delmas le prit pour son aide de camp, et fit les campagnes de Rhin-et-Moselle. En messidor, en entrant dans la ville de Rastadt, il prit une pièce de canon et fit six mille prisonniers.

Aide de camp du général Nouvion, le premier pluviôse an 5, M. d'Eslon fit la campagne de cette année et celle de l'an 6. Le 22 prairial il fut fait chef de bataillon, et rentra à l'état-major général comme adjoint, le 22 nivôse an 8. Nommé quatrième chef de bataillon à la dixième demi brigade légère le 20 vendémiaire an 9, il fut fait chef du second bataillon de ce corps au mois de germinal an 11; et le 8 fructidor de la

même année, il passa au premier bataillon avec ce grade.

Ce brave officier qui, pour la partie administrative militaire et pour la tactique, a fait preuve de talens, jouit d'une réputation méritée. Il fut nommé membre de la légion d'honneur le 5 germinal an 12, quatre mois après qu'il eut été par arrêté de Sa Majesté l'Empereur nommé major du neuvième régiment d'infanterie légère.

J. D. BOIVIN (C. ✱),

Général de Brigade.

Né à Paris, département de la Seine, le 28 septembre 1756, Jacques-Denis Boivin entra dragon (régiment du Roi) le 12 mars 1771 et y resta jusqu'au 26 mars 1779, qu'il obtint son congé. Il étoit dans sa ville natale le jour que les Parisiens prirent les armes pour la cause commune; c'étoit la veille du 14 juillet. Il servit d'abord en qualité de volontaire dans la garde nationale parisienne, fut nommé quelque tems après capitaine adjudant, puis adjudant-général. Le 8 mars 1793, il fut fait adjudant-général chef de bataillon dans la ligne, et fut envoyé à l'armée de l'Ouest, commandée par le général Biron, division du général Rossignol, où il fit deux campagnes.

En l'an premier, il se trouva aux affaires de Saumur, du Pont-de-Cé, de Martigny et de Parthenay.

Il se distingua à l'affaire de Vié, qui précéda celle de Parthenay : à la tête de vingt canonniers qu'il avoit ralliés, il établit deux pièces de canon sur

sur la hauteur, s'opposa par ce moyen au succès de l'ennemi et protégea sa retraite.

Le 2 octobre 1793 il avoit été fait adjudant-général chef de brigade. En l'an 2 il étoit à l'affaire de Sablé. A la même époque il fut nommé commandant d'armes de la place de Nantes; sa conduite, dans des momens difficiles, fut exempte de reproches. L'ennemi étoit aux portes de la ville; la discorde agitoit tous les esprits; il sut commander avec fermeté, et administrer avec sagesse.

Le 20 germinal an 2, il avoit été nommé général de brigade; et sous les ordres du général Thurreau, il continua de servir à l'armée de l'Ouest. En l'an 3 il passa à celle des côtes de Brest, qui fut successivement commandée par les généraux Moulins, Dumas et Hoche, et fut ensuite placé à celle de Cherbourg; mais lors de la suppression de cette armée il fut réformé.

Il se trouvoit à Paris à l'époque du 13 vendémiaire an 5, et faisoit partie des troupes de ligne qui obéissoient en cette journée aux ordres des généraux nommés par le comité de salut public.

En l'an 6, le général de brigade Boivin fut envoyé à l'armée du Rhin et d'observation, sous les ordres des généraux en chef Augereau, Jourdan et Bernadotte.

En l'an 7, sous les ordres du général en chef Masséna, il servoit à l'armée d'Helvétie, et se trouva à l'affaire de Soteu. A Schwitz, la brigade sous ses ordres, composée de deux bataillons du quatre-vingt-quatrième, enleva deux redoutes, prit quatre pièces de canon et un drapeau, fit mille prisonniers, parmi lesquels étoient seize officiers, s'empara de la place et chassa le lendemain les ennemis du mont Tental.

Il se trouvoit à Paris lors du 18 brumaire an 8, et se réunit à cette époque au général Bonaparte.

Passé à l'armée du Rhin, aux ordres du général Moreau, il étoit à l'affaire de Neu-Isembourg près Francfort; sa brigade, composée de deux bataillons de la vingtième de ligne et d'une compagnie du seizième régiment de cavalerie, eut à combattre quatre mille Autrichiens, les vainquit après douze heures d'un combat opiniâtre, reprit nos positions, et leur fit six cents prisonniers.

Il fit encore la campagne de l'an 9, sous les ordres de Moreau.

A la réforme de l'armée, le général Boivin fut en non-activité jusqu'en l'an 11, qu'il fut envoyé à l'armée de Batavie, division du général Victor. Il avoit été destiné pendant les six pre-

miers mois à l'expédition de la Louisiane. Pendant les années 12 et 13 il servoit à la même armée, division des généraux Victor et Marmont. Commandant de la légion d'honneur, il est en activité de service à Breda.

F. P. J. AMEY (C. ✱),

Général de Brigade.

François-Pierre-Joseph Amey est né à Schelestadt, département du Bas-Rhin, le 2 octobre 1768. Dès sa plus tendre jeunesse, destiné à l'état militaire, il étoit cadet dans le régiment de Vigier le 2 octobre 1783, et parcourut successivement tous les grades jusqu'à celui de sous-lieutenant, qu'il obtint le 18 juin 1788. Il fut licencié à la réforme des régimens suisses, le 7 octobre 1792, et s'étoit trouvé à l'affaire de Nancy le 31 août 1790.

Attaché à son pays, à la gloire, à l'honneur, le sous-lieutenant Amey, à l'époque où la guerre fut déclarée à l'Autriche, avoit été nommé capitaine dans la légion du Rhin, le 10 octobre 1792, et fit la première campagne à l'armée du Rhin. Le 12 octobre il étoit aide de camp.

En 1793 et les deux années suivantes, il servoit à l'armée de l'Ouest, eut un cheval tué sous lui à l'affaire du Mans, et avoit été fait adjudant-général chef de bataillon le 23 juin 1793, et adjudant-général chef de brigade le 4 brumaire an 2.

Le 7 frimaire de la même année, les représentans du peuple, délégués par la convention nationale près les armées de l'Ouest et des Côtes réunies, le nommèrent général de brigade. Ils voulurent récompenser la bravoure et les talens militaires que l'adjudant-général Amey avoit développés dans toutes les actions qui eurent lieu entre les troupes françaises et les Vendéens, pendant une guerre longue, cruelle et désastreuse.

Le général de brigade Amey, pendant les années 8 et 9, servoit à l'armée du Rhin. Un des commandans de la légion d'honneur, il commande aussi la seconde division militaire à Mézières.

J. FARINIÈRES (*),

Chef de bataillon au quatre-vingt-douzième régiment de ligne.

FARINIÈRES (Jean), né à Calvisson, département du Gard, le 6 août 1757, fit ses premières armes au régiment des Gardes-Françaises, où il entra en qualité de soldat le 23 janvier 1777. Le 2 juin 1778 il avoit obtenu son congé, et se retira à Nîmes, où il exerçoit la profession de féodiste et géomètre, et avoit mérité la confiance publique.

A l'époque de la révolution, le cri de la patrie menacée retentit dans son cœur. Des devoirs sacrés le retenoient encore; mais plein de confiance dans la reconnoissance de ses concitoyens, il oublia qu'il étoit époux et père, et courut se placer dans les rangs des défenseurs de la république, au premier bataillon du Gard. Grenadier le premier mai 1793, il fut fait quartier-maître le 6 du même mois. Le bataillon fut envoyé à l'armée des Pyrénées-Orientales: des malveillans et des lâches parvinrent à désorganiser ce corps; le quartier-maître Farinières exposa même ses jours pour faire rentrer les soldats mu-

tins dans le devoir ; ses efforts furent inutiles. Le général en chef de Flers fut forcé de renvoyer le bataillon sans armes. Il quitta l'armée le 25 juillet.

Ne voulant point partager la honte de ses concitoyens et desirant faire la campagne, le quartier-maître Farinières s'adressa au général Daoust, qui le fit passer le premier août 1793, en qualité de quartier-maître, au premier bataillon du Cantal.

Le 17 septembre, les Espagnols ayant attaqué le camp français, parvinrent à s'en emparer. Au moment de l'attaque, il témoigna au général de brigade Soulerac le desir qu'il avoit de se rendre utile ; le commandement de cent hommes du bataillon des chasseurs du Tarn lui fut alors confié par ce général. Pendant toute la durée du combat il guida les braves confiés à ses soins et les encouragea par sa bravoure. Obligé d'abandonner les retranchemens, il ne se retira que le dernier, ne céda qu'à la force, au moment où il alloit être fait prisonnier. Il se retiroit du côté de Perpignan, et se trouvoit sur la grande route à moitié du chemin de Vernet à Perpignan. Un bataillon de grenadiers de Collioure étoit sur la même route, où se trouvoient également le représentant du peuple Fabre et le général en chef Daoust. La position du

grand chemin fit soupçonner au quartier-maître Farinières que l'ennemi devoit placer quelques batteries pour s'opposer à la retraite; il conseilla au général en chef de faire descendre la troupe dans les champs. Ce conseil fut suivi; à peine les Français avoient-ils abandonné la route que le canon des Espagnols retentit, et foudroya tout ce qui se trouvoit en ce lieu. Les Français à l'abri continuèrent leur route, et à la faveur des arbres ils parvinrent au Vernet. Dans cette affaire il sauva une pièce de canon.

Il fit ensuite les campagnes de l'an 2 et 3 à la même armée, et fut fait capitaine par ancienneté audit bataillon, le 10 germinal an 2.

Passé à l'armée d'Italie, il servit pendant les années 4 et 5; et lors de la réorganisation de la huitième demi-brigade, devenue quatrième demi-brigade d'infanterie légère, qui eut lieu le 18 germinal an 4, il fut nommé en qualité de capitaine en pied. A Trente en Italie, il fut fait prisonnier le 20 germinal an 5, et rentra en floréal suivant.

Un des guerriers qui composoient l'armée d'Orient, il servit en Egypte et en Syrie. Le 25 vendémiaire an 6, il avoit été fait adjoint aux adjudans-généraux, et fit la campagne de l'an 6. Le 28 nivôse an 7 il étoit capitaine commandant d'escadron au régiment des Dromadaires.

En floréal, l'escadre anglaise devant Caïffa (Syrie) ayant mis des chaloupes à la mer pour enlever les bâtimens français qui étoient dans la rade, le commandant d'escadron Farinières faisant les fonctions d'adjudant-major de la place, ayant vingt-cinq hommes sous ses ordres, fit pendant une demi-heure un feu très-vif, tirant lui-même des coups de fusil pour empêcher les chaloupes d'approcher : une d'elles ayant abordé un des bâtimens français avoit déjà une partie de l'équipage qui cherchoit à l'amarrer à la chaloupe, pour l'attirer au large. Voyant le bâtiment près de sa perte, il s'élança hors des retranchemens le sabre à la main, et suivi de ses braves parvint à la chaloupe et la fit amener. Sur vingt-deux hommes d'équipage il y en eut deux de tués et onze de blessés.

Le 19 vendémiaire an 8, il fut fait chef d'escadron audit régiment des Dromadaires. De retour en France il a été nommé par arrêté du premier Consul, en date du premier frimaire an 10, chef de bataillon dans la quatre-vingt-dix-huitième demi-brigade.

Aujourd'hui chef de bataillon dans le quatre-vingt-douzième régiment d'infanterie de ligne où il est en activité de service depuis le 20 brumaire an 12, il est membre de la légion d'honneur.

J. L. GILLY jeune (C. ✱),

Général de Brigade.

Né à Fournés, département du Gard, le 10 août 1769, Jacques-Laurent Gilly (jeune), le premier août 1792, entra au second bataillon du Gard (bis) qui fait partie du soixante-troisième régiment d'infanterie. Son mérite personnel et ses connoissances militaires le firent nommer le 26 du même mois commandant en second de ce bataillon; il fut envoyé à l'armée des Pyrénées-Orientales.

Au mois de mai 1793 il étoit chef de bataillon, et le 22 juillet sous les ordres du général Dagobert, il contribua puissamment au succès de l'affaire de la Perche. A la tête de son bataillon il chargea l'ennemi dans son camp, qui fut forcé d'abandonner son artillerie et ses bagages.

Le 4 août suivant, il ne contribua pas moins à la défaite d'une forte division ennemie, qui laissa à Olette quatorze pièces d'artillerie, des munitions et environ six cents prisonniers.

Le 15 septembre, le chef de bataillon Gilly s'empara du château de Villefranche: le 22 du même mois il se trouva à la bataille de Thuir, se

distingua dans cette importante affaire et fut fait chef de brigade provisoire le 29 septembre.

Le général Dugommier avoit pris le commandement de l'armée des Pyrénées-Orientales. Sous ses ordres le chef de brigade Gilly, au mois de messidor an 2, chassa les Espagnols de leurs forts retranchemens de Castellia; dans le compte rendu au comité de Salut Public, les services rendus par cet officier dans cette journée ne furent point oubliés. Il fut nommé adjudant-général chef de brigade le 15 ventôse an 2.

Le 8 thermidor de l'an 3, en défendant le château de Puicerda, à la tête d'une compagnie de carabiniers de la légion des Pyrénées, aujourd'hui septième régiment d'infanterie légère, il fut fait prisonnier.

En l'an 4, il étoit rendu à la liberté et fut employé à l'armée d'Italie; il passa à celle du Danube: sur la demande du général en chef Masséna, il fut fait général de brigade; il s'étoit trouvé à plusieurs affaires qui avoient donné de lui une haute opinion.

La ville de Lyon venoit d'être déclarée en état de siége; le général de brigade Gilly fut nommé en frimaire an 8 commandant de cette populeuse cité. Il conserva ce commandement jusqu'à l'établissement en cette ville de la préfecture de police.

Envoyé à l'armée de Réserve, aux ordres du lieutenant général Moncey, après le traité d'Alexandrie il reçut ordre de retourner à Lyon pour y prendre le commandement de la dix-neuvième division militaire.

Peu de tems après, le général Gilly joignit l'armée des Grisons sous les ordres du général Macdonald, où il servit jusqu'à la paix.

Le 23 floréal an 9, il avoit reçu l'ordre de se rendre à l'armée de Portugal commandée par le général Leclerc; il y commandoit une division lorsque cette armée fut dissoute. Aujourd'hui un des commandans de la légion d'honneur, il est employé dans la dixième division militaire.

A. LOSIVY (*),

Chef de bataillon de la soixante-seizième demi-brigade de ligne.

Né à Guéméné, département du Morbihan, le 6 décembre 1770, Alexis Lozivy vint se placer dans les rangs des soldats de la patrie le 18 septembre 1791, au premier bataillon du Morbihan, qui fut envoyé à St.-Domingue au moment le plus pénible, lorsque la discorde allumoit dans ces contrées le feu de la guerre civile. Le premier bataillon du Morbihan eut à combattre à la fois les ennemis de la patrie et le climat meurtrier des Antilles.

Le 23 juin 1793, lors de la malheureuse affaire qui incendia et mit au pouvoir des nègres la ville du Cap Français, le bataillon du Morbihan fut réduit à une trentaine d'hommes composés de sous-officiers comptables et volontaires malades; le reste avoit été moissonné par la maladie et le fer des révoltés. Enfermés dans l'arsenal, ils furent obligés de se rembarquer. M. Lozivy qui avoit été fait lieutenant le premier octobre 1791, capitaine le 31 décembre 1792, et chef de bataillon le 26 février 1793, apprend que le drapeau

du régiment est resté à terre, il ne peut souffrir que ce signe d'honneur soit au pouvoir des révoltés; à la faveur d'un déguisement, malgré toutes les représentations, il se rend sur la plage, s'expose à mille morts, traverse la horde assassine des nègres acharnés sur les cadavres des Français immolés, enlève le drapeau et rejoint les militaires de son bataillon qui s'étoient déjà embarqués.

De retour en France, il fut envoyé sur les côtes de l'Ouest, dans le département de la Mayenne. Dans cette guerre malheureuse, il se trouva à une infinité de combats livrés contre les Chouans, dont l'heureux succès fut dû souvent à ses bonnes dispositions. Sa conduite lui mérita la confiance du général Duhesme; confiance qu'il lui continua ensuite à l'armée du Rhin. Il servit à l'armée de l'Ouest pendant les années 2, 3 et 4.

En l'an 5, il étoit passé à l'armée du Rhin, et puis à celle de Rhin-et-Moselle. Le 21 frimaire, au siége de Kell, le chef de bataillon Lozivy commandoit la redoute de la tête du pont des îles d'Herlerinnes. A l'entrée de la nuit l'ennemi donna un assaut général sur les ouvrages défendus par son régiment. Au fort de l'attaque il eut son chapeau coupé par un boulet; un soldat à cet aspect s'écrie : *le commandant est tué.* M. Losivy

parut craindre un moment que sa troupe intimidée ne cédât à l'ennemi; mais il fit bientôt entendre sa voix, se montra dans les retranchemens, et parvint à repousser les Autrichiens.

Le 12 nivôse, dans l'assaut général qui fut donné, les deux bataillons tenant la droite du régiment ayant été surpris dans l'obscurité au moment où ils relevoient leurs postes, pendant une demi-heure perdirent leur position qu'ils reprirent à la bayonnette. Le chef de bataillon Lozivy eut le triple avantage de conserver la sienne, d'arrêter les fuyards, de les ramener au combat, de repousser l'attaque des ennemis du côté du camp retranché, de délivrer une quarantaine de prisonniers qu'ils avoient faits, parmi lesquels se trouvoit le colonel du génie Cretin.

Le premier floréal an 5, il faisoit partie de la division Duhesme, brigade du général Vandamme. Au passage du Rhin il fut choisi pour commander la fausse attaque au-dessus de la batterie Béclair, entre Plobsheim et Altenheim. Mandé à Strasbourg pour recevoir ses instructions, l'ordre ne lui étant pas parvenu à tems, il y arriva trop tard; on se détermina à lui adjoindre l'aide de camp capitaine Dehnain qui connoissoit le terrein, étant du nombre des braves qui l'année précédente s'étoient trouvés à l'attaque qui avoit eu lieu au même endroit. Les mu-

nitions destinées pour les deux bataillons n'étant pas arrivées, et la position devenant embarrassante, le commandant Lozivy fit exécuter des manœuvres avec tant de précision et de bonheur que l'attaque réelle fut favorisée, et que le général en chef réussit dans ses projets. Trois compagnies s'étoient embarquées sans munitions; l'ennemi prit pour témérité ce qui n'étoit que l'effet du besoin. Il fut vaincu par cette action hardie qui honore ces trois compagnies, et prouve la confiance qu'elles avoient dans leur commandant.

En l'an 6, il étoit à l'armée du Danube, et s'étoit trouvé à différentes affaires, notamment à celles des 12 et 13 floréal, sur les bords du lac de Zurich, qui forcèrent la capitulation des petits cantons

En l'an 7, le 2 prairial, posté au mont Cénéré entre Bellinzona et Lugano (bailliage suisse-italien), il faisoit partie de la division Lecourbe, brigade Loison. L'ennemi venoit de repousser un détachement de la douzième légère et un des avant-postes de son bataillon. Aussitôt il disposa si bien ses compagnies en les plaçant en évidence sur les mamelons et la crête de la montagne, que l'ennemi fut forcé d'arrêter sa marche et de rétrograder sur Lugano. Dans la persuasion où il étoit que cinq mille Français se déployoient sur le mont Cénéré, celui-ci fut attendre un renfort

qui

qui lui venoit de Milan pour opérer un nouveau mouvement. Ce qui retarda la reddition de cette ville, et facilita la retraite de M. Lozivy de cette position jusqu'à celle d'Airolo au pied du St.-Gothard en passant par la Léventine, et faisant l'arrière-garde de la division.

Le 8 prairial il fut attaqué à Airolo par le corps ennemi venant de Lugano, renforcé par le détachement de Milan, formant un total d'environ huit mille hommes commandés par le général Haddick. Pendant deux jours M. Lozivy soutint sa position contre l'attaque continuelle et les efforts réitérés d'un ennemi huit fois plus fort que lui. Le premier jour, sur les quatre heures après-midi, lorsque toutes ses forces furent réunies, l'ennemi enfonça le centre de sa position : désespéré de ce contre - tems qui lui faisoit perdre un poste important, mais comptant sur la bravoure des soldats qu'il guidoit, le commandant Lozivy, avec six chasseurs à cheval qui lui servoient d'ordonnance, s'élance au milieu des ennemis qui dans ce moment combattoient en tirailleurs.

A la tête d'une soixantaine d'hommes, suivi de deux officiers (1), de toute la réserve et de tout ce qui se trouva à portée, il reprit les positions, et les a conservées jusqu'au mou-

(1) Poulet et Rispand.

vement de retraite du lendemain. Dans cette action M. Lozivy reçut deux coups de feu.

Pour éviter le mouvement rétrograde qui venoit de se faire au centre et éviter d'être tournée, la compagnie qui tenoit une position avantageuse sur la rive droite du Tesin, se replia jusque sur la rive gauche et coupa le pont. Il falloit nécessairement reprendre cette position dont l'ennemi s'étoit emparé, puisqu'elle dominoit celle du centre. A cet effet, le commandant Lozivy passa la rivière avec ses chasseurs : soutenu par le feu de la rive gauche, il favorisa la construction des ponts et fit des prisonniers. De son propre aveu l'ennemi eut dans cette affaire quinze cents hommes hors de combat (1). Le général Lecourbe,

(1) Les officiers du bataillon Bailly et Girard qui furent faits prisonniers par l'ennemi dans cette affaire et la suivante, furent mandés par le général Haddick à Airolo. Ce général leur soutint qu'il avoit eu cinq ou six mille hommes à combattre dans la prise de ce poste. Ces officiers furent obligés d'engager leur parole d'honneur, et le témoignage des habitans du village pour les convaincre qu'ils n'avoient eu affaire qu'au deuxième bataillon de la soixante-seizième demi-brigade. « J'aime à combattre d'aussi braves ennemis » leur dit le général Haddick qui ordonna que ces deux officiers, ainsi que ceux du régiment pris le lendemain à St.-Gothard, fussent traités avec tous les égards dus à de braves militaires.

Quatre jours après, les généraux Lecourbe et Loison

quelques jours après cette affaire, annonça à M. Losivy qu'il l'avoit nommé chef de brigade; mais le brevet n'a jamais été expédié.

La retraite s'effectua dans la nuit dù 9 au 10 sur l'Hôpital en passant le St.-Gothard, où le commandant Lozivy joignit le premier bataillon. Le général Loison lui ordonna de passer la Roche-percée, et de se rendre à Vassen pour donner, aux soldats accablés de fatigues et de sommeil, le tems de nettoyer leurs armes. A peine le bataillon étoit-il rassemblé à moitié, qu'il fut prévenu que l'ennemi étoit en possession de l'Ober-Alpes; il se mit en mouvement, à moitié chemin d'Hôpital à Urseren, il se dirigea à gauche et passa la rivière à gué. L'ennemi qui étoit déjà en possession d'Urseren, couronnoit la Roche-percée et le pont du Diable. La tête du bataillon arriva à cinquante pas de la roche au

---

firent quinze cents prisonniers dans la valée de la Reus. De ce nombre étoient plusieurs officiers qui furent accueillis comme à l'ordinaire par nos généraux. Ils parloient avec emphase de l'affaire d'Airolo et du commandant qu'ils disoient et se félicitoient d'avoir pris à Urseren; (c'étoit un chef de bataillon du cent neuvième). Les généraux et les officiers de grenadiers les détrompèrent en passant à Altorff; et d'après leur demande, il leur fut permis de voir le chef de bataillon Losivy.

même instant que l'ennemi venoit d'Urseren. Le chef de bataillon Lozivy, sur la chaussée étroite qui existe dans cet endroit, forma une colonne composée d'une quarantaine de grenadiers et d'autant d'hommes de la première compagnie. Ce petit peloton dont l'ennemi ne voyoit pas la profondeur, lui en imposa assez long-tems pour favoriser la retraite de la gauche du bataillon et des soldats du premier bataillon épars dans la prairie d'Urseren. Il étoit d'autant plus difficile de maintenir le peloton en présence de l'ennemi, et sous le feu plongeant de la montagne, que les Français n'avoient plus de cartouches. Lorsque le peloton fit demi-tour, l'ennemi le chargea; quelques hommes furent pris. Le commandant Lozivy dut son salut à la bravoure de deux ou trois grenadiers qui s'arrêtèrent pour le laisser entrer avant eux dans le trou de la Roche-percée. Ces braves furent saisis par les sacs et banderolles, et parvinrent à se dégager le sabre à la main.

Il se trouva le 16 messidor à l'attaque sur Schwitz et Bremen; le 27 thermidor à la reprise d'Altorst, et poursuite de l'ennemi par le Madarenthal jusqu'au pays des Grisons.

En l'an 8, il servoit en Helvétie, et fut de toutes les affaires qui pendant onze jours eurent lieu contre les Russes, depuis leur entrée en

Suisse par le St.-Gothard jusqu'à leur retraite des pays des Grisons. Passé à l'armée du Rhin (division Ney, brigade Bonnet), il assista aux batailles d'Engen, de Mœskirch, aux affaires sur Liller, et à celle d'avant-garde pour prendre position à Eschliushau près le Danube. Les reconnoissances de la division Ney, dans le mois de prairial, éprouvèrent quelques échecs; le général qui les commandoit, forma une avant-garde que le commandant Lozivy fut chargé de guider. Ce corps combattit toujours en avant et à portée de la division, et n'eut d'autre honneur que celui de la première attaque; cependant le hasard lui procura les moyens d'employer avec avantage la ruse contre la force.

Il marchoit avec l'avant-garde de Wembding à Manheim. Tandis que la division se dirigeoit sur Donawert, à quatre lieues de distance de l'avant garde qui dans cette marche flanquoit la division, il rencontra en route le général Franconnet commandant un corps de cavalerie qui se disposoit en passant le Danube à rejoindre le corps d'armée, et qui prévint le commandant de l'avant-garde des forces que l'ennemi avoit en arrière de Manheim, en l'avertissant de ne pas s'engager imprudemment. La terre étoit sèche et donnoit beaucoup de poussière, ce qui fit con-

cevoir au commandant Lozivy l'idée d'employer une ruse de guerre.

A cet effet, il donna l'ordre à son petit corps de marcher à rangs ouverts pour étendre sa profondeur. Il prit avec lui quatre cavaliers ayant des uniformes différens (il avoit avec lui de petits détachemens de tous les régimens de la division), avec lesquels il s'avança dans l'intention de pour-parler avec l'officier ennemi, commandant l'avant-poste : ce stratagême lui réussit. Cet officier s'avança : frappé sans doute de la quantité d'uniformes qu'il voyoit, il prit ce chef de bataillon pour un général, céda la position qu'il exigeoit; et deux heures après l'ennemi évacua totalement cette partie, se retirant sur Newbourg et Ingolstadt.

En l'an 9 le 1er frimaire, entre Hague et Muldorff, le bataillon commandé par Lozivy formoit une partie de la brigade de Joba; ayant exécuté la dernière charge sur l'ennemi, à gauche de la grande route, pour favoriser la retraite, il se trouva engagé à l'arme blanche avec une multitude d'ennemis qu'un monticule couvroit avant ce mouvement. Repoussé par le nombre et coupé sur les derrières, M. Lozivy eut les plus grands dangers à courir, se trouvant seul à cheval au milieu de l'action, et toujours à l'en-

droit le plus périlleux. Il rencontra dans le bois un ravin qui, en favorisant la retraite de l'infanterie, le força dans ce double danger à abandonner son cheval ; mais l'instinct de cet animal le fit se précipiter dans le ravin qu'il franchit. M. Lozivy après l'avoir monté de nouveau se trouva coupé par des chasseurs de Ferdinand (autrichiens), qu'il fut obligé de traverser au grand galop en essuyant leur feu pour rejoindre l'infanterie. Quelques momens après il venoit de donner son cheval au chef de bataillon Venud qui ne pouvoit plus marcher, lorsque trois cavaliers ennemis voulurent le saisir. Il dut son salut à M. Guillet, actuellement lieutenant du soixante-seizième régiment, qui rallia trois ou quatre soldats, dégagea son chef de bataillon en tuant un des cavaliers ennemis, dont il prit le cheval.

Le commandant Lozivy combattit à la bataille de Hohelinden, qui fut livrée le 12 frimaire. Le général Ney lui donna une preuve de confiance en lui donnant dix-huit compagnies d'infanterie qui furent détachées en portions sur la gauche de l'armée, entre le Rhin et le Danube depuis Breunau jusqu'à Lintz.

La campagne étant terminée, le chef de bataillon Lozivy rentra en France, fut confirmé dans son grade, et commande aujourd'hui un des bataillons

de la soixante-seizième demi-brigade. Il est membre de la légion d'honneur. Ce brave officier qui a fait les compagnes de la révolution aux Antilles et dans sa patrie; qui s'est trouvé dans les affaires les plus importantes, n'a jamais été blessé et n'a point été fait prisonnier.

J. B. CACAULT (*),

Adjudant commandant.

Le guerrier qui nous occupe en ce moment, par l'éclat de ses services, ses belles actions, ses talens militaires et sa valeur, mérite une place distinguée parmi les braves. Présent à un nombre infini de batailles et de combats particuliers, il eut cinq chevaux tués sous lui, reçut onze blessures. Dans plusieurs circonstances il se montra à la fois soldat et capitaine : que de titres pour être placé au rang des premiers défenseurs de la patrie!

Jean-Baptiste Cacault, né à Surgère, département de la Charente-Inférieure, le 6 janvier 1769, entra en qualité de soldat au cinquante-huitième régiment le 22 avril 1783; il fut fait caporal le premier mai 1785, et sergent des grenadiers en 1788; il fit deux campagnes en Amérique pendant les années 1789 et 90.

En 1792, lorsque la guerre de la révolution ouvrit aux soldats français la carrière de la gloire et de l'avancement, il passa maréchal-des-logis dans les hussards des Ardennes, avec promesse d'obtenir la première place vacante d'officier.

Le 10 septembre 1793, il fut nommé chef du troisième bataillon de l'Égalité; il avoit fait les campagnes de 92, et s'étoit distingué dans plusieurs combats livrés en 1793.

Le 8 pluviôse an 2 il fut fait adjudant-général; c'est dans ce grade qu'il devoit rendre de grands services à nos armées, et développer des talens réels dans la bonne et mauvaise fortune. Il étoit à l'armée des Ardennes, dans le mois de germinal an 2; le 21, il se trouva à toutes les affaires avantageuses qui eurent lieu entre Villiers et Florenne; il assista à celles qui eurent lieu le 3 floréal à Aussoy et à Villers-deux Eglises.

Le 7 floréal, il étoit chef de l'état-major de l'avant-garde de l'armée des Ardennes et commandant en chef par intérim cette avant-garde. Les militaires instruits seront peut-être charmés de trouver ici quelques détails relatifs aux belles opérations qui eurent lieu lors de la réunion des armées des Ardennes et du Nord, et de la retraite devant Charleroy.

La veille de l'attaque il avoit fait de fortes reconnoissances sur les positions de l'ennemi, qui occupoit tous les rideaux de la gorge de Silenrieux, de Nazareth, les bois qui couvrent Valcour et Bulfer, ainsi que Bossu, Erpion, et les bois qui entourent ces deux derniers villages. Il y avoit en outre de la cavalerie à Barbanson, et une forte

garnison à Beaumont. La division de droite de l'armée du Nord aux ordres du général de division Desjardins devoit s'emparer de Beaumont pour faire sa jonction avec l'armée des Ardennes. Le général de brigade Lorge avoit l'ordre d'attaquer à deux heures du matin sur la droite de Valcour. Le général Desobas devoit s'emparer du point de Florenne; une colonne partant de Givet se portoit sur Dinant. La force principale de l'ennemi se trouvoit concentrée devant l'avant-garde: c'étoit pour l'ennemi un point très-essentiel à conserver.

A une heure du matin, l'adjudant Cacault donna l'ordre à sa cavalerie de se réunir sur la gauche pour observer Bossu et la route qui conduit de Barbanson à Beaumont; toute l'artillerie suivit le mouvement et prit position de manière à battre Bossu et la gorge de Silenrieux.

Après s'être assuré de la ligne, et avoir disposé le soldat à la plus éclatante victoire, il ordonna aux six compagnies de grenadiers de marcher sur Bulfer, et d'y rester en position pour observer l'ennemi de ce côté, de tenir cette position jusqu'à la dernière extrémité, et à la vingt-sixième légère de s'emparer de la forge du prince et du bois taillis qui borde la gorge de Valcour, et d'y rester jusqu'à nouvel ordre.

La cent-soixante-douziéme dut attaquer vigou-

reusement tous les postes de l'ennemi qui se trouvoient dans la gorge et le village de Silenrieux, les repousser vivement jusque sur les hauteurs, se mettre en bataille faisant face au bois qui couvre Valcour, et y attendre de nouveaux ordres. On enleva différens petits postes qui se trouvoient sur la route de Silenrieux à Bossu. Ce fut M. Mercier, brigadier au onzième régiment de chasseurs, qui fut chargé de cette expédition; il s'en acquitta avec succès et intelligence, car il les prit sans leur donner le tems de tirer un seul coup de fusil. Lorsque ces postes furent enlevés, l'attaque générale commença; l'adjudant Cacault fit avancer de suite le cinquième régiment de dragons, le onzième et le vingtième de chasseurs, et envoya faire des reconnoissances; il dirigea ensuite le troisième du Nord et le neuvième de Seine-et-Oise; le premier sur la hauteur en face de Bossu, et le deuxième sur la route de Barbanson: il fit partir de plus un bataillon de la Réserve pour se porter sur les routes de Renlier et de Bussonville, d'où pouvoient venir les brigands de Charles-le-Gros qui ravageoient depuis longtems la principauté de Chimay. L'attaque que les grenadiers, la vingt-sixième et la cent-soixante-douzième avoient engagée, fut des plus vives et opiniâtre: elle réussit parfaitement.

Les grenadiers et la vingt-sixième éprouvèrent

beaucoup de mal pour arriver jusqu'à la position indiquée. Cependant à quatre heures et demie du matin chacun étoit à son poste; après s'en être assuré, l'adjudant Cacault, voyant plusieurs colonnes ennemies tant cavalerie qu'infanterie s'avancer, fit relever la troisième du Nord et le neuvième de Seine-et-Oise par le deuxième de la Vendée et le deuxième du Finistère, et avancer les deux premières sur les hauteurs en avant, et sur la droite de la cavalerie, de manière qu'elles se trouvoient presqu'en ligne avec la cent-soixante-douzième. Il falloit pour bien recevoir l'ennemi s'emparer du bois qui couvre Valcour; il donna aussitôt l'ordre à la vingt-sixième, qui dans cette occasion fit des prodiges de valeur en se défendant contre un ennemi deux fois supérieur en nombre; il lui ordonna de plus, qu'aussitôt qu'elle se seroit rendue maître du bois, de s'établir sur la lisière qui fait place à Thuin. Cette manœuvre réussit aussi bien qu'on pouvoit l'espérer; elle fut exécutée sous les ordres de monsieur Richier, chef de la vingt-sixième; il ne falloit rien moins que cette audace et cet esprit de patriotisme qui ont toujours caractérisé les troupes françaises, pour braver un si grand obstacle. Toute l'artillerie étoit montée dans la plaine de Bossu, et bientôt on se trouva en bataille en face d'un ennemi dix fois supérieur en nombre; mais

comme les localités du pays ne lui permettoient pas d'étendre sa ligne, ni de manœuvrer à cause des mesnres qui avoient été prises, il ne put opposer que des troupes fraîches et une nombreuse artillerie qui faisoit de grands ravages dans nos rangs français. L'infanterie et la cavalerie ennemies manœuvroient déjà pour attaquer; il fit avancer des troupes pour appuyer ses aîles. Par cette manœuvre il se trouva parfaitement en ligne, et vint au secours d'une demi-brigade qui alloit être chargée par un régiment de cavalerie ennemie. Après avoir donné le commandement de la cavalerie française au chef de brigade Lacour du onzième de chasseur, il dirigea si bien le feu de la demi-brigade, que la légion de Bourbon fut obligée de battre en retraite.

Il venoit d'obtenir plein succès à la droite, mais une charge de cavalerie ent lieu pendant ce tems sur la gauche où la nôtre fut culbutée; on perdit une pièce de 8. L'adjudant Cacault accourut aussitôt: après avoir fait rallier les corps, il ordonna nne seconde charge, se mit à la tête du troisième bataillon du Nord et du neuvième de Seine-et-Oise, et chargea la cavalerie avec ces deux bataillons en colonne d'attaque. Cette charge fut terrible et réussit; jamais on n'a vu tant d'audace et tant d'ordre à-la-fois; la cavalerie ennemie effrayée de cette nouveauté fut culbutée

à son tour : on reprit la pièce de 8, l'on fit quarante-un prisonniers dont vingt-huit démontés.

On dut les plus grands éloges aux deux chefs de bataillon Gensé et Cardon. Les corps tant d'infanterie que de cavalerie se couvrirent de gloire dans cette action vraiment héroïque. L'ennemi renouvela sa ligne avec des troupes fraîches, et le combat recommença avec une nouvelle fureur.

La cent-soixante-douzième, voyant l'avantage de la gauche, battit la charge avant de recevoir l'ordre qui lui avoit été adressé pour cet effet ainsi qu'à toute la ligne. L'infanterie ennemie effrayée d'un courage si héroïque n'attendit pas la bayonnette de cette brave demi-brigade pour se retirer en désordre jusqu'à la position de l'Ardinet, où elle appuya sa gauche pendant les opérations. Un bataillon de la Réserve enlevoit Bossu à la bayonnette, et ce double avantage facilita les moyens de rétablir la ligne qui offroit une plus grande étendue de terrain ; l'adjudant Cacault en profita sans balancer pour prendre la position de la corne du bois qui couvre Valcour; il jeta en même tems les grenadiers et un bataillon de la vingt-sixième dans la gorge de l'Ardinet, pour garder soigneusement ce poste.

Les deux armées passèrent près de deux heures à s'observer et à manœuvrer. Pendant cet

espace de tems l'artillerie ennemie nous fit beaucoup de mal; elle avoit quarante-deux bouches à feu. Le courage du soldat étoit affoibli par la faim et la fatigue; il fallut autant de patience que de sang-froid pour surmonter ces terribles obstacles; il étoit onze heures que personne n'avoit mangé; on ne pouvoit se procurer des vivres pour le moment et peut-être de la journée. Les officiers et soldats surent vaincre et supporter sans murmure toutes les horreurs de la soif et d'une faim dévorante.

L'infanterie se reposa sous les armes et sous le feu de cette terrible et nombrense artillerie; elle souffrit sans se plaindre, tant il est vrai que la gloire d'un succès fait oublier en un instant toutes les privations. Le feu de cette terrible canonnade attira bientôt le général en chef et son état-major; il fut arrêté que l'attaque commenceroit de nouveau. L'infanterie s'avança en bataille pendant que les grenadiers et un bataillon de la vingt-sixième légère s'élancèrent sur la gauche de l'ennemi; on marcha dans cet ordre, l'arme au bras, affrontant la mitraille; cette audace de la part des bataillons français fit débander la gauche des ennemis que nos grenadiers et le bataillon de la vingt-sixième avoient si vivement attaquée; le front de ce corps d'armée ne crut pas devoir nous attendre, et se mit en pleine retraite.

On

On profita de l'avantage en poursuivant l'ennemi avec l'artillerie légère; il se retira sur la Sambre, occupa Thuin et le rivage de cette rivière jusqu'à Marchiennes-au-pont et Charleroy, gardant la gorge et débouchés de Ham-sur-Heur. Ainsi se termina la bataille de Bossu qui fut le signal des brillantes victoires de la campagne de l'an 2; le quartier-général s'établit à Barbansur.

Dans la nuit, lorsque les troupes se furent rafraîchies et reposées, l'adjudant Cacault fut chargé de conduire les cent-soixante-douzième et vingt-sixième légère sous les murs de Beaumont que les Autrichiens avoient assez bien fortifiés. A notre approche, et après avoir éprouvé le feu d'une canonnade assez vive, l'ennemi évacua cette ville; il y entra à trois heures du matin avec deux compagnies de grenadiers seulement. Le général Desjardins commandant la division de droite de l'armée du Nord, qui marcha également sur ce point, n'entra dans cette ville qu'à cinq heures du matin, et il y établit son quartier-général. La jonction de l'armée des Ardennes à celle du Nord fut alors effectuée, le corps d'armée qui s'étoit emparé des belles et fortes positions de Bossu, n'étoit composé que de 7,600 hommes; il eut à combattre toute la journée un ennemi deux fois supérieur en nombre.

Le 21 floréal à la prise de Thuin, l'adjudant

général Cacault, après avoir pointé lui-même plusieurs pièces de canon sur une batterie ennemie située de l'autre côté de la Sambre à soixante toises de Thuin, fut jeté à terre par un boulet qui le couvrit de boue, et fut aussitôt relevé par le général Marceau qui le crut mort. Il étoit onze heures du matin. A deux heures après midi il donna l'élan de l'assaut à la seizième brigade qui étoit au pied des murs; il y avoit des brêches pratiquables principalement près de la porte du côté de Valcour; c'est par cette brêche qu'il monta lui-même à l'assaut avec un escadron du onzième de chasseurs commandé par le chef d'escadron Jaimbon. En moins de deux heures la ville fut emportée à la bayonnette.

En deux heures de tems, le 23 floréal, le camp de Lyerne fut enlevé par trois mille hommes commandés par l'adjudant-général Cacault, qui pour cet effet passa la Sambre et les bois de Ly[illegible], à dix heures du matin arriva devant le camp ennemi, chassa les Autrichiens qui, au nombre de cinq mille hommes, se retirèrent sur Charleroy. Le même jour il prit Fontaine-Lévêque, et en chassa les hussards de Barco; ensuite il rétrograda, repassa la Sambre et prit position à l'abbaye d'Elne sous les ordres du général Hatry.

Le premier prairial, il concurut à la défaite de l'ennemi à Lobbes et Erquelinne.

Le 12 prairial, le général de brigade Hardy commandoit l'avant-garde de l'armée, forte de six mille huit cents hommes; il s'empara des plaines du Pléton, prit position près des charbonnières de Fourcé et Deriette, les débouchés de Nivelle, Binch et Charleroy: les opérations furent particulièrement ordonnées par le généneral Kléber.

A la pointe du jour, l'adjudant-général Cacault poussa une forte reconnoissance du côté de Nivelle; pendant ce tems le général Hardy reçut ordre de tenir ferme à sa position, en se gardant soigneusement du côté de Binch: cet ordre étoit émané du général Desjardins. A son retour le général Hardy ordonna d'aller faire une nouvelle reconnoissance du côté de Binch. Il partit avec un escadron du onzième régiment de chasseurs, et se dirigea par Sainte-Aldégonde, se faisant éclairer de très-loin de droite et de gauche. Bientôt il rencontra un fort détachement de cavalerie ennemie, qui paroissoit se diriger vers Fontaine-Lévêque, pour faire également une reconnoissance. Aussitôt qu'il l'apperçut, il fit sonner le ralliement, et fut lui couper sa marche, le chargea deux ou trois fois et le contraignit à rétrograder; peut-être n'étoit-ce qu'un simulacre pour attirer les Français; car il parut une forte colonne des leurs qui sembloit filer par le val

à Rassai, pour se diriger sur Lendersu, et par les rapports être forte de deux mille hommes. Il étoit de retour à quatre heures du soir : toute l'avant-garde fut rassemblée entre le château de la Marche et Fontaine-Lévêque; mais la division ennemie forte de quinze mille hommes étoit déjà réunie à Lendersu : le général Hardy décida donc qu'il passeroit le premier avec sa colonne, et que l'adjudant-général Cacault le soutiendroit avec la sienne sur les hauteurs de Lyerne. Ce que le général avoit arrêté s'exécuta non sans beaucoup de perte; il traversa Fontaine-Lévêque le premier, mais l'ennemi qui s'étoit emparé de la route de cette ville à Lyerne, l'attendoit au sortir de la ville. L'affaire s'engagea vivement et fut des plus chaudes : cependant le général passa au pas de charge en colonne, et enfonça l'ennemi qui se retira aussitôt pour faire jouer une canonnade terrible tant à boulet qu'à mitraille. Les dragons soutenoient la retraite, qui se fit sans désordre. Voulant conserver sa position, il fit rester les vingt-sixième légère et vingtième de chasseurs avec l'artillerie de bataille derrière Fontaine-Lévêque, appuyant sa gauche à une espèce de marais et la droite au bois de la Marche, qu'il fit garder par les grenadiers. Ces précautions prises, il attaqua vigoureusement les derrières de l'ennemi avec la seizième légère, le onzième

de chasseurs et l'artillerie légère, qui lui causa de grandes pertes; sa cavalerie chargea plusieurs fois sur nos pièces pour les enlever. Dans cette occasion, le brave onzième de chasseurs fit des prodiges de valeur. Le premier bataillon de la seizième légère chargea la cavalerie avec un ordre et une audace dont on voit peu d'exemple. Bientôt l'ennemi abandonna ses projets contre le général Hardy, pour porter toutes ses forces sur l'adjudant Cacault, espérant sans doute qu'il lui feroit mettre bas les armes: mais cet officier, s'étant apperçu de cette manœuvre, fut rapidement rejoindre la position importante qu'il avoit fait garder. Là par une résistance vraiment héroïque contre un ennemi trois fois plus fort, malgré quatre attaques successives, il le contraignit de cesser un combat qui lui étoit funeste, pour attendre au lendemain matin; car la nuit vint mettre fin à cet horrible carnage. L'ennemi perdit beaucoup, malgré la mauvaise position des troupes françaises en cette journée.

A neuf heures du soir, l'adjudant-général Cacault entreprit sa retraite qu'il effectua avec beaucoup de bonheur.

Arrivé sur les hauteurs qui avoisinent le village de Lyerne, il rencontra les généraux de l'armée qui le félicitèrent; car on avoit fait le rapport

au général Kléber comme au général Marceau, qu'il avoit été tué, et que sa troupe s'étoit rendue à discrétion. Dans cette affaire, il eut cent quatre hommes tués ou prisonniers, et six chevaux tués, dont deux lui appartenoient.

Dans tous les combats que nous venons de décrire, l'adjudant-général Cacault se fit remarquer par son activité, sa vigilance et son courage. Les bonnes dispositions qu'il fit, et les talens qu'il déploya en plusieurs circonstances, firent en partie le succès des armes françaises.

Le 25 prairial, le blocus de Charleroy eut lieu par un corps détaché de l'armée. Le 27 l'adjudant Cacault reçut ordre de se porter avec un corps de deux mille hommes sur Courcelle, et de garder à outrance ce poste, où l'ennemi pouvoit passer pour couper la retraite de l'armée; il s'y établit le même jour avec toute la précaution qu'un militaire doit prendre en pareil cas. Dans la nuit du 27 au 28 à-peu-près à minuit et demi, ses avant-postes furent culbutés d'une manière à faire craindre pour le reste de sa troupe.

Il les fit avancer et passer le ruisseau à quatre compagnies de grenadiers. Elles furent également repoussées par l'étendue du feu que faisoit l'ennemi. Ayant pénétré son dessein et

connu ses forces, il passa le ruisseau avec le reste de sa troupe, se déployant aussitôt pour marcher à l'ennemi, qui de son côté faisoit un mouvement pour l'attaquer avec moitié de ses forces, pendant que le reste devoit le tourner. Il saisit le moment, chargea si vigoureusement qu'il le culbuta. Sa troupe fit une horrible boucherie à la bayonnette ; les grenadiers voyant le succès, et appercevant une colonne qui commençoit son feu sur leur flanc gauche, n'hésitèrent pas un moment à l'attaquer. Le feu de l'ennemi qu'il venoit de poursuivre ayant cessé, il détacha quatre compagnies au secours des grenadiers, qui rencontrèrent dans leur chemin la colonne ennemie et la mirent entre deux feux. La colonne poursuivie revint à la charge avec une nouvelle fureur ; à vingt pas elle essuya un feu de bataillon et fut chargée à la bayonnette et mise en déroute : nous perdîmes trois cents hommes. A trois heures précises on entendit une très-vive canonnade ; c'étoit l'armée ennemie qui attaquoit l'armée française.

Les troupes commandées par l'adjudant Cacault avoient repris leur position du côté de Fleurus; notre armée ne put tenir contre des forces bien supérieures, elle se mit en retraite et le blocus de Charleroy fut levé. A six heures M. Cacault quitta son poste ; à 7 heures il arriva dans la plaine au-

dessus de Marchiennes, où il apperçut notre armée dans un désordre effroyable.

Il reçut l'ordre verbal du général Kléber de choisir les corps de cavalerie qui lui conviendroient, et de se porter à la queue de l'armée, de la rallier et de soutenir la retraite. Il emmena avec lui l'escadron du vingt-troisième régiment de cavalerie qui faisoit partie de son détachement, cent cinquante chasseurs, une cinquantaine de dragons du cinquième régiment, ce qui formoit à-peu-près trois cents hommes. Il se posta avec ce détachement sur le village de Gessely, où l'on établissoit déjà le quartier-général du général Conix; son détachement sabra une partie de l'infanterie qui s'y trouvoit; mais les hussards de Barco et de Wurmser l'ayant délogé, il se joignit à la seizième légère, qui se retiroit, chargea l'infanterie ennemie qui harceloit cette demi-brigade, et se retira sans perdre de tems avec ses dragons et ses cavaliers sur la route de Marchiennes, dont il se rendit maître.

Ayant reçu des ordres du général Kléber de se retirer aussi lentement qu'il lui seroit possible, il tint tête aux deux régimens d'hussards ennemis pendant une demi-heure; mais voyant qu'il alloit être tourné par les cuirassiers de l'Empereur, qui filoient derrière lui sur sa gauche, il se retira.

Dans sa retraite, il secourut un de nos bataillons maltraité par les troupes de l'Empereur.

Il étoit quatre heures du soir lorsqu'il repassa la Sambre, aussitôt il fit enlever toutes les planches du pont.

Les divisions de l'armée furent rassemblées sur la hauteur de Montigny. L'adjudant Cacault résolut de se maintenir dans Marchiennes, et de garder le pont ; il construisit une espèce de retranchement devant le pont, à la distance de soixante toises. Il avoit retenu à Marchiennes à-peu-près deux cents grenadiers et son brave détachement de cavalerie ; il avoit deux pièces de campagne. Toutes ses dispositions faites, l'ennemi se présenta à six heures pour rétablir et passer le pont. Sa cavalerie avoit apporté en croupe six cents Tyrolliens qui, voyant qu'on n'avoit point coupé les poutres et traverses du pont, se mirent en devoir de le passer. La troupe étoit cachée derrière les retranchemens, ainsi que deux pièces à mitraille. Cette manœuvre réussit fort bien : les 6 cents Tyrolliens ayant franchi le pont s'avancèrent en désordre. Lorsqu'ils furent à dix toises du retranchement, on fit décharger les deux pièces sur eux, et aussitôt l'adjudant Cacault sortit avec deux cents grenadiers qui chargèrent la bayonnette en avant. L'ennemi fut mis en désordre ; une partie fut tuée, le reste se

jeta dans la Sambre. L'ennemi n'osa plus rien entreprendre, et perdit les fruits de la victoire qu'il avoit obtenue.

Le 29 il se retira, et l'armée française fit de nouvelles dispositions pour l'investissement de Charleroy.

Depuis le 21 floréal jusqu'au 24 prairial, l'adjudant-général Cacault avoit passé trois fois la Sambre et avoit été chargé de faire des reconnoissances.

En l'an 8, il remplissoit les mêmes fonctions à l'armée d'Italie aux ordres du lieutenant-général Suchet; par ordre de son général, il quitta Borghuetto et se porta sur Férol, dont il bloqua le fort. Il fit toutes les dispositions nécessaires pour empêcher que ce fort ne reçut aucun secours ni par terre ni par mer. Le 2 floréal, la flotte anglaise ayant débarqué des troupes, les Français furent attaqués, la garnison fit des sorties. De toutes parts les ennemis furent repoussés. Le soir même de cette affaire, il reçut l'ordre du général Suchet de lever le blocus, et se retirer à Borgo, où il fut attaqué de nouveau par l'ennemi, qu'il combattit avec avantage. Le même jour, l'adjudant Cacault et sa troupe se retirèrent sur Gorze et St.-Pantaléon.

Le 15 nivôse an 9 une insurrection ayant éclaté dans la vallée d'Aost (Piémont), il fut chargé

de rétablir le bon ordre. Par sa vigilance, sa fermeté il contint les rebelles, s'opposa aux progrès de l'insurrection, fit punir les chefs, et pacifia toute la contrée. Il opposa son courage aux tentatives des rassemblemens armés, et mit un terme aux brigandages et aux assassinats. Les dispositions qu'il fit pour écraser les rebelles lui méritèrent les éloges des généraux en chef. C'est particulièrement à Ivrée que les révoltés se portèrent en force; la ville fut cernée le jour où l'adjudant Cacault avoit expédié une ordonnance au général Soult, qui commandoit dans ces contrées. Mais par ses soins et son zèle les révoltés furent battus, dispersés : la plupart rendirent leurs armes. Une insurrection qui pouvoit devenir funeste et se propager dans le Piémont, fut étouffée dans ses commencemens. Après l'heureux succés de cette expédition, l'adjudant-général Cacault fut, par ordre du général Soult, prendre le commandement des provinces d'Aost, d'Ivrée et de Bielle, où la tranquillité fut parfaitement rétablie. Aujourd'hui officier de la légion d'honneur, il commande l'arrondissement militaire à Worms.

N. P. DESVERNOIS (*),

Capitaine de dragons au vingt-huitième de dragons.

NICOLAS-PHILIBERT DESVERNOIS est né le 23 septembre 1771, à Lons-le-Saulnier, département du Jura. Le 2 septembre 1792, il entra au service dans le premier corps de hussards dit de la Liberté, connu depuis sous le numéro 7 (*bis*) de hussards; fit les trois derniers mois de la campagne de cette année, fut fait capitaine le 5 octobre, et brigadier-fourrier le 23.

Le 16 mars 1793, nommé maréchal-des-logis, il étoit à l'armée du Rhin le 17 mai, où il commandoit un peloton de tirailleurs dirigés contre les chevaliers de la Couronne; il les guidoit en avant du clocher blanc près Landau, lorsque son cheval fut tué sous lui d'un coup de feu : il fut blessé du même coup, mais légèrement, à la jambe gauche.

Dans la nuit du 18 vendémiaire an 2, étant de grande garde en avant de la Réhut, d'après les ordres qu'il avoit reçus de l'adjudant-général Bellavesne, il attaqua et culbuta les deux postes de hussards hongrois qui se trouvoient en avant

de la porte d'Oggresheim et dans la grande allée dite de Manheim, et les poursuivit jusques près, du village de Frisenheim. Le 8 fructidor de la même année, il fut fait sous-lieutenant, et fit la campagne de l'an 3.

En l'an 4, il faisoit partie de l'armée d'Italie. Au mois de floréal, le jour du combat qui eut lieu à Fombio, il chargea, à la tête de son peloton composé de vingt-cinq hommes, une division de plus de deux cents houlans et hussards hongrois, qui protégeoient la retraite de l'armée autrichienne sur la route de Codogna à Pizziggitone, et la défit complettement. L'ennemi eut trente hommes tués, dix-sept faits prisonniers et trente-trois chevaux. Dans cette charge, le lieutenant Desvernois fit un officier et deux houlans prisonniers; dans l'action, il fut le seul blessé de trois coups de sabre sur l'épaule droite, qu'il reçut à la porte Maléo. Le succès de cette charge fut si heureux, qu'une grande partie de l'arrière-garde de l'armée autrichienne qui faisoit sa retraite par les terres, se rendit prisonnière.

Le jour de la bataille de Lodi, cet officier fut chargé par le général Beaumont, commandant la cavalerie, d'aller reconnoître un gué pour le passage de la cavalerie dans la rivière de l'Adda. Sous le feu de l'ennemi, il exécuta la mission

dont il étoit chargé. Après en avoir rendu compte au général en chef Bonaparte, il passa cette rivière à la tête de la cavalerie française en même tems que l'infanterie se précipitoit sur le pont.

A l'instant que Pizziggitone se rendoit aux troupes françaises, et à la suite d'une charge sur les houlans, il entra le premier dans Crémone, combattit et fit un prisonnier dans la ville. Le soir, dans les charges successives dirigées contre les troupes légères de l'ennemi, son cheval fut blessé mortellement d'un coup de feu.

Au combat de Borgetto, le 17 prairial il commandoit un des pelotons du régiment, et fit quelques prisonniers de la cavalerie napolitaine.

Le 13 pluviôse an 5, le sous-lieutenant Desvernois, à la bataille de Faënza en Romanie, après avoir fait une multitude de soldats prisonniers, rentra avec son peloton dans les rangs de son régiment qu'il trouva placé en colonnes par quatre sur la gauche de la route en deçà du pont. Il reçut alors un coup de mitraille au genou droit, qui lui fit une forte contusion. Malgré sa blessure, après la prise du pont et des pièces qui le défendoient, dans une charge en fourageurs, qui fut exécutée sur la route de Faënza à Forli, il fit plusieurs officiers et soldats prisonniers, parmi lesquels se trouvoit un colonel. Il obligea

les ennemis à abandonner deux pièces de canon, deux caissons, huit chevaux et leurs attelages.

Le 7 prairial an 6, il se rendit à Civita-Vecchia, et s'embarqua pour l'expédition d'Egypte avec la division sous les ordres du général de division Desaix. Il assista à la prise de Malthe, et fut de plusieurs actions qui eurent lieu en avant du Caire après le débarquement.

Le 15 messidor, il étoit avec douze cavaliers du régiment à la citerne de Béda en basse Egypte, et protégea la retraite de plus de cent soldats français, qui étoient venus faire de l'eau à la citerne, située à une lieue et demie du camp, et qui furent attaqués à l'improviste et avec fureur par une multitude d'Arabes bédouins. Nul Français ne périt en cette occasion.

Il commandoit, le 17 du même mois, un détachement de quatre-vingts hommes, qui furent envoyés pour reconnoître le pays au-delà de Damenhour. Ce détachement, divisé en trois pelotons, eut à soutenir l'attaque vigoureuse de cinq cents Mamelouckes contre lesquels il ne cessa de se battre et de faire bonne contenance pendant l'espace de trois lieues. Le sous-lieutenant Desvernois eut son habit percé de deux coups de feu, dont un lui effleura la hanche droite.

Le 24 thermidor, il commandoit le peloton

d'avant-garde à la bataille Salhabié où ce régiment se signala et battit les Mameloucks d'Ibrahim-Bay.

Le premier vendémiaire an 7 il fut fait lieutenant, et capitaine le premier frimaire. Le 3 pluviôse, il se trouva à la bataille de Samanhout en haute Égypte ; il fut envoyé avec sa division pour soutenir une partie du régiment qui se trouvoit dangereusement engagée : les ennemis furent mis en fuite. Rentré au régiment par ordre du général Desaix, il en ressortit une seconde fois avec sa division, et chargea les ennemis qui s'étoient jetés dans un grand canal pour inquiéter par leur feu les carrés de l'infanterie française. Enveloppé dans cette action avec M. Rapp, alors aide de camp du général en chef Desaix, par une multitude d'ennemis, ils furent blessés tous les deux de plusieurs coups de sabre, et mis hors de combat ; mais l'ennemi fut défait et délogea du canal avec précipitation. Le cheval du capitaine Desvernois reçut plusieurs coups de feu et deux coups de poignard.

Le 13 germinal, il étoit à la tête de l'avant-garde du régiment qui eut ordre de s'enfoncer jusqu'à deux lieues dans le désert de Birembra près de Coust en haute Égypte sur la rive orientale du Nil. La division à ses ordres, composée de 90 hommes, eut à soutenir le choc de cinq cents

cents Mamelouckes aux ordres des beys Assan et Osmand; ce qu'elle fit avec courage. Par sa bonne contenance elle eut la gloire de tirer le général Desaix d'un danger pressant où il étoit engagé : ce fut une justice que tous les officiers se plurent à lui rendre. Pendant le combat la cavalerie française arriva pour soutenir, et il s'engagea aussitôt une action générale.

Le 29 du même mois, le capitaine Desvernois commandoit l'avant-garde du régiment à Bénéadi; il s'empara de neuf cents chameaux appartenant aux caravanistes, qui avoient pris les armes et faisoient cause commune avec les Mamelouckes et les habitans du pays contre les Français. Le soir du même jour, l'ennemi renfermé dans Bénéadi et pressé par les flammes, se détermina à une sortie générale. Placé en embuscade avec sa troupe, le capitaine Desvernois fondit sur les assiégés; plus de trois cents ennemis périrent sous les coups de sa division.

Cet officier s'est trouvé aux batailles d'Héliopolis, Belbeys et Coraïm; aux siéges du Caire et de Boulac; aux batailles d'Aboukir, d'Alexandrie, de Rhamanié, et à tous les combats que l'armée française eut à soutenir contre l'armée du Grand-Visir, la division anglaise et les jannissaires, jusqu'au moment où fut signée la convention pour

l'évacuation de l'Égypte. Rentré en France avec une partie de son régiment en l'an 10, il est en activité de service dans le vingt-huitième régiment de dragons, qui avoit été le septième (bis) de hussards. Le 26 prairial an 12, il fut bréveté membre de la légion d'honneur.

A. J. BOUSSARD (C. ✻),

Général de Brigade.

Né à Binch, département de Jemmapes le 13 novembre 1758, André-Joseph Boussart avoit servi en Autriche, en qualité d'officier, pendant cinq années consécutives. Lorsque les Belges s'armèrent contre l'Autriche, il servit alors en qualité de capitaine jusqu'en 1789.

En 1791, il passa en France où il obtint du service et fut fait lieutenant le 28 juillet. Le premier octobre 1792, il fut nommé capitaine d'une compagnie franche (n°. 3.) des dragons du Hainault, et fit la campagne de cette année.

Le 1er. mars 1793, il étoit lieutenant-colonel des dragons du même régiment. Il se trouva le 7 mars de cette année au combat de la Roche, où sa compagnie fut attaquée par la cavalerie et l'infanterie autrichienne en nombre supérieur. Il excita le courage des braves qu'il commandoit, leur fit soutenir un feu très-vif qui dura huit heures, et dut se retirer après avoir perdu quarante hommes et son lieutenant. Cette retraite s'effectua dans le plus grand ordre.

Le lieutenant-colonel Boussart quitta son

corps, fut nommé chef d'escadron au vingtième régiment de dragons, et passa à l'armée d'Italie commandée par le général en chef Bonaparte.

Le 27 germinal an 4, à l'affaire de Mondovi, sous les ordres du général Beaumont, à la tête de deux escadrons de son régiment, il chargea avec impétuosité la cavalerie piémontaise, la mit en déroute et reçut trois coups de pointe en se frayant un passage à travers l'ennemi.

A la célèbre bataille de Castiglione le 18 thermidor, il se conduisit avec la plus gande bravoure; pendant trois jours avec un détachement de son régiment il fut aux prises avec l'ennemi, et enleva un piquet d'hussards.

Le 21 floréal au passage de l'Adda, à la tête de deux escadrons du vingtième régiment, il se précipita dans la rivière, la traversa à la nage, atteignit l'autre rive et poursuivit l'ennemi étonné de tant d'audace.

Le 18 nivôse an 5, par nommination du général Bonaparte, il fut fait chef de brigade du même régiment qu'il avoit conduit à la victoire, et fut du nombre des guerriers employés à l'armée d'Orient.

Il se signala aux glorieuses journées d'Alexandrie, de Cheybraisse, des Pyramides, d'Aboukir. Son intelligence et sa bravoure lui mèrité-

rent les éloges de ses chefs, et le grade de général de brigade qui lui fut conféré par le général en chef Menou, le premier vendémiaire an 9.

Le 30 ventôse, à la bataille qui eut lieu devant Alexandrie, il chargea avec impétuosité à la tête de sa brigade qui avoit obtenu le plus grand succès, et culbuté la première ligne des Anglais, lorsqu'il reçut dans l'action trois blessures qui le mirent hors de combat.

Guéri de ses blessures, après la capitulation il revint en France, où il fut continué général de brigade, par arrêté des Consuls, en date du 23 frimaire an 10. Depuis le premier vendémiaire an 12, le général Boussart est employé à l'armée des Côtes, deuxième division de dragons. Il est un des commandans de la légion d'honneur.

A. DIGONET (C. ✻),

Général de Brigade.

Antoine Digonet, né à Crest, département de la Drôme, le 23 janvier 1763, à l'âge de seize ans, partit en qualité de soldat dans l'armée du général Rochambeau, qui passa aux États-Unis en 1779; fit les campagnes d'Amérique des années 1780, 81, 82 et 83, et fut blessé à la jambe droite au siége d'Yorck.

De retour dans sa patrie avec son régiment, le trente-neuvième d'infanterie de ligne, il fut fait caporal le premier janvier 1787, et sergent le premier octobre 1789. Le 28 septembre 1792, il étoit sergent-major; et le 23 octobre de la même année, il passa en qualité d'adjudant-major au deuxième bataillon des Landes; fut envoyé en 1793 à l'armée des Pyrénées-Occidentales, et servit sous les ordres des généraux Servan, Delbecq, Déprescassier, Muller et Moncey. Il se trouva à l'enlèvement du camp de Mandaris, occupé par l'armée espagnole et commandé par le marquis de St.-Simon. La légion espagnole de ce nom fut totalement défaite : on lui prit ses bagages et objets de campement. Il se trouva à la prise de la vallée de

Bastan et de Lerins, au passage de la Bidassoa, aux prises de Fontarabie, du Port, et du passage de Saint-Sébastien.

Le premier mai 1793, Digonet avoit été nommé chef de bataillon du quatrième bataillon des Landes. En l'an 2, il assista à tous les combats qui forcèrent les Espagnols d'abandonner les belles positions d'Altobiscar. Le 25 germinal, il étoit général de brigade et fut placé à la division Marbot. Il guidoit l'avant-garde à l'affaire où quatre mille Français battirent quinze mille Espagnols, les forcèrent à la bayonnette, et les mirent en pleine déroute, après leur avoir tué beaucoup de monde. A la journée du 17 pluviôse an 2, il fut blessé au bras droit.

En l'an 3, Digonet commandoit la colonne qui marcha sur la vallée de Lerins et Lescombery, et se trouva à la bataille d'Yursum.

Il étoit à l'affaire du col d'Archogaraye, où 500 grenadiers avec un bataillon de chasseurs des montagnes taillèrent en pièces le régiment d'Afrique de trois bataillons réuni à un régiment des contrebandiers.

La paix ayant été signée avec l'Espagne, Digonet fut fait général de brigade le 25 germinal an 2, et fut envoyé à l'armée de la Vendée où il fit la campagne de l'an 3. En l'an 4, après une campagne pénible, il rencontra Charette près

St.-Fulgens ; c'est là que ce chef des Vendéens fut pour la première fois complettement battu. Obligé de fuir avec les débris de sa bande, poursuivi par nos chasseurs sous les ordres du général Travot, après avoir erré long-tems, il tomba enfin dans une embuscade où il fut pris.

Quelque tems après, le général Digonet commandoit la colonne qui attaqua et défit un rassemblement de Vendéens commandés par Stofflet, dans la forêt des Chèvres, à la métairie du Chêne. La fuite de Stofflet fut si rapide, que le général Digonet, n'ayant pu l'atteindre, donna avis au général Ménage, qui se mit à la poursuite des fuyards, découvrit Stofflet et le fit prisonnier lui cinquième. Dans le même tems, deux autres chefs vendéens ayant été pris et fusillés, cette affreuse guerre fut terminée.

Le général Digonet étoit encore à la tête d'une colonne, lorsque les départemens de la Vendée, de l'Orne, de la Manche et du Calvados furent pacifiés par les soins du général Hoche. Dans le compte rendu par le général en chef, il n'oublia point les éloges que méritoit la conduite du général Digonet.

Pendant les années 7 et 8, les Chouans ayant repris les armes, il contribua à la défaite de Maudut dit la Balafre, marcha contre de Bour-

mond, maître de la ville du Mans, qu'il força d'évacuer ; il poursuivit les rebelles, rencontra dans le département de la Sarthe un de leurs chefs, le mit en fuite avec toute sa troupe, et reprit toute l'artillerie qui avoit été enlevée au Mans.

Il passa à l'armée du Rhin, commandée par Moreau, se trouva à la bataille d'Engen, et coopéra à l'enlèvement des hauteurs de ce nom. Il combattit à la journée de Mastricht, et à la bataille de Biberac, à la division Richepanse.

Il commanda l'avant-garde qui traversa le St.-Gothard, et s'étoit trouvé à la prise de toute la vallée du Tésin, depuis Altorff jusqu'à Belinzona; les villes de Logano, Vareze et Como, furent alors obligées d'ouvrir leurs portes aux Français.

Il fit ensuite partie de l'armée de Réserve; il étoit de la division Lapoype, qui eut ordre de marcher sur Marengo. Mais ayant reçu contre-ordre, le général Digonet se porta sur Valence pour observer l'ennemi et le contenir dans ses mouvemens, avec une colonne. Par une contre-marche il arriva sur Marengo, et se trouva à la bataille de ce nom.

En l'an 9, il servoit sous les ordres du général en chef de l'armée d'Italie Brune. A la tête de cinq bataillons, il marcha avec l'adjudant-général Joy,

pour s'emparer de la vallée Camonica, de la Valteline et comté de Bormio, d'où les Autrichiens furent chassés. Il étoit à la division Rochambeau, lors du passage du Mincio, et fit preuve de talent et de courage. Le général Oudinot, chef de l'état-major, a mentionné honorablement dans son rapport les services rendus par le général de brigade Digonet, dans cette journée.

Aujourd'hui ce général, un des commandans de la légion d'honneur, sert à l'armée d'Italie aux ordres du général Jourdan, à la division placée à Bologne.

E. TARDIF-DE-POMMEROUX *dit* BORDESOULT (O. ✱),

Major du premier régiment de chasseurs à cheval.

ÉTIENNE TARDIF-DE-POMMEROUX dit BORDESOULT, né à Luzercy, département de l'Indre, le 4 avril 1771, à l'époque de la révolution française, entra au deuxième régiment des chasseurs en qualité de cavalier le 27 avril 1789. Dès que la trompette guerrière eut rassemblé sur nos frontières nos soldats indignés des menaces des coalisés, il fut envoyé à l'armée du Rhin sous les ordres du général en chef Custine, où il se distingua par plusieurs actions d'éclat.

Au mois d'octobre 1792, devant Spire il coupa lui huitième la colonne ennemie qui sortoit de cette ville. Au même instant le colonel Laboissière qui s'apperçut de cet acte de bravoure, accourut avec un renfort, et fit mettre bas les armes à sept à huit cents fantassins postés dans des vignes. Le brigadier Bordesoult reçut pendant l'action un coup de bayonnette à la cuisse; le premier décembre de cette année, il fut fait brigadier.

Au mois de mars 1793, entre Spire et Landau

il faisoit partie d'un corps sous les ordres du chef de bataillon Crinquignam, détaché pour couvrir le flanc gauche de l'armée composé d'un bataillon, d'un escadron et de deux pièces de quatre. La colonne ayant été surprise dans un défilé, l'ennemi fit jouer sur elle trois pièces d'artillerie qui, dans les rangs mirent le plus grand désordre; tout se débanda, l'artillerie fut abandonnée et l'ennemi alloit s'en emparer ainsi que de tout le bataillon disposé dans un bois. A la tête d'une vingtaine de braves rassemblés à la hâte, Bordésoult se porta rapidement en avant, contint l'ennemi pendant près d'une heure, rallia l'infanterie, sauva les canons, et après l'action il ramena le tout en bon ordre à l'ancien commandant. Le 24 mars 1793, il fut fait maréchal-des-logis en chef.

En avant de la Vantzenau, armée du Rhin, il étoit sous les ordres du général en chef Carlin qui se trouvoit enveloppé de toutes parts, fit former le bataillon quarré; mais manquant totalement de munitions il engagea M. Bordesoult, qui remplissoit les fonctions d'aide de camp auprès du général Laboissière, à faire ses efforts pour pénétrer au quartier-général à travers l'armée ennemie et y faire connoître la cruelle position dans laquelle il se trouvoit engagé. L'entreprise étoit périlleuse; la mort ou la captivité menaçoit l'audacieux qui prétendoit percer la ligne en-

nemie. L'aide de camp Bordesoult ne consulte que son courage et l'intérêt de ses frères d'armes, il se précipite dans les rangs ennemis, surmonte les premiers obstacles, mais bientôt il est enveloppé par un gros de cavalerie et obligé de se rendre.

Le 10 thermidor an 2, il fut nommé sous-lieutenant, et servoit encore à l'armée du Rhin aux ordres du général en chef Michaud, division St.-Cyr, où il s'étoit déjà distingué à l'affaire qui avoit eu lieu à Brixhein entre Landau et Neustadt. On s'étoit battu toute la journée; vers le soir il s'engagea une affaire très-vive entre les troupes légèresdes deux armées. Le lieutenant Bordesoult y sabra plus d'une douzaine de hussards prussiens. Le général Laboissière chargea l'ennemi à la tête d'un escadron et le mit en fuite, mais tout-à-coup il fut renversé de son cheval. L'ennemi qui s'en étoit apperçu et qui venoit de recevoir un renfort considérable, voulut se reporter en avant pour faire prisonnier le général. Secondé de quelques braves parmi lesquels se trouvoit l'officier Debrès, qui depuis fut chef du septième (bis) de hussards, Bordesoult contint l'ennemi avec fermeté et sauva le général.

Dans une autre affaire qui eut lieu à Brixheim le 25 messidor, l'ennemi s'étoit emparé de quelques pièces de canon. Le lieutenant Bordesoult

se mit à la tête d'un peloton, chargea avec impétuosité la cavalerie, lui tua beaucoup de monde, et auroit probablement ramené l'artillerie; mais son cheval ayant été tué, plusieurs des braves qu'il commandoit ayant été blessés, et lui-même ayant reçu plusieurs coups de sabre dont un très-grave, il fut obligé de se retirer sans avoir pu réussir.

Le général St.-Cyr avoit résolu au mois de fructidor d'enlever les avant-postes prussiens, il chargea le sous-lieutenant Bordesoult de l'exécution; celui-ci s'empara du bois. A la tête du 2e. de chasseurs, il tomba sur les grandes-gardes qui se reployèrent aussitôt dans leurs cantonnemens; les poursuivit et y entra avec elles, y mit le plus grand désordre, pénétra une demi-lieue plus loin dans un second cantonnement où il répandit également la terreur et la confusion, tua beaucoup de monde et ramena des prisonniers et quantité de chevaux. Malgré les efforts des troupes ennemies qui s'étoient réunies pour s'opposer à ses progrés, il ne perdit que deux hommes qui furent faits prisonniers.

En vendémiaire an 3, les généraux Michaud et Charles le chargérent du soin de pénétrer de Kaiserlautern à Boislenfeld à travers l'armée prussienne, pour concerter les opérations des deux armées du Rhin et de la Moselle qui mar-

choient sur Mayence. Il se mit aussitôt en marche lui second, traversa des cantonnemens ennemis, échappa aux poursuites des postes et patrouilles, fit cinquante lieues en moins de deux jours, surmonta toutes les difficultés qu'il éprouva pour se procurer des montures et des renseignemens, et malgré les mauvais chemins, le tems pluvieux et mille obstacles imprévus il remplit sa mission, et à son retour passa sur les derrières. De retour à Lautrech, le général Charles ne put croire au succès de son entreprise que lorsqu'il vit les dépêches des généraux de la Moselle.

Passé à l'armée devant Mayence, le général St.-Cyr lui ordonna de faire une reconnoissance sur Bretzenheim; le sous-lieutenant Bordesoult chargea les avant-postes ennemis qui se jetèrent dans le village, où il pénétra aussitôt lui-même, sabra sept à huit hommes et essuya une grêle de balles, dont deux l'atteignirent légèrement et trois autres mirent son cheval hors de service.

Le premier thermidor, il fut fait aide de camp. Le 3 frimaire, devant Mayence, il chargea la cavalerie ennemie postée à la droite de la redoute de Seltzbach dite de Merlin, que nos troupes occupèrent. A la tête de sa troupe il tua de sa main le commandant et sabra cinq ou six hussards; il reçut à cette affaire plusieurs coups de sabre dont deux très-graves. Quelques jours après devant

Mayence, d'après les ordres du général St.-Cyr, il délogea un poste considérable d'infanterie ennemie, se porta rapidement sur lui, sabra vingt-cinq à trente hommes, et mit les autres en fuite, malgré quatre bouches à feu qui tiroient continuellement sur lui à mitraille.

Au mois de nivôse, un des bataillons français posté près de Butzenheim ayant été surpris et enveloppé, le deuxième régiment de cavalerie se porta à son secours. L'aide de camp Bordesoult, à la tête de son peloton, parvint à se faire jour et à dégager l'infanterie. Il culbuta les hussards ennemis dans un ravin : plusieurs furent tués ou faits prisonniers ; le reste prit la fuite. Avec cinq à six hommes seulement il pénétra dans le village et tailla en pièces une vingtaine de fantassins.

Au mois de brumaire an 4, il étoit encore à l'armée du Rhin commandée par le général en chef Pichegru. En avant de Landau le sous-lieutenant Bordesoult à la tête des éclaireurs se porta sur un poste d'infanterie de sept hommes, qu'il obligea de mettre bas les armes et de se rendre prisonniers.

Cet officier, qui déjà s'étoit illustré par de belles actions, obtint le brevet de lieutenant le premier thermidor, et se trouvoit au mois de brumaire an 5 à Ernelinghem ; l'armée du Rhin obéissoit alors

alors au général en chef Moreau. L'ennemi venoit de pousser une forte reconnoissance sur le général Beaupuy, et avoit fait replier nos avant-postes. Le lieutenant Bordesoult se mit à la tête d'un fort peloton, chargea la cavalerie qui se trouvoit sur la route, sabra quelques ennemis, fit plus de trente prisonniers et mit en déroute le reste de la troupe. Poursuivant ses succès avec rapidité, il attaqua un corps d'infanterie posté sur des hauteurs dans des vignes, et fit mettre bas les armes à environ quatre cents hommes. L'ennemi, ayant reçu un renfort considérable, revint à la charge et prétendoit reprendre l'offensive; mais à l'aide d'un escadron amené par le général Beaupuy, le lieutenant Bordesoult se porta dans un village que l'ennemi devoit traverser; il espéroit ainsi lui couper la retraite, mais tout-à-coup il se trouva enveloppé; seul il parvint néanmoins à se dégager, après avoir reçu une quinzaine de coups de sabre dont deux extrêmement graves sur le bras droit.

En l'an 6 le premier pluviôse, il fut fait capitaine, et chef d'escadron au sixième régiment de hussards le 25 floréal an 7; le 3 thermidor, il étoit à l'armée d'Italie sous les ordres du général en chef Moreau. — A Novi l'infanterie russe, après avoir culbuté quelques-uns des bataillons français, alloit entrer pêle-mêle avec eux dans

la ville, lorsque le chef d'escadron Bordesoult, à la tête de son régiment qu'il commandoit alors, chargea avec impétuosité, sur la route de Pozzolo, une colonne de plus de six cents hommes qu'il mit dans une déroute complète. Il les eût totalement anéantis, quoiqu'ils fussent protégés par des bataillons postés de tous côtés dans les vignes, si l'ennemi n'eût fait jouer trois pièces à mitraille par dessus son infanterie.

L'intrépidité du sixième des hussards et de son chef retarda les progrès de l'ennemi, et donna le tems au général Gardanne de mettre sa troupe en état de défense dans Novi. Chargé ensuite de défendre la porte d'Alexandrie, le chef d'escadron Bordesoult dans plusieurs sorties fit beaucoup de mal aux ennemis, les repoussa toutes les fois qu'ils voulurent forcer le poste qui lui étoit confié.

Après l'évacuation de la ville, le général Moreau ordonna à ce brave officier de protéger la retraite avec son régiment et un bataillon de la soixante-huitième. Pendant plus d'une heure le chef d'escadron Bordesoult contint quatre à cinq mille tirailleurs tant d'infanterie que de cavalerie. Cette journée lui coûta beaucoup de monde; mais il remplit les vues du général en chef, au-delà même de ce qu'il avoit osé espérer. Comme il se retiroit en arrière du village de Pasturanna avec

les débris de son corps, il eut le bras droit cassé et son cheval tué par la mousqueterie au moment où il formoit sa troupe en bataille.

En l'an 8, il étoit à l'armée du Rhin et se trouvoit en avant de Neubourg, où deux escadrons du sixième de hussards venoient d'être culbutés par quatre ou cinq cents cuirassiers. A la tête des deux autres, le chef d'escadron Bordesoult se porta rapidement à leur secours et chargea l'ennemi avec une telle impétuosité, qu'il le mit dans une déroute complète; lui tailla en pièces plus de deux cents hommes, prit lui-même le commandant au milieu de la mêlée, ramena beaucoup de prisonniers et cent chevaux. Il eut la douce satisfaction d'arracher des mains de l'ennemi son chef de brigade Pajot qui se trouvoit démonté, son camarade Thouvenot et tous les hussards pris au commencement de l'action; il n'eut à cette affaire qu'un homme tué et cinq ou six blessés.

Le brave Bordesoult s'est trouvé pendant les campagnes de la révolution à une multitude d'affaires moins éclatantes, et dans lesquelles il a fait des prisonniers, reçu plusieurs blessures et perdu six chevaux : il seroit trop long de les détailler. Mais les généraux sous lesquels il a été employé en différentes occasions, lui ont donné des preuves de l'estime qu'ils avoient conçue pour lui, et lui ont souvent accordé les éloges que méritoient sa

bonne conduite et sa valeur. Ces éloges sont consignés dans leurs rapports et dans plusieurs certificats honorables.

Le premier complémentaire an 9, cet officier étoit passé chef d'escadron dans la septième légion de gendarmerie ; il rentra chef d'escadron au deuxième régiment de chasseurs le 9 prairial an 10, et fut nommé, par arrêté du 6 brumaire an 12, à l'emploi de major de nouvelle création dans le premier régiment de chasseurs. Le 28 fructidor an 10, il lui avoit été décerné un sabre d'honneur, à titre de récompense. Il est officier de la légion d'honneur.

M. LAFOND (O. ✻),

Capitaine de vaisseau, chef de l'Etat-major de la flottille impériale à Boulogne.

Le 6 juillet 1769, Mathias LAFOND naquit au Conquet, département du Finistère. Il commença dans la marine son service militaire, en qualité de pilotin dans le port de Brest, où il fut employé à l'atelier de la Garniture, du 9 février 1781 au 15 mai. A cette époque il fut embarqué à Brest comme pilotin sur la flûte la *Loire*, capitaine Laroche-Kandraon. Cette flûte étoit chargée des convois de la Manche du Sud. Il continua de naviguer sur la *Loire* jusqu'au 18 décembre 1783 qu'elle fut désarmée à Brest; elle avoit été dans la Baltique chercher des mâtures, sous le commandement de M. Roquefeuil. M. de Laroche-Kandraon, témoin du zèle et de la bonne conduite du jeune Lafond, dans son rapport en date du 20 décembre 1783, le présenta comme un sujet de grandes espérances.

Du 18 décembre 1783 au 17 avril 1784, il fut employé comme timonier à l'atelier de la Garniture.

Embarqué à Brest en qualité de timonier, sur la frégate la *Nymphe*, commandée par M. Grainchamp, le 17 avril 1784, il se conduisit pendant toute la campagne avec zèle, sagesse et application, et mérita d'être avancé au grade d'aide-pilote. Le capitaine Graincham avoit été chargé de lever les plans de Terre-Neuve et de faire des observations astronomiques : le jeune Lafond travailloit avec cet officier. La frégate fut désarmée à Brest. Du 17 avril 1784 jusqu'au 31 janvier 1785, il fut employé comme aide-pilote aux sondes du port de Brest.

Le 15 avril 1786 il fut embarqué dans ce dernier port, en qualité d'aide-pilote, sur la frégate la *Calypso*. Dans cette campagne il fut promu au grade de second et de premier pilote ; il mérita cet avancement par sa conduite distinguée, son exactitude et ses progrès. La frégate qu'il montoit fut désarmée à Brest, après son retour d'une campagne aux Indes-Orientales, en Arabie, en Chine et aux Philippines. Pendant cette campagne, M. Lafond commanda des embarcations armées en guerre, et releva des plans dans des endroits inconnus des détroits.

Du 12 octobre 1789 au 10 juillet 1790, il fut employé au port en qualité de pilote.

Le 10 juillet 1790, il s'embarqua premier pi-

lote sur la frégate la *Réunion*, capitaine de Quérébas, passa ensuite sur la frégate la *Galathée*, capitaine Cambis, en cette même qualité le 24 février 1791, et servit sur la frégate la *Cléopatre*, capitaine Lantivy, le 18 mars de cette année. Ces trois frégates furent désarmées à Brest.

Du 17 juin 1791 jusqu'au 7 avril 1792, il fut employé dans le port en qualité de premier pilote.

Premier pilote sur le vaisseau l'*Entreprenant*, capitaine Moreau, il servit jusqu'au 13 mai 1792, que le vaisseau fut désarmé à Brest.

Le 14 du même mois et de la même année, nommé enseigne de vaisseau non entretenu, en vertu de la loi du 15 mai 1791, il s'embarqua à Brest sur la corvette la *Sincère*, qui fut quelque tems en croisière dans la Manche, assista au siége de Cagliary en Sardaigne, et fut désarmée à Toulon. M. Lafond prouva dans cette campagne qu'il étoit déjà bon officier.

Il s'embarqua à Toulon en qualité d'enseigne de vaisseau, faisant les fonctions de lieutenant successivement sur les vaisseaux le *Dugai-Trouin* et le *Patriote*, où il fut employé depuis le 17 juillet 1793 jusqu'au 15 octobre, qu'il fut mis en état d'arrestation à Brest. Cependant il s'étoit

conduit pendant la campagne d'une manière digne d'éloges, et avoit fait preuve de talent.

Il resta à Brest en arrestation jusqu'au 10 nivôse an 3, que le comité de Salut Public le fit mettre en liberté, et le fit payer de ses appointemens.

Il s'embarqua à Brest sur le vaisseau le *Pluton*, capitaine Willaumez, le 6 mai 1795, jusqu'au 3 novembre 1795. Dans ce service il montra qu'il possédoit l'art de tenir l'ordre dans les vaisseaux et la subordination dans les équipages. Il avoit été fait lieutenant de vaisseau le 14 floréal an 3. Il passa sur le vaisseau le *Majestueux*, capitaine Lebeau, le 18 nivôse an 4, où il fut employé jusqu'au 6 pluviôse de la même année.

Le 8 pluviôse il fut fait aide-major de la marine, adjudant-général par intérim le premier floréal, et capitaine de frégate, adjudant de la marine le 19 prairial.

Le 20 brumaire an 5 il s'embarqua à Brest sur la frégate la *Fraternité*, en qualité de capitaine, premier aide-major de l'armée sous les ordres de l'amiral Morard-de-Galles. Employé à l'expédition d'Irlande, il étoit de retour le 25 nivôse an 5. Sous les ordres du même amiral, il s'embarqua à Brest sur la frégate l'*Indomptable*, en

qualité de premier adjudant de l'armée, et y servit depuis le 8 pluviôse an 5 jusqu'au 27 vendémiaire an 6, qu'on la désarma à Brest. Il fit le service du port depuis le 28 vendémiaire de la même année jusqu'au 10 ventôse.

Le 11, il fut fait adjudant de la marine, dont il remplit les fonctions jusqu'au 25 germinal an 7. Le 26 il s'embarqua dans le port de Brest sur le vaisseau l'*Océan*, en qualité de capitaine de vaisseau, adjoint à l'amiral Bruix, et y demeura jusqu'au 24 floréal an 8, que le pavillon amiral fut amené (lors de la réunion des armées françaises et espagnoles). Dans cette campagne, le capitaine de vaisseau Lafond obtint par son activité, son zèle et ses talens, les éloges des amiraux Morard-de-Galles, Bruix et du contre-amiral Terrasson.

De retour de l'expédition, il reçut l'ordre de l'amiral Bruix de se rendre à Paris pour finir un travail commencé, relativement à la marine; travail dont il s'occupa depuis le 24 floréal an 8 jusqu'au cinquième jour complémentaire. Il fut fait capitaine de vaisseau premier adjudant de la marine le premier vendémiaire an 9, jusqu'au premier germinal qu'il fut employé en qualité de chef de l'état-major-général de l'armée navale à Rochefort, et fut nommé capitaine de vaisseau

en activité, dont il remplit les fonctions jusqu'au 6 germinal an 10.

Chef de l'état-major-général de l'armée navale à Rochefort, il fut embarqué sur le vaisseau amiral le *Foudroyant*, le 7 germinal an 9, et débarqua le 22 prairial suivant, le pavillon amiral ayant été amené.

En activité du 22 prairial au 30, il fut fait capitaine de vaisseau, r^er^. adjoint de la marine à Brest le premier messidor an 9, jusqu'au 5 thermidor qu'il fut nommé chef militaire par intérim, au port de Brest, en vertu d'ordre du ministre.

Le premier vendémiaire an 10, il reprit ses fonctions de capitaine de vaisseau, premier adjudant de la marine au port de Brest, qu'il continua jusqu'au 18 germinal suivant. Le 18 germinal an 10, il commandoit le vaisseau le *Pélayo*, pour St.-Domingue. Les troupes passagères s'étant insurgées, il parvint à les ramener à l'ordre. Le premier Consul et le ministre lui adressèrent une lettre de satisfaction, en date du 12 prairial. Le 5 brumaire an 11, le vaisseau fut désarmé à Brest, et son commandant fut employé au service du port, jusqu'au premier nivôse suivant qu'il fut fait adjudant de la marine.

Le 21 pluviôse, par ordre du ministre de la marine et des colonies, il fut embarqué sur l'a-

viso le *Curieux*, en qualité de capitaine de vaisseau, pour se rendre à la Martinique, sous les ordres du commandant de la station, et débarqua à la Martinique le 11 germinal.

Armé dans un port de cette île sur le vaisseau le Jemmapes, le 5 germinal an 11, il débarqua le 21.

Il s'embarqua de nouveau en qualité de capitaine de vaisseau, commandant en chef les forces navales stationnées aux îles du Vent, et à Cayenne sur la frégate la *Didon* le 22 germinal, et commanda la station des îles du Vent jusqu'à la déclaration de guerre. Ayant quitté la station, à l'attérage de France, il s'empara d'un brick anglais (le *Lorel*) de dix-huit canons de 12, lequel lui annonça que la guerre étoit déclarée à la France; il vint débarquer en Espagne le 17 messidor. Les capitaines-généraux employés aux îles du Vent ont rendu des comptes satisfaisans au ministre sur la protection qu'il avoit accordée aux bâtimens de commerce.

Le capitaine commandant en chef Lafond partit d'Espagne pour se rendre à son département, le 18 messidor an 11, et arriva à Brest le 10 thermidor suivant. Le 11 du même mois, il fut fait premier adjudant de la marine, dont il avoit rempli les fonctions jusqu'au 25 thermi-

dor an 13, qu'il fut fait chef de l'état-major-général de la flotille impériale à Boulogne. Chargé de l'organisation de la flotille, il fut embarqué sur le paquebot la *Renommée*, portant le pavillon amiral, où il continue ses services.

Le 16 pluviôse an 12, il fut fait membre de la légion d'honneur, et officier de cette légion le 20 prairial de la même année.

J. F. RANSONNET (*),

Chef d'Escadron, premier aide de camp du général Laval.

DANS notre premier volume, nous avons jeté quelques fleurs sur la tombe du général de brigade Ransonnet, qui mourut à l'armée des Alpes, près du petit mont St.-Bernard le 13 ventôse an 4, après avoir parcouru une belle carrière ; aujourd'hui nous nous occuperons du guerrier qui se glorifie de l'avoir eu pour père, et s'est acquis déjà une haute réputation par ses talens et son courage.

Jean-François RANSONNET né à Liége, département de l'Ourthe, le 9 septembre 1776, commença ses premières armes en 1790 dans l'armée belge et liégeoise, sous les ordres de son père, alors colonel au service des états du Brabant.

En 1792, par suite de l'occupation du pays de Liége par les Autrichiens, il fut obligé de se retirer en France, et entra soldat dans le corps franc des Chasseurs de la Meuse, commandé par son père; il servit à l'armée du Centre, aux ordres de M. de Lafayette, et fit les campagnes de 1792 dans la Champagne et dans le pays de Trèves.

Le 10 avril 1793, il fut fait aide de camp provisoire du général Ransonnet. Il se trouva à l'armée du Nord à la bataille du 8 mai, où le général Dampierre fut tué, et à tous les combats qui eurent lieu pour défendre les approches de Valenciennes sur les points d'Hanon et Saint-Amand.

Le jeune Ransonnet fut fait sous-lieutenant au vingt-unième régiment de chasseurs à cheval le 4 septembre, et fut employé dans ce corps jusqu'au moment où il fut définitivement commissionné aide de camp du général Ransonnet, son père. Il fit en cette qualité la campagne de l'an 2 à l'armée rassemblée sur la Sambre pour le siége de Charleroy, et se trouva à tous les combats qui eurent lieu près de Grand-Zeing et à Lopp.

A la prise de Mons, résultat d'un combat très opiniâtre au mont Parisel, il faisoit partie de la division Schérer; suivit l'armée de Sambre-et-Meuse dans ses conquêtes jusqu'à Cologne, et faisant partie de l'aile gauche commandée par le général Kléber, jusqu'à Liége, après la bataille de Sprimont à l'aile droite, aux ordres de Schérer.

Le 18 vendémiaire an 3, il partit de Cologne et se rendit en qualité d'aide de camp à l'armée d'Italie avec le général en chef; il fit les campagnes de l'an 3 et de l'an 4; et lorsque le gé-

général Schérer eut été envoyé pour commander l'armée des Pyrénées, il resta auprès du général Ransonnet, employé à la division Masséna, chargée de défendre la position de Borghetto, dans la rivière de Gênes.

A la mort du brave général Ransonnet son père, il fut nommé adjoint de l'adjudant-général Almeyras, et obtint le grade de lieutenant.

Il fit ensuite la campagne d'Italie comme aide de camp du général Lebley, et se distingua le 25 nivôse an 5 à la bataille de Rivoli, en secondant vivement son général qui fut blessé en chassant l'ennemi d'une redoute dont il s'étoit emparé au Plateau.

Pour ne point rester dans l'inaction, son général ayant reçu une blessure, M. Ransonnet demanda au général de division d'Allemagne d'être employé en qualité de son aide de camp au blocus de Mantoue; ce qui lui fut accordé. Il avoit quelques jours auparavant obtenu de ce général des éloges flatteurs pour la conduite qu'il avoit tenue lorsque la division s'empara de Séraglio, pour la formation du second blocus de Mantoue.

L'armée d'Orient alloit sur les plages africaines cueillir de nouveaux lauriers; Monsieur Ransonnet, nommé capitaine le 14 vendémiaire an 6, et qui étoit toujours aide de camp,

sollicita et obtint l'honneur d'être placé au rang des braves commandés par Bonaparte. Arrivé à Toulon, mais ayant trouvé l'escadre partie, il s'embarqua sur l'aviso *le Célère*, qui fut obligé de relâcher à Gênes et de venir ensuite désarmer dans le port de Toulon, vu la lenteur de sa marche.

La guerre continentale ayant recommencé en l'an 7, il reçut l'ordre de se rendre à l'armée du Danube. Comme adjoint à l'état-major-général, il fut employé sous les ordres du général Bernadotte au siége de Philisbourg, fut ensuite attaché au général Baraguay-d'Hilliers, et fit les campagnes des années 8 et 9 sous ses ordres immédiats.

Aux affaires d'Engen et de Biberach, il se distingua d'une manière toute particulière; les généraux Baragnay-d'Hilliers et Roussel rendirent un compte avantageux de sa conduite. Le 12 nivôse an 9 il fut nommé par le premier Consul chef d'escadron, et fut employé comme premier aide de camp du général Klein jusqu'au 12 pluviôse an 10, qu'il passa en cette qualité auprès du général Laval, près duquel il sert en ce moment (cinquième division militaire). Il est membre de la légion d'honneur.

C.

E. AUBERTIN (O. ✻),

Capitaine au douzième régiment de chasseurs à cheval.

ÉTIENNE AUBERTIN est né au Temple-les-Dôle, département du Jura, le 30 mars 1753. Le 21 juin 1772 il étoit soldat au régiment des Gardes-Françaises, où il fit ses premières armes jusqu'au 21 juin 1780, qu'il obtint son congé. Le 24 janvier 1781 il entra dans un régiment de chasseurs, et obtint le titre de brigadier le 21 septembre 1784.

Le premier janvier 1792 il fut fait maréchal-des-logis, et maréchal-des-logis chef le 26 avril. Il fit la première campagne de la révolution, et assista au combat de la Croix-aux-Bois, à ceux de Dommartin-les-Planchettes contre les Prussiens, sous les ordres de Dumourier. Il se trouva à la bataille de Jemmapes, à la prise de Liége, au blocus de Mastricht, d'où l'armée française battit en retraite.

Étienne Aubertin avoit été fait sous-lieutenant le 17 juin 1792, et lieutenant le premier juillet 1793; il combattit à la bataille de St.-Tron où il fut démonté. L'armée française étant arrivée près

de Valenciennes, fut obligée de soutenir plusieurs chocs. Le jour où fut livrée la sanglante bataille où le général Dampierre fut tué, il reprit deux pièces de canon qui étoient au pouvoir de l'ennemi, et fut avec l'armée occuper le camp de César sous les ordres du général Custine. Il se trouva ensuite au déblocus de Dunkerque; les Français étoient alors commandés par le général Houchard. Quelque tems après il assista au blocus de Landrecies; en chargeant l'ennemi dans une redoute, il fut blessé à la main gauche d'un coup de mitraille.

Le premier messidor de l'an 2, il étoit capitaine. A la bataille de Fleurus, il prit dans le bois une pièce de canon aux Autrichiens. Au passage du Rhin à Newied, il fut commandé avec son escadron pour l'avant-garde sous les ordres du général Klein. Il prit à l'ennemi trente-six voitures d'équipages, et fit prisonniers environ cinq cents hommes qui escortoient les voitures et les équipages.

En marchant sur Bamberg, l'avant-garde française fut attaquée par l'ennemi, et repoussée; deux officiers avoient été faits prisonniers, lorsque la compagnie commandée par le capitaine Aubertin qui arrivoit sur le champ de bataille, chargea l'ennemi, le repoussa, et délivra les deux

officiers. Dans cette action, il fut blessé au bras droit; dix-neuf chasseurs de sa compagnie furent aussi blessés. L'ennemi fut ensuite mis en déroute par d'autres détachemens qui arrivèrent, et qui lui prirent environ quatre cents chevaux.

Dans la même marche, au-dessus de Bamberg, les avant-gardes rencontrèrent une force supérieure et furent repoussés. Celle où se trouvoit le capitaine Aubertin, s'étoit dirigée sur un autre point pour les rejoindre; elle arrivoit au moment où l'ennemi s'emparoit des caissons et des pièces de canon; guidée par son capitaine, sur-le-champ elle chargea l'ennemi, reprit les pièces et les caissons, et fit dix hussards prisonniers.

Le capitaine Aubertin fit ensuite les campagnes des années 4, 5, 6 et 7, en Suisse et dans le pays des Grisons. Il fut employé au passage du Rhin sous les ordres du général Lecourbe, servit sur le Danube, passa à l'armée d'Italie, et se trouva à la bataille de Marengo où il fut fait prisonnier.

Ayant été échangé, il retourna en Suisse avec sa compagnie, traversa le pays des Grisons, le Tyrol, et fut à Trente. La paix ayant été signée entre la France et l'Autriche, il revint dans sa patrie.

Le 4 pluviôse an 11, il obtint un sabre d'honneur. Depuis le premier pluviôse an 13 il avoit obtenu sa retraite, et se trouvoit à Dôle, sa patrie, lorsqu'il fut nommé capitaine au douzième régiment de chasseurs. Il est officier de la légion d'honneur.

H. FULGUES-D'ORAISON (O. ✱),

Commandant d'armes à Besançon.

Le guerrier à qui cette notice est consacrée, a fait ses premières armes sur les vaisseaux de l'état. Henry Fulgues d'Oraison, né à Aix, département des Bouches-du-Rhône, étoit garde-marine le 13 mai 1757; le 25 novembre 1765 il fut fait enseigne de vaisseau, et fit six campagnes pendant la guerre de 1756. Officier de marine, il fut employé dans l'expédition autour du monde, commandée par le général Bougainville, aujourd'hui membre du sénat-conservateur. (*V.* Galerie Militaire).

Pendant les années 1764, 65 et 66, M. d'Oraison fut envoyé en mission secrette par le ministre duc de Choiseul, en Angleterre, en Hollande, en Dannemarck, en Suède et en Russie.

De retour en France, le 9 juillet 1769, il fut fait capitaine de dragons au régiment de Jarnac. Le 15 décembre 1772, il fut attaché au corps des dragons, en qualité de lieutenant-colonel. Le 24 février 1774, il étoit mestre-de-camp attaché aux dragons, et chevalier de St.-Louis en 1775. A l'époque où la France reconnut l'indépendance

des Etats Unis d'Amérique, et déclara la guerre à l'Angleterre, il fut envoyé au camp de St.-Roch en 1782, et assista au siége de Gibraltar.

Le premier mars 1784, il étoit colonel du régiment provincial d'artillerie de Grenoble, et fut nommé par le roi maréchal-de-camp (grade appelé depuis général de brigade), le 24 février 1790.

Employé pendant toute la guerre de la révolution à l'armée des Alpes et à celle des Côtes de l'Ouest, il obtint des généraux en chef les éloges que méritoit sa bonne conduite.

Sa Majesté l'Empereur, après l'avoir nommé commandant d'armes de Besançon, le 26 prairial an 12, l'a fait officier de la légion d'honneur.

J. F. PORSON (O. ✻),

Adjudant-Commandant employé au camp de Brest.

Aujourd'hui officier de la légion d'honneur, employé au camp de Brest dans le grade d'adjudant-commandant, Jean-François Porson est né à Lahécourt, département de la Meuse, le 28 novembre 1765. Le 16 mai 1782, il étoit chasseur du huitième régiment de chasseurs à cheval; fut fait brigadier le 14 juillet 1786, fourrier le 15 septembre 1787, maréchal-des-logis le premier mai 1788, maréchal-des-logis en chef le 15 septembre 1791.

Il avoit fait les campagnes de 1792 et 1793, se trouva à l'armée commandée par le général Custine, à la bataille de Francfort, aux combats de Stromberg et d'Alzey, et fut nommé sous-lieutenant le premier mai 1793.

Le 24 brumaire an 2 il fut fait aide de camp du général Combez, et le 12 frimaire au combat de Beltenoffen, il eut un cheval tué sous lui. Le 20 vendémiaire an 3 il étoit adjoint aux adjudans-généraux, et le 23 frimaire il fut nommé lieutenant au 14 régiment de dragons par dé-

cret de la convention nationale. Il remplit les fonctions d'aide camp du général Pierre, depuis le premier germinal jusqu'au 26 messidor même année; le 27 il fut placé parmi les adjoints aux adjudans-généraux.

En l'an 4 il servoit à l'armée commandée par le général Moreau; le 21 fructidor, il fut chargé par ce général de conduire une colonne de deux mille hommes, depuis Ulm sur le Danube pour se porter au secours de Kell. Malgré les efforts du général Pétrache autrichien, pour l'empêcher de traverser la forêt Noire, après des combats réitérés, il arriva au vieux Brisach où il passa le Rhin; se rendit à Kell à marche forcée avec sa colonne qui, jointe aux troupes qui y étoient déjà réunies, mit le fort à l'abri de toute surprise.

Le 14 vendémiaire an 5, M. Porson fut fait capitaine, et se trouva au mémorable siége de Kell.

Le 17 pluviôse an 7 il avoit été fait chef d'escadron, et servit à l'armée du Danube. Au combat du 13 floréal à Sus dans la Basse-Engadine, où il se trouvoit commander la division Lecourbe, ce général ayant été blessé, et le général de brigade Demont ayant été fait prisonnier dès le commencement de l'affaire, il résista avec tant d'opiniâtreté aux attaques des Autrichiens, malgré qu'il fût as-

sailli de toute part par l'armée ennemie du Tyrol, qu'il empêcha le général Belgarde de s'emparer de Zernest; ce qui donna le tems à quinze compagnies du trente-sixième régiment d'infanterie d'exécuter leur retraite de la valée Sainte-Marie par Zernest.

A la tête de 310 hommes, le 15 messidor, il passa la Mutten de vive force, pénétra dans la ville de Brunen sur le lac des quatre cantons; après avoir enlevé l'épée à la main les retranchemens de l'ennemi armés de six pièces de canon, il s'en empara ainsi que d'un convoi de vingt-cinq mulets chargés de munitions, fit emmener les bateaux qu'il trouva dans le port de Brunen, et détruisit le chantier de construction du major anglais Willams.

Le 6 thermidor, après avoir franchi des montagnes regardées comme inaccessibles, à la tête de deux bataillons il attaqua les Autrichiens à Secdorff, et s'empara de ce village. Après un combat des plus opiniâtres, il rejetta l'ennemi derrière la Réusse, le tint en échec de l'autre côté de la rivière par un feu soutenu; et par ce moyen facilita le débarquement de douze compagnies de grenadiers commandés par le général Lecourbe, qui de concert marchèrent sur Oltorffet, s'en emparèrent; c'est dans cette

journée que M. Porson fut élevé au grade d'adjudant-général sur le champ de bataille.

Il se trouva aux combats de Wassen, de Steg et d'Altorff, contre les Russes commandés par Suwarow en personne; dans ces sanglantes actions la valeur française l'emporta sur le nombre, et le général russe qui se croyoit invincile fut complettement battu.

M. Porson avoit partagé les lauriers cueillis par nos braves guerriers aux passages effectués de vive force sur le Rhin, le Danube, le Lech et Linn en présence des armées autrichiennes, pendant les années 5 et 8.

Cet officier, par arrêté du Directoire du 27 vendémiaire an 8, fut confirmé dans son grade d'adjudant-général qu'il avoit conquis sur le champ de bataille; le premier germinal il fut fait chef de l'état-major général de l'aile droite de l'armée du Rhin dont il remplit les fonctions jusqu'au 16 floréal an 9.

Pendant les années 10 et 11, il fut nommé chef de l'état-major de la troisième division militaire. Aujourd'hui chef de l'état-major de la troisième division du camp de Brest, il est officier de la légion d'honneur.

P. H. DARNAUDAT (C. ✱),

Général de Brigade.

Né à Orthés, département des Basses-Pyrénées, Pierre-Henry Darnaudat avoit reçu une éducation distinguée, et fut destiné dès son bas âge à servir la patrie parmi les guerriers français. Le 10 mars 1779, il étoit entré cadet gentilhomme dans le soixantième régiment, fut fait sous-lieutenant le 30 décembre 1780, et lieutenant le 6 avril 1788.

Il avoit été nommé capitaine le premier juillet 1792, faisoit la première campagne de la révolution, et avoit été blessé légèrement à la jambe le 23 avril, lorsque le 3 septembre il fut nommé chef de bataillon, adjudant-général, et chef de brigade, *Id.* le 27 avril 1793. Il étoit alors à l'armée des Pyrénées-Occidentales, et se distingua au combat livré le 21 juin contre les Espagnols.

Dans son rapport, le général Servan, commandant en chef l'armée française, s'exprimoit en ces termes : « Quatre pièces de canon supérieurement servies, et qui furent placées judicieusement par l'adjudant-général Darnaudat, dé-

terminèrent le succès de cette brillante journée. Ce fut là que ce brave officier fut blessé à la poitrine d'un éclat d'obus, et renversé de son cheval; quelques instans auparavant, un grenadier d'Angoumois avoit eu le bras cassé; l'adjudant-général Darnaudat court pour le secourir et lui témoigner sa sensibilité. « *Ne me plaignez pas*, lui répond le grenadier, *il me reste encore un bras pour la république* ». (*V.* rapport fait à la convention nationale le 7 juillet).

Le même jour, M. Darnaudat fut nommé général de brigade.

Dans un rapport qui fut lu à la convention nationale, au mois de septembre 1793, le général Labourdonnaye s'exprimoit ainsi : « Le général Darnaudat s'est conduit à l'armée avec son zèle et son intelligence ordinaires ». Commandant l'avant-garde de la division de gauche, sous les les ordres du général Dubouquet, il fut fait chef d'état-major de l'armée des Pyrénées-Occidentales, à l'époque où elle étoit commandée par le général Labourdonnaye. Immédiatement après la paix avec l'Espagne, il fut, d'après sa demande, employé dans l'armée de l'Intérieur, sous les ordres du général Menou.

Il passa à l'armée du Rhin, et fit les campagnes des années 7 et 8; il y commandoit l'avant-garde. Dans le mois de prairial de l'an 7,

il battit complettement les Autrichiens, et défit entièrement le régiment des Seklers (hussards). En rendant compte de cette journée au Directoire exécutif, le général en chef Masséna disoit : « L'avant-garde commandée par le général Darnaudat s'est très-distinguée dans cette affaire. Culbutés de toute part, les Autrichiens ont perdu beaucoup de monde, cent cinquante prisonniers, deux cents chevaux enlevés, et nos positions reprises; tel a été le résultat de cette heureuse journée ».

Le général Darnaudat a fait avec gloire cinq campagnes de la liberté. Il s'est trouvé à un nombre infini d'affaires qu'il seroit trop long de détailler, mais qui lui ont mérité souvent les éloges des généraux en chef et des représentans du peuple en mission près les armées françaises. Toujours au poste d'honneur, toujours plein de zèle pour la chose publique, il n'a songé qu'à remplir son devoir. Un des plus anciens généraux de brigade, il est en activité dans le département des Hautes-Pyrénées (à Tarbes), dixième division militaire. Ce brave général est un des commandans de la légion d'honneur.

P. A. MIQUEL (C. ✻),

Général de Brigade.

Le 20 janvier 1762, Pierre-André Miquel naquit à Béziers, département de l'Hérault. Entré le 4 février 1778 au régiment d'infanterie de Bourbon en qualité de soldat, il obtint un prompt avancement. Il dut cet acte de justice à la révolution qui ouvroit aux militaires une plus belle carrière et plaçoit les hommes de mérite. Il avoit été fait sergent au même corps le 9 septembre 1781 ; il remplissoit les devoirs de ce grade depuis huit ans et pendant la guerre maritime, il avoit été en garnison à Belle-Ile en mer, depuis le mois de septembre 1781 jusqu'au mois d'avril 1783, lorsque le 30 avril 1789 il fut fait fourrier, et sergent-major le 23 juin 1790.

Le 14 mars 1791, P. A. Miquel fut nommé adjudant sous-officier, adjudant-major le 20 avril 1792, capitaine le 30 avril, et fit les premières campagnes de la révolution, se trouva au siége de Namur (1). Il assista à toutes les affaires qui

(1) Nous placerons ici des détails relatifs à une belle action qui eut lieu pendant le siége du château de Namur.

eurent lieu pendant la retraite de la Belgique. Le 2 mars 1793, à Aix-la-Chapelle, le capitaine Miquel faisoit partie de l'arrière-garde aux ordres du général Miazinski, et fut chargé de défendre avec cinquante hommes la porte qui est sur la route de Mastricht, attaquée par deux bataillons autrichiens; mais l'ennemi pénétra dans la ville après avoir forcé la porte de Cologne. Un dragon du cinquième régiment portoit au capitaine l'ordre de retraite, mais il eut son cheval tué et courut lui-même les plus grands dangers.

Elle appartient au lieutenant général Leveneur, et ne se trouve point dans nos livres historiques sur la révolution. Chez les Romains elle auroit suffi pour l'immortaliser.

On savoit que le fort Wilat, redoute très-forte qui défend le château, avoit sous ses glacis des fourneaux qui rendoient son attaque de vive force très-dangereuse, et le succès au moins très-douteux. Le général Leveneur conçut le projet de s'en emparer en surprenant la garnison, et tournant le fort par sa gorge. Entre la gorge et le château est un chemin de communication garni de palissades et parapets, comme le sont tous ceux de même espèce, et par lequel on arrive au fort en passant par deux voûtes, dont la seconde étoit gardée et la première sans défense.

A minuit, le général Leveneur partit de la tranchée à la tête de douze cents hommes, conduit par un déserteur : il franchit, dans le plus profond silence, les premières palissades de la communication; marcha à la première voûte qu'il trouva déserte : à la seconde, les sen-

L'officier qui défendoit la porte de Mastricht, cerné de tous côtés, exposé à tout le feu de l'ennemi, après une heure du combat le plus terrible, parvint à se faire jour à travers de plus de trois mille hommes, et à joindre son corps qui étoit au-delà de la ville sur la route de Liége; il ne perdit que six hommes de son détachement.

Le 16 du même mois, l'armée française étoit postée entre St.-Tron et Tirlemont. Un bataillon fort de six cents hommes avoit fait quelques difficultés pour se porter à un pont qu'il falloit rompre, et par où l'ennemi pouvoit inquiéter

---

tinelles crièrent, et ne recevant pas de réponse, tirèrent. Au même instant, le général n'étant pas assez grand pour sauter par-dessus la palissade, dit à un officier très-fort et très-grand qui se trouvoit à côté de lui : *Jetez-moi par-dessus.* Cet officier et quelques grenadiers le suivirent. Le général saisit le commandant qui tâchoit de rassembler sa garde épouvantée : *Conduis-moi à tes mines*, lui dit-il, en lui appuyant son épée sur la poitrine; l'officier balbutie quelques mots : *Conduis-moi à tes mines ou tu es mort*, répéta Levencur d'une voix terrible, en lui pressant la poitrine de la pointe de son épée; l'officier alors se décida à y marcher. Le général arracha les mêches; la garde pendant ce tems étoit désarmée par des troupes qui avoient sauté dans le fort. Cette action et le bombardement qui avoit mis ce château dans le plus pitoyable état, déterminèrent le commandant, après la plus vigoureuse défense, à rendre la place.

l'armée

l'armée. A défaut de ce bataillon, le capitaine Miquel fut commandé avec cinquante hommes pour ce même objet; avec les braves qui l'accompagnoient il rompit le pont en plein jour sous les yeux de l'armée autrichienne, prit poste sur le défilé et s'y maintint jusqu'au lendemain qu'il eut l'ordre de se retirer.

Il avoit été nommé chef de bataillon le premier floréal an 2. Au mois de thermidor, au siége du Quesnoy, malade de la dyssenterie, il étoit autorisé à garder la chambre; il monta la tranchée et fit exactement son service jusqu'à la reddition de la place.

Il fut fait chef de brigade à la cent-douzième demi-brigade, devenue quatre-vingt-huitiéme, le 9 nivôse an 3.

Le 11 frimaire an 4, sous les yeux du général Bernadotte, il eut l'ordre d'attaquer la ville de Creutznach avec un bataillon et trois compagnies de grenadiers. Une partie de l'armée autrichienne étoit sur la rive droite de la Nahe. Cet officier fit rompre la porte, entra le premier dans la ville, et avec la troupe qu'il guidoit parvint jusqu'au pont qui la partage. Un instant il fut obligé de céder; des cavaliers français qui s'étoient introduits sans ordre et pour piller, étoient poursuivis par une vingtaine d'hussards. Les soldats conduits par le chef de brigade Miquel furent obligés de ré-

trograder au-delà même de la porte par où ils avoient pénétré, et qui fut à l'instant garnie d'un renfort considérable d'infanterie ennemie. Le commandant après les avoir ralliés les ramena au combat, culbuta la troupe qui lui étoit opposée, pénétra une seconde fois dans la ville; et toujours à la tête de sa troupe, se rendit maître de la ville et fit sept cents prisonniers.

Après avoir rempli une mission particulière à la gauche de l'armée, il eut ordre en vendémiaire an 5 de se rendre à grandes journées à la droite. Il avoit trente lieues à parcourir. Le 30, il étoit à Andernach avec son second bataillon et deux compagnies de la troisième demi-brigade. Sur les onze heures du soir, deux coups de canon tirés de la rive droite du Rhin lui donnèrent l'eveil; il court chez le général qui commandoit, apprend que l'ennemi a passé le Rhin et demande des ordres avec instance; il y eut un instant de trouble qui ne permit point de songer au chef de brigade ni à sa troupe. Le général qui commandoit sur ces rives, ordonnoit la retraite, lorsque la générale que faisoit battre le commandant Miquel l'avertit qu'il y avoit là des forces pour résister. Déjà le chef de brigade Miquel qui a rassemblé ses soldats, se porte sur le point d'attaque, fait prisonnier une partie de ce qui est passé, repousse le reste et prend lui-même deux cavaliers autri-

chiens dans cette affaire. Pour cette action il fut comblé d'éloges par les généraux Duvignot, Bernadotte et Kléber. Ce fait qui n'a point été inséré dans les rapports présentés au gouvernement, est attesté par tous les braves qui ont accompagné le chef de brigade Miquel.

Il étoit passé à l'armée d'Italie. Le 29 ventôse, le général Bernadotte ordonna à la quatre-vingt-huitième demi-brigade d'attaquer sur le champ la place de Gradisca. Son chef se mit à la tête du troisième bataillon qui se trouvoit le plus près de lui, parvint à travers une pluie de mitrailles et de balles, près de la porte qui se trouvoit en face de lui, et voulut la rompre à coups de hache, mais elle se trouva garnie en dedans de terre et de fumier à plus de deux toises d'épaisseur; il veut hâter les sapeurs, en même tems il tombe blessé grièvement d'un coup de feu qui lui traversa la cuisse droite, un peu au-dessus du genou. Cet instant d'attaque coûta au troisième bataillon quinze officiers et soixante-quinze sous-officiers et soldats tant tués que blessés. Les quatre mille hommes qui étoient dans la place, furent obligés de se rendre.

Le premier germinal an 5, il se trouva au passage du Tagliamento, à Lizonzo. Sa conduite fut si belle en cette circonstance, que dans les premiers jours complémentaires le Directoire exé-

cutif lui adressa une lettre extrêmement flatteuse, dans laquelle il louoit son courage et celui des braves qu'il avoit commandés. Cette lettre insérée dans les journaux se trouve dans l'ouvrage intitulé : *Campagnes de Bonaparte en Italie.* Plusieurs autres lettres furent adressées sous la même date et pour la même affaire à plusieurs officiers généraux, entr'autres au chef de l'état-major général Berthier, et à l'adjudant-général Mireur.

Le chef de brigade Miquel s'est trouvé à toutes les affaires importantes qui eurent lieu dans les campagnes où son corps fut employé. Il fit partie de l'armée de Réserve et commandoit la première demi-brigade de la division Chabran, qui partit de Genève et traversa le petit St.-Bernard. Yvrée ayant capitulé, on lui confia ce poste important ainsi que le commandement du val d'Aost pendant que l'armée se portoit dans les plaines du Piémont.

En l'an 9, il servit à l'armée d'Italie commandée par le général en chef Brune, et se distingua aux passages du Mincio et de l'Adige. De retour en France, nommé par S. M. l'Empereur un des commandans de la légion d'honneur, il est en activité au quartier-général d'Audrenelles, camp de St.-Omer.

Ce brave guerrier, qui s'est trouvé à plus de

quatre-vingts combats ou batailles, a fait toutes les campagnes de la révolution, et par des services réels et une bravoure à toute épreuve a obtenu les éloges de ses chefs, l'amitié du soldat et la confiance du gouvernement. Ses camarades lui ont donné, en l'an 2, une preuve de la haute estime qu'ils avoient conçue de lui et de ses services. Il falloit donner un chef au deuxième bataillon du cinquante-sixième régiment d'infanterie de ligne; le représentant du peuple Laurent, ayant eu égard à l'ancienneté des services des capitaines du bataillon, leur offrit tour-à-tour le commandement. Ils refusèrent tous d'accepter l'emploi auquel ils étoient appelés; leur refus fut motivé d'une manière si honorable pour le général Miquel, alors capitaine, que nous croyons devoir faire connoître leur déclaration. Elle est ainsi conçue:

» Nous soussignés capitaines au deuxième bataillon du cinquante-sixième régiment d'infanterie, ayant droit, par notre ancienneté, à l'emploi de chef de bataillon, vacant par la promotion de M. Louis Gelly au grade de général de brigade, nous nous en désistons pour cette fois seulement en faveur du capitaine Miquel notre camarade, dont les talens nous sont parfaitement connus. Nous prions le représentant du peuple Laurent de vouloir bien le faire recon-

noître en cette qualité ». *Signés :* Sabatier, Rigoulot, Bailly, Coinchelin, Lelegard, Bignon et Boris, capitaines.

Le général de brigade Miquel avoit bien mérité de ses frères d'armes ces preuves de leur estime et de leur attachement. Toujours fidèle à ses devoirs, plein de zèle pour la gloire du corps dans lequel il étoit employé, il aimoit ses camarades ; et dans toutes les circonstances, il fut toujours disposé à faire pour eux les plus grands sacrifices.

C. M. GIRARD,

Chef de brigade.

CLAUDE-MARIE GIRARD est né à Artena, département du Jura, le 25 avril 1749 (1). Le 3 janvier 1766, il étoit canonnier au régiment d'Auxonne, et passa en Amérique en qualité d'adjoint au génie militaire le 12 septembre 1776.

Sous les ordres des ingénieurs Ducoudray, le chevalier de Norvi et Rabier, il fit les campagnes d'Amérique des années 1776, 77, 78, 79, 80, 81 et 82, et se fit remarquer par son zèle, son activité et par ses talens. Le 10 septembre 1784, il étoit repassé en France en qualité d'adjoint au génie, et continua ses services dans cette arme jusqu'au 13 juillet 1789.

Lorsque la révolution éclata en France, et que tous les Français eurent pris les armes, l'adjoint au génie Girard fut fait capitaine aide-major de la garde nationale soldée de Paris (Butte-des-Moulins), le 13 juillet 1789, et fit ce service avec la plus grande exactitude jusqu'au 3 septembre 1792, qu'il fut fait adjudant-major au

(1) Né d'une famille militaire.

bataillon de la Butte-des-Moulins, et fut envoyé à l'armée du Nord, où il fit les campagnes des années 1792 et 93.

Il se trouva au combat de Blaton près Condé, sous les ordres du général Aumoran, aux prises des villes d'Ath, Malines, Dietz, Saint-Tron, effectuées par la division commandée par le général Dampierre, qui fut employée à la bataille de Raucourt.

Sous les ordres du général Dumourier, il passa la Meuse à Liége, étoit à la division du général Stenguen, au combat de la Chartreuse, et se trouva à celle du général Lanoue, au combat du premier mars 1793, à Altenoven sur la Roër.

Le bataillon qu'il commandoit défit entièrement le régiment de Cobourg dragons, à la célèbre bataille de Nerwenden, que livra Dumourier aux Autrichiens, le 18 mars 1793. Le lendemain de cette journée, qui fut si funeste aux Français, il se trouva à la bataille de la Montagne de Fer, où il eut un cheval tué sous lui, et fut blessé à la jambe par un boulet.

Le premier mai, il étoit au combat sous Valenciennes et assista à la bataille du 8 mai dans les bois de l'abbaye de Bonne-Espérance, où il reçut six coups de feu, dont un de biscayen,

en prenant dans ce bois un retranchement et une redoute garnie de deux pièces de canon.

Il assista quelque tems après au combat d'Obencueil, au camp de César, à la bataille d'Honscoote, au déblocus de Dunkerque, aux affaires de Neuve-Eglise, du Pont-Rouge, de Ménin et Courtray, et au déblocus de Maubeuge les 14, 15 et 16 octobre.

Passé à l'armée des Ardennes, il prit un convoi d'avoine, et fut blessé à la jambe au combat qui eut lieu devant Charleroy. Il quitta l'armée des Ardennes. Employé à celle de Rhin-et-Moselle, il se trouva à la bataille de Kaiserslauten, aux combats de St.-Imbert, d'Hotveiller, des Deux-Ponts et de Forbach, au déblocus de Landau, qui eut lieu le 8 nivôse; à la prise du Palatinat, à la bataille et à la prise d'Arlon le 28 germinal; au combat de Rochefort et deDinant. Le 7 floréal an 2, M. Girard avoit été nommé chef de bataillon à la première demi-brigade.

Au passage de la Sambre, il faisoit partie de l'armée de Sambre-et-Meuse. A la bataille de Meslée, le 28 prairial an 2 près de Charleroy, à la tête de sa troupe, il prit sept pièces de canon, des munitions, et fit six cents prisonniers. Il se distingua sous les ordres du général Jourdan, au siége et à la prise de Charleroy, à la bataille de Fleurus, aux combats des Quatre-Bras

et de Nivelle, à la bataille de Mastricht, livrée le premier jour complémentaire an 2. Dans cette dernière affaire il fut blessé aux reins par un boulet.

Il se distingua au passage de la Meuse, à la bataille de Juilliers sur la Roër, aux prises de Cologne, de Crevelt, de Clèves et de toute la Gueldre prussienne; aux passages du Vaal, du vieux Rhin et de Lyssel; à la prise des villes d'Arnheim et d'Emmerich, au combat et à la prise de Rez, et au siége de la forteresse d'Erenbreisten, qui eut lieu sous les ordres du général Marceau.

Le régiment où se trouvoit M. Girard fut alors envoyé à l'armée de Mayence, pour la renforcer. A son arrivée, les lignes furent prises, et il forma jusqu'à Deux-Ponts l'arrière-garde commandée par le général Saint-Cyr. Il se trouva aux combats d'Alzé et des gorges du Mont-Tonnerre, aux combats des Deux-Ponts et de Landstoul, au passage du Rhin, et à la prise de Kell le 6 messidor an 4.

Employé à l'armée du Rhin, avec quatorze compagnies de la trente-unième demi-brigade, il s'empara de trois redoutes garnies chacune de cinq pièces de canon, fit prisonniers deux compagnies de grenadiers et le fils du duc de

Furstemberg. Faute de munitions, une de ces redoutes fut enlevée à coups de pierres.

Au combat d'Etenheim contre l'armée de Condé, et dans tous ceux qui eurent lieu dans le mois de thermidor, et qui furent soutenus par la division Lecourbe, le chef de bataillon Girard s'étoit signalé particulièrement à la bataille de Dislinguen sur le Néker le 3 thermidor, aux combats des 22 et 23. A la bataille de Dunkerlingen près le château Taxis, il eut un cheval tué sous lui. Il se trouva au passage du Danube et de la Lech, qui s'effectua à Ausbourg. Au combat qui eut lieu aux environs de cette ville, avec cinq compagnies qu'il commandoit, il prit cinq pièces de canon, tous les équipages, et culbuta l'ennemi.

A Fribourg, avec trente grenadiers de son bataillon et trois officiers, il fit un régiment de mille hommes prisonnier, et s'empara d'un drapeau. A Neubourg, avec son bataillon, il défit deux bataillons ennemis, prit deux pièces de canon sous les yeux du général de division Vandamme, qui le surnomma depuis le *Preneur de bataillon au pillage.*

Après avoir combattu à Valkerick, avant de repasser le Rhin à Huningue, il assista à la défense de Kell, qui dura quinze jours et cent quinze d'investissement, et se trouva à la bataille

du premier floréal an 5 : lors du passage du Rhin, il fut blessé au bras par un biscayen, et eut un cheval tué sous lui.

En l'an 6 il étoit à l'armée d'Helvétie, assista à la prise de Soleure, sous les ordres du général Schawembourg; prit deux pièces de canon à la tête de sa troupe à la bataille et à la prise de Berne, et coopéra au combat et à la prise de Syon, capitale du Valais, qui fut prise d'assaut.

Il fut renvoyé à l'armée d'Italie, et se trouva au combat de Bussolingo, qui eut lieu le 6 germinal an 7. En présence du général Debelle, il prit une pièce de canon et un obusier, et s'en servit contre l'ennemi. Le 16 germinal, à la bataille de Véronne, à la tête de son bataillon, il culbuta les Autrichiens, fit prisonniers cinq compagnies de grenadiers et onze officiers, dont un major-général. C'est dans cette affaire que M. Séries, lieutenant de grenadiers, s'empara d'une pièce de canon et d'un obusier, suivi seulement d'un grenadier et d'un cavalier.

A l'attaque et à la prise de Governolo, le chef Girard, avec son bataillon, après un combat des plus sanglans à l'arme blanche, fit 132 hommes et quatre officiers prisonniers. Le général Musnier le félicita de cette action, par sa lettre datée du 21 germinal an 7. Dans cette affaire, M. Séries,

lieutenant de grenadiers, fit le commandant de la troupe prisonnier (V. Séries au Ier. Vol.).

M. Girard fut ensuite employé au siége de Mantoue, où il démonta en personne dix à douze pièces de canon à l'ennemi. Il se distingua aux sorties des premier et 19 floréal, et le 17 il avoit été fait chef de brigade de la trente-unième.

Pendant la nuit du 6 au 7 thermidor, l'ennemi au nombre de quatre mille hommes vint pour s'emparer du camp retranché dont il avoit le commandement; il le battit complettement, le força à une retraite précipitée : cette attaque coûta près de seize cents hommes aux Autrichiens, plusieurs tombèrent dans le fossé et se noyèrent, beaucoup d'autres furent tués ou blessés sur le champ de bataille; on fit environ huit cents prisonniers. Le chef de brigade Girard tua de sa main trois grenadiers, et à la fin de l'action il fut blessé à la tête d'un coup de feu.

De Mantoue il repassa en France avec sa demi-brigade, et fut envoyé à la Vendée.

Le 18 brumaire an 8, il se trouvoit à Paris, fut à St.-Cloud offrir ses services au général Lefebvre, et servit à l'armée de l'Ouest pendant les années 8 et 9. Quelque tems après, le commandement des villes de Saumur, Tours et du département de Loir-et-Cher lui fut confié; il y rétablit l'ordre et la paix.

Le chef de brigade Girard a parcouru avec gloire la plus pénible carrière ; il a fait toutes les campagnes de la révolution, et s'est toujours fait remarquer par sa bravoure, son zèle et son attachement à ses devoirs.

En l'an 9, il fut élu président du premier conseil de guerre de la vingt-deuxième division militaire, commandée par le général Liébert.

Commandant d'armes de quatrième classe du mont St.-Bernard et Valaisan, il en remplit les fonctions pendant les années 10, 11 et 12. Sa place ayant été supprimée par ordre du gouvernement, il s'est retiré dans ses foyers depuis le premier vendémiaire de l'an 13. Il est à la disposition de S. M. l'Empereur.

J. H. BELLAMY,

Capitaine de frégate.

JEAN-HENRI BELLAMY naquit en 1758 à Royan, département de la Charente-Inférieure. La vue de la mer et des vaisseaux lui donna dès son enfance une inclination si décidée pour cet élément, que la foiblesse de sa complexion et les observations de ses parens ne purent la surmonter. Il apprit les mathématiques, et fit son cours d'hydrographie à Bordeaux. C'est de ce port où il s'embarqua sur les vaisseaux du commerce, en qualité d'officier et de capitaine aux Antilles, à Cayenne et St.-Domingue : il étoit même dans cette colonie, lorsque la guerre de 1778 contre l'Angleterre se déclara. Son desir d'entrer au service et d'acquérir de la gloire lui fit faire des démarches auprès du gouverneur général M. de Lillencour, qui le présenta à M. le baron d'Escars, commandant alors les forces navales. Il fut armé, le 15 février 1779, en qualité d'officier auxiliaire sur le *Triton*, commandé par M. le comte de Castillan, et croisa dans les mers d'Amérique (1). Il fut

(1) Il eut un combat (dans lequel il fut blessé) avec le vaisseau de la compagnie le Tigre qui fut pris et conduit

armé de suite lieutenant en pied sur la corvette la *Chance ;* il croisa dans le golfe où il fit plusieurs prises, du nombre desquelles furent cinq corsaires de Jersey et Guernesey. Il désarma en 1781.

En 1782, d'après une lettre du roi, M. le comte d'Estaing vint à Bordeaux, et nomma trois commissaires parmi les armateurs les plus recommandables, pour faire choix de trente officiers les plus expérimentés et qui avoient déjà fait preuve de bravoure, pour entrer dans la formation d'un corps nouvellement créé sous le titre d'officiers d'équipage : leurs fonctions n'étoient absolument que celles des officiers de la marine. M. Bellamy fut nommé, et se rendit sur terre avec plusieurs autres de ses camarades pour joindre l'armée française et espagnole alors à Cadix. La paix se fit peu de tems après, et ce corps fut réformé. Cet officier demanda alors un brevet de lieutenant de frégate qui put l'attacher à demeure au service du roi. Le maréchal de

---

à St.-Domingue ; peu de tems après le Triton ayant sous ses ordres la frégate l'Andromaque, et un convoi de soixante voiles qu'il conduisoit, s'empara de la frégate la Tartare, coulée à la suite d'un combat engagé avec l'Andromaque, et qui ne voulut se rendre qu'au commandant à son arrivée en France.

Castries,

Castries, ministre de la marine, lui répondit que les nominations étoient suspendues par le travail de la nouvelle organisation que le roi projettoit, mais qu'à l'époque il le mettroit évidemment sous les yeux de S. M. Ce travail fut achevé et parut en 1786. Il se trouva admis dans ce corps dans le grade de sous-lieutenant de vaisseau. En 1787, il fut armé sur la frégate la *Flore*, pour la station d'Afrique. Cette campagne fut des plus malheureuses par l'insalubrité des lieux qu'il visita; le tiers de l'équipage mourut, particulièrement à un nouvel établissement appelé Amocou, dont le fort créé par les Français est situé à trente lieues de Juda. Ces évènemens n'empêchèrent pas que cet officier n'employât ses talens à lever les plans de tous les forts et rades anglaises, hollandaises et danoises où la frégate mouilla; il fit aussi le plan de l'Isle-du-Prince, située sous la ligne équinoxiale. Au retour de la campagne, ses travaux furent remis au commandant de Rochefort (M. le comte de Vaudreuil), qui les fit passer au ministre (M. de la Luzerne). Ils lui valurent une lettre de remerciement et l'assurance de la protection spéciale de S. M. Il eut depuis la satisfaction d'apprendre que ces relèvemens avoient été très-utiles au capitaine Renaud, commandant la division de

l'Expériment, qui a détruit tous les établissemens anglais de la côte d'Afrique en l'an 3.

En 1789 il partit sur la frégate la *Résolue* pour l'Inde, faisant partie de la division du général St.-Félix. Le 19 octobre 1791, cette frégate convoyant des bâtimens de commerce partis de Mahé, allant dans un des ports de Typoo-Saïb à la côte de Malabar, chercher des vivres pour nos colonies, fut jointe par deux frégates anglaises de la division du commodore Cornwalis, qui voulurent visiter la convoi. Le chevalier de Caraman, capitaine de la *Résolue*, s'opposa et attaqua avec une artillerie de trente canons de douze les deux frégates qui portoient quarante canons chacune de dix-huit. Le combat fut vigoureux; les Français eurent vingt-un hommes tués et cinquante blessés. Les Anglais furent aussi maltraités : l'avantage fut pour le chevalier de Caraman; car les bâtimens marchands entrèrent dans le port sans être visités. M. Bellamy reçut deux blessures dans cette affaire; une très-grave à la poitrine, dont il n'a jamais pu parfaitement guérir, et l'autre très-légère à la cuisse. Cette action, passée en tems de paix, mérita les plus grands éloges. (*Voy.* le Mercure de France de juillet 1792).

Bellamy blessé revint à l'Isle-de-France sur

sa frégate, qui fut expédiée en Europe pour rendre compte de cette affaire. Ses blessures étoient de nature à ne pouvoir supporter cette traversée; il resta malade à l'hôpital de Flac jusqu'à sa guérison. Six mois après il embarqua sur la frégate la *Cibelle* avec M. de St.-Félix. Il a éprouvé sur ce bâtiment les mouvemens révolutionnaires excités par les intrigans de la colonie. Le général St.-Félix et tout l'état-major furent destitués par arrêté de l'assemblée coloniale, dirigée par le club.

Cependant les Anglais menaçoient de prendre la colonie; on savoit qu'à Bombay il se faisoit un armement considérable. Le comte de Malartic, gouverneur général, fit ses préparatifs de défense; les marins et matelots marchands furent organisés en compagnies d'artillerie: tous les habitans furent obligés de fournir une certaine quantité de noirs pour en faire des canonniers. On nomma les officiers militaires pour commander les points de défense sur les côtes; M. Bellamy eut l'ordre de remplir provisoirement les fonctions de capitaine d'artillerie, commandant du quartier de la Poudre d'or et la baie du Tombeau. Il instruisit dans son arrondissement trois cents Câffres qui sont devenus très-bons artilleurs. C'est par cette attitude imposante que les Anglais n'osèrent exécuter leur projet.

Pendant ces tems de défensive, il parut à l'entrée du port une croisière de deux vaisseaux anglais, le *Centurion*, de soixante-quatre, et le *Diomède*, de cinquante. Ces bâtimens interceptoient la communication des îles de Madagascar et de Bourbon, empêchoient tous les neutres d'entrer, reprenoient les prises qu'avoient faites les corsaires, ruinoient le commerce, et mettoient la colonie dans la plus grande pénurie, au point de craindre la famine : il n'y avoit déjà plus de vins, de farines, ni de riz; alors le gouverneur et le commandant des forces navales, le brave Renaud, prennent la résolution d'employer tous les foibles moyens de la marine. On complète les équipages des deux frégates la *Prudente*, commandée par Renaud, et la *Cibelle*, par Tréhouard, avec les matelots des bâtimens du commerce; on y joignit le cutter le *Coureur* et une corvette : le régiment de l'Isle-de-France fournit trois cents hommes. Un enthousiasme général électrise tous les défenseurs de la patrie; on voit l'ennemi de la montagne de la découverte; on ne craint pas sa force; on prend la résolution de sortir à l'approche de la nuit. M. Bellamy abandonne son poste à terre pour aller demander la permission au général Malartic de s'embarquer sur la division; il ne demande pas d'occuper les fonctions de son grade, crainte

de faire de la peine aux autres officiers ; il ne veut que partager leur gloire et la reconnoissance de la colonie. Il s'embarque simple volontaire ; la division appareilla la nuit du 28 vendémiaire an 2. Le lendemain, à quatre heures, les frégates françaises se mirent chacune par le travers d'un vaisseau, à portée du pistolet : le combat fut terrible ; les annales de la marine fournissent peu d'exemple de l'acharnement qui régna des deux côtés. Le *Diomède*, ne pouvant plus supporter le feu de la *Cibelle*, prit le large : la *Cibelle* démâtée ne put le suivre ; le *Centurion* fut forcé d'en faire autant. Ils furent cacher leurs avaries et leur honte à Bombay. Les malheureux vainqueurs rentrèrent triomphans le premier brumaire ; ils avoient à gémir sur leur victoire par la perte de cent cinquante braves qui furent tués, ou qui moururent de leurs blessures. M. Bellamy descendit et reprit son commandement des batteries au Vent de l'île.

La discipline se remettant à bord des frégates, il demanda, en l'an 4, de s'embarquer avec M. de Ravenel, ancien capitaine de vaisseau, qui venoit de céder au vœu de la colonie en acceptant le commandement de la frégate la *Preneuse*, pour aller avec une autre frégate faire une expédition secrette. Ils partirent en fructidor au 3, et furent, à la côte de Mosambique, dé-

truire le fort et les possessions portugaises de la baie de la Goa. Après quinze jours de traversée, ils mouillèrent dans la rade, à une lieue des établissemens : le lendemain le fort fut détruit; les habitans avoient fui dans l'intérieur des terres à notre approche, et avoient laissé leurs possessions désertes.*

A son retour, il fut d'une autre expédition pour venger l'honneur du pavillon à Madagascar. Le roi de l'île avoit insulté l'agent français et vexoit les blancs de nos établissemens, qui faisoient le commerce; il fut dépossédé de ses droits à la tête de son conseil, et M. de Ravenel en établit un autre. Revenus à l'Isle-de-France après ces opérations, ils trouvèrent la division du contre-amiral Sercey arrivée depuis peu de Rochefort. M. Bellamy servit alors avec le grade de lieutenant de vaisseau sous les ordres de ce général, jusqu'au moment du départ de la frégate la *Cibelle*, où il sollicita d'être employé pour venir en France revoir sa famille, mettre de l'ordre dans ses affaires négligées depuis son départ.

A son arrivée on lui apprit qu'il étoit rayé du tableau pour cause d'émigration; il trouva partie de ses biens vendus, l'héritage de ses pères spolié. Il porta ses plaintes au gouvernement d'alors qui, par impuissance ou par la lon-

gueur des formes, ne put rendre à ce brave officier la justice qu'il méritoit. Cependant, d'après le rapport des généraux de terre et de mer sur sa conduite militaire et civile, il fut fait capitaine de frégate du port de Toulon le 29 frimaire an 6. Il eut ordre de se rendre à Rochefort où, pendant deux ans, il ne se fit presque pas d'armemens.

Après le dix-huit Brumaire an huit, la justice du premier Consul ordonna sa radiation définitive de toutes listes d'émigrés, sans aucune indemnité pour ses biens vendus. Il rentra seulement dans ceux séquestrés.

En l'an 9, le Ier. Consul créa une commission pour réorganiser la marine; ce travail mettoit les officiers supérieurs, par tour, en activité, et portoit que ceux qui, pendant trois ans, ne seroient pas employés, seroient censés réformés. M. Bellamy se trouva du nombre de ces derniers; il avoit alors vingt-quatre ans de service, avoit fait dix-huit campagnes, avoit essuyé un naufrage pendant une tempête où le bâtiment se brisa sur les rochers à l'ouverture de la rivière de Bordeaux. Il s'étoit trouvé à dix combats, avoit reçu trois blessures, obtenu des officiers supérieurs de terre et de mer, et des capitaines sous lesquels il a servi, des certificats honorables sur ses talens, son courage et sa moralité : victime enfin de la

révolution par la perte de sa fortune, cet officier est retiré, et n'a d'autre regret que celui de ne pouvoir sacrifier le reste de sa vie à la défense de cette patrie dont il est idolâtre, et pour le service de S. M. l'Empereur *Napoléon* dont il est un des administrateurs.

J. L. VIVENOT (O. ✱),

Major du dix-neuvième régiment d'infanterie de ligne.

JEAN-LOUIS VIVENOT, né à St.-Aubin, département de la Meuse, le 21 septembre 1767, étoit avocat en parlement, lorsqu'en 1791 on forma les premiers bataillons de volontaires qui voloient aux frontières défendre la patrie contre les puissances coalisées. Il se plaça dans le quatrième bataillon de la Meuse. Le suffrage de ses camarades lui donna, le 30 août, le commandement d'une compagnie. Le 23 septembre suivant, les vœux unanimes des grenadiers le placèrent à leur tête. Le bataillon entra en campagne au commencement de la guerre, et fut employé d'abord en Flandres, et ensuite en Champagne.

Les grenadiers ayant été réunis pour former des bataillons d'élites, il se trouva à la bataille du 20 septembre 1792 au camp de la Lune.

Après la retraite des armées autrichiennes et prussiennes, il retourna en Flandres avec le bataillon des grenadiers dont il faisoit partie, et qui prit alors la dénomination du deuxième bataillon des Grenadiers. Le capitaine Vivenot se

trouva à la bataille de Jemmapes le 6 octobre 1792, à l'attaque dirigée contre les Autrichiens près Tirlemont, et à celle des ouvrages élevés par l'ennemi en avant de Liége.

Au commencement de 1793, le capitaine Vivenot étoit resté au quatrième bataillon de la Meuse, et se trouvoit au camp de Maulde lors de la défection de Dumourier. Les corps abandonnés par leur général auroient voulu communiquer avec Valenciennes; mais tous les passages étoient interceptés par les agens de Dumourier. On ne recevoit plus d'ordres, et les mouvemens des Autrichiens rendoient la situation de l'armée très-critique. On voyoit la nécessité de la retraite; et cependant personne ne vouloit prendre sur soi de l'ordonner. Le capitaine Vivenot offrit alors d'aller à Valenciennes. Il demandoit un second; l'adjudant Bourotte se présenta, et ils partirent de suite: ils rencontrèrent divers détachemens de Bercheny; mais Vivenot qui en étoit très-connu, passa avec son frère d'armes sans être inquiétés. Ils arrivèrent à Valenciennes. Le général Dampierre les accueillit et leur remit divers exemplaires du décret de la convention qui le nommoit général en chef, et un ordre aux troupes campées à Maulde de se retirer sur Valenciennes. Les deux guerriers qui s'étoient dévoués eurent le bonheur de n'être

point inquiétés dans leur retour, et rendirent compte de leur mission. La nuit suivante, l'armée et toute son artillerie étoient en sûreté sous les murs de Valenciennes.

Le lendemain le capitaine Vivenot campa avec son bataillon à Famars, et se trouva aux affaires des premier et 23 mai. Il avoit été blessé le 11 du même mois dans le bois de Remmes près Valenciennes.

Placé en garnison à Landrecies, le 11 floréal an 2, jour de la reddition de cette place, il fut fait prisonnier et conduit en Hongrie, où il resta dix-huit mois. Ayant été échangé, il vint en garnison à Paris dans le vingt-huitième régiment, dont le quatrième bataillon de la Meuse faisoit partie depuis son embrigadement. Dans cette grande ville, il remplit avec distinction, pendant un an, les fonctions de rapporteur près d'un tribunal militaire. Le 25 floréal de l'an 6, il fut fait chef de bataillon.

En l'an 7, il fut envoyé en Helvétie avec son régiment; et le 23 prairial il fut blessé à la tête des grenadiers.

Au mois de frimaire an 8, on lui confia le commandement des avant-postes au grand St.-Bernard. Placé à l'hospice, il fit observer à son détachement la plus exacte discipline. Pendant son séjour, les religieux, à différentes reprises,

lui exprimèrent toute leur estime et leur reconnoissance. A son départ, ils lui témoignèrent tous leurs regrets. Lorsque l'armée de Réserve fut arrivée sur le grand St.-Bernard, il rejoignit le gros du régiment qui fut placé à l'avant-garde sous les ordres du général Lannes.

Le 17 prairial, au passage du Pô, à raison des difficultés de la traversée, le régiment fut abandonné à ses propres forces; bientôt cerné de toutes parts, il eut à combattre trois bataillons autrichiens qui faisoient tous leurs efforts pour le rejeter dans le fleuve. Le chef de bataillon Vivenot anima ses soldats, résista avec opiniâtreté, repoussa l'ennemi de tous les points, et lui prit deux caissons remplis de munitions, qui servirent à renouveller les cartouches dont on manquoit. Pour cette belle défense, le premier Consul, le 4 pluviôse an 11, accorda un brevet d'honneur à cet officier.

Au combat de Montebello près Voguera, le 20 du même mois il se distingua d'une manière toute particulière. Il commandoit son bataillon à la bataille de Marengo, où le vingt-huitième régiment se couvrit de gloire. Le gain de cette bataille a décidé un armistice, pendant lequel il parcourut diverses contrées de l'Italie.

A la reprise des hostilités en l'an 9, et au passage du Mincio à la division du général Dupont,

il fut grièvement blessé. Rentré en France, il fut successivement en garnison à Limoges, Calais et Boulogne. Le premier Consul lui remit, à la tête de l'armée, à Boulogne, un sabre d'honneur.

Le 30 frimaire an 12, le chef de bataillon Vivenot fut promu au grade de major du dix-neuvième régiment d'infanterie de ligne. Le 5 germinal il fut nommé membre de la légion d'honneur par le conseil de cette légion, et officier par S. M. l'Empereur le 26 prairial suivant. Ce guerrier doit se glorifier de la double faveur dont sa carrière militaire fut honorée. L'Empereur lui remit un sabre d'honneur; et pendant le séjour de S. M. l'Impératrice à Aix-la-Chapelle, où il commandoit les grenadiers de la garde, il reçut des mains de S. M. la croix des officiers de la légion d'honneur.

Le major Vivenot, qui pour la patrie et la gloire de nos armées françaises a su tout tenter et tout sacrifier, et qui souvent a témoigné le regret de n'avoir pas fait davantage, est aujourd'hui avec le dix-neuvième régiment à l'armée d'Hanovre.

J. BOUVIER-DES-ECLAZ (*),

Major au dix-septième régiment de dragons.

Il est bien digne d'occuper une place dans nos Archives de l'Honneur, cet officier qui sans interruption a fait toutes les campagnes de la révolution, combattit à toutes les affaires et batailles où son régiment s'est trouvé, et reçut dans toutes les occasions de la part des généraux en chef, qui pour la plupart sont aujourd'hui grands officiers de la couronne, des éloges bien dus à sa bonne conduite, à ses talens et à sa bravoure.

Né à Belley, département de l'Ain, le 3 décembre 1758, Joseph Bouvier-des-Eclaz entra dragon au onzième régiment, le 7 novembre 1778; il servit en 1779 à l'armée des Côtes du Hâvre sous les ordres du maréchal Devaux; fut fait brigadier le 4 avril 1782, maréchal-des-logis le 13 septembre 1784, maréchal-des-logis-chef le 10 mai 1786, et adjudant-sous-officier le premier mars 1789.

Le 3 juin 1792, il étoit lieutenant, et fut envoyé à l'armée du Rhin, où il servit sous les ordres des généraux Custines et Beauharnais. Il a fait les campagnes de 1792 et 93.

Capitaine le 8 mars 1793, il fut employé à l'armée de Sambre-et-Meuse, successivement sous les ordres des généraux en chef Jourdan, Kléber et Beurnonville.

A la célèbre bataille de Fleurus, il eut un cheval tué sous lui et un autre blessé.

En avant de Bamberg, en l'an 4, il mérita les éloges du général Bernadote, par la manière dont il exécuta une charge à la tête du régiment qu'il commandoit. Dans cette affaire, il fit plusieurs prisonniers, et continua à couvrir la retraite de l'armée jusque sur la rive droite du Rhin.

En l'an 5 le 28 ventôse, à l'affaire de Frierberg, pour sa bonne conduite, sur le champ de bataille il fut fait chef d'escadron à la suite par le général en chef Hoche.

En l'an 6, il fit partie de l'armée d'Angleterre, aux ordres du général Bonaparte, et passa à celle d'Helvétie commandée par Masséna.

Le 28 pluviôse an 7, il fut nommé chef d'escadron en pied, et servit à l'armée du Rhin, commandée par le général en chef Moreau.

En l'an 9, le jour de la bataille de Hohenlenden, chargé par le général Lecourbe de se porter avec un corps de douze cents hommes sur les derrières de l'ennemi, pour le tenir en respect, il exécuta les ordres qui lui avoient été donnés en cette journée, avec tant de succès,

et déploya tant de moyens militaires, qu'il fut comblé d'éloges par le général en chef. Par cette marche hardie, il avoit beaucoup contribué au gain de cette bataille.

Le 6 brumaire an 12, le chef d'escadron Bouvier-des-Eclaz fut nommé major du dix-septième régiment de dragons. Il est membre de la légion d'honneur.

P.

P. F. LATAYE (O. ✱),

Colonel du dixième régiment des cuirassiers.

PIERRE-FRANÇOIS LATAYE, né à Charny, département de la Meuse en 1755, fut reçu cavalier au régiment des Cravates, actuellement des Cuirassiers, le 9 mars 1773; il fut fait brigadier le 19 octobre 1778, fourrier le 12 juillet 1781, et maréchal-des-logis en chef le 21 juillet 1784.

La confiance qu'il inspiroit à ses supérieurs et sa bonne conduite le firent nommer adjudant le 23 juillet, et porte-étendard le 20 août 1789.

A la formation du premier mars 1791, il fut fait sous-lieutenant, lieutenant le 25 janvier 1792, et capitaine le 26 octobre de la même année. Envoyé sur les frontières, il a fait toutes les campagnes de la liberté et s'est distingué par ses talens et son courage.

En nivôse an 2, près Kirchenpolen, il chargea avec un escadron les hussards prussiens, au nombre de plus de quatre cents hommes, les obligea de battre en retraite et leur fit beaucoup de prisonniers.

Le 16 messidor de la même année, près de

Nivelles, il fut blessé d'un coup de sabre à la joue gauche, dans une charge qu'il exécuta à la tête d'un escadron sur trois escadronsdes hussards de Barkau. Ces derniers eurent plusieurs des leurs hors de combat ; on leur fit des prisonniers et on s'empara de leurs chevaux.

Le 10 messidor an 3, M. Lataye fut fait chef d'escadron ; le 17 frimaire an 4, dans la retraite près de Wurtzbourg, à la tête du régiment qu'il commandoit alors, il chargea sur une ligne de cavalerie bien supérieure en nombre qu'il enfonça ; sous un feu terrible d'artillerie, il soutint la retraite.

Ce brave guerrier fut nommé colonel le 3 floan 5. Le 26 floréal an 8, il étoit près de d'Erback sur le Danube ; deux pièces de canon étoient sur le point de tomber au pouvoir de l'ennemi ; avec deux escadrons incomplets il chargea trois fois de suite, se lança le premier avec tant d'audace sur les lignes de hullands et hussards ennemis, six fois plus nombreux et soutenus par trois lignes de grosse cavalerie, qu'il les rompit, les dispersa et les obligea d'abandonner les deux pièces de canon. Sans cette manœuvre hardie, l'ennemi forçoit la division à la retraite et auroit infailliblement tourné celle de gauche.

Le colonel Lataye commande aujourd'hui le

dixième régiment des cuirassiers, qui s'est immortalisé pendant la guerre de la révolution. Nommé membre de la légion d'honneur le 20 frimaire an 12, il est officier de cette même légion depuis le 26 prairial de la même année.

A. P. L. FLEURY (✻),

Major au dixième régiment de cuirassiers.

Florac, commune du département de la Lozère, a vu naître, en 1762, Anne-Pierre-Louis Fleury, qui entra au ci-devant régiment du roi, actuellement sixième des cuirassiers, le 31 mars 1777; il fut fait brigadier le 18 août 1781, maréchal-des-logis le 26 septembre 1784, fourrier le 19 avril 1787, et maréchal-des-logis en chef le 15 août 1789.

A l'époque de la déclaration de guerre, lorsque les coalisés menaçoient nos frontières, il avoit été fait adjudant le premier avril 1791, lieutenant le 14 mars de la même année, et capitaine le 18 octobre.

Il étoit aux environs de Lille bloquée en 1792, lorsqu'il fut blessé à l'épaule. Il fit les campagnes de 1792, 93, ans 2, 3, 4, 5, 6 et 7 avec distinction, et fut fait chef d'escadron le 12 messidor an 7; il prit rang dans ce grade le premier germinal de la même année.

En l'an 8, il étoit à l'armée du Rhin; le 30 prairial, lors du passage du Danube, le sixième régiment de cavalerie franchit le fleuve à la

suite d'un escadron du huitième de hussards. A cause du peu de solidité du pont, le passage étoit très-difficile. Le chef d'escadron Fleury se porta en avant avec un escadron de son régiment pour soutenir l'infanterie et l'escadron de hussards, pendant que le chef de brigade hâtoit le passage du régiment à une demi-lieue. Quatre escadrons de cuirassiers ennemis vinrent les attaquer, et seroient parvenus à tout culbuter, si, par sa bonne contenance, soutenue par une charge vigoureuse qu'il exécuta, il n'eût arrêté cette cavalerie et donné le tems aux troupes qui passèrent de venir à son secours; cette charge déconcerta les projets de l'ennemi, qui prétendoit s'emparer d'une hauteur dominant toute la prairie, et d'où il auroit extrêmement incommodé toutes les troupes qui débouchoient à mesure qu'elles avoient passé le Danube sur ce point. Le résultat de cette charge contribua beaucoup au succès de la journée. L'escadron commandé par M. Fleury eut quinze hommes blessés.

Le 6 brumaire an 12, il fut nommé major au dixième régiment de cuirassiers, et membre de la légion d'honneur le 5 germinal de cette même année.

P. M. E. BOUVIER (*),

Capitaine au dixième régiment de cuirassiers.

Pierre-Marie-Éléonor Bouvier est né à Grenoble, département de l'Izère; il entra cavalier au régiment royal de Champagne, devenu le dix-neuvième, le 19 février 1787.

Il fut fait brigadier le 15 septembre 1791, fourrier le 31 décembre 1792, maréchal-des-logis le premier mai 1793, sous-lieutenant le 18 mai de la même année, lieutenant le 27 germinal de l'an 2, capitaine le premier messidor de l'an 7. Il avoit conquis ces grades par sa bonne conduite, son courage et le zèle avec lequel il avoit rempli ses devoirs. Le 27 prairial an 2, il avoit été blessé légèrement d'une balle à la bataille de Rousselaer.

Le 22 pluviôse an 11, par l'effet de la dissolution du dix-neuvième, il fut incorporé au dixième régiment de cuirassiers, où il sert aujourd'hui: dans ce corps il a obtenu la confiance et l'estime de ses chefs. Le 14 brumaire an 13, il a été nommé membre de la légion d'honneur.

M. I. FRÉSIA (C. ✱),

Général de Brigade.

Le guerrier dont nous rappelons ici les importans services, est né dans un pays qui se trouvoit encore il y a quelques années étranger au sol de la France; qui ne fut occupé par les armées françaises qu'au mois de frimaire an 7; fut reconquis par S. M. l'Empereur Napoléon à la mémorable bataille de Marengo, et réuni à la France dans le mois fructidor an 10. Né à Saluces, département de la Stura, le 23 juillet 1746, Maurice-Ignace Frésia avoit reçu une excellente éducation, et fut admis élève à l'académie royale-civile-militaire de Turin, au mois d'octobre 1758. Ce fut à cette école que le jeune Maurice Frésia s'occupa des études propres aux guerriers, et profita des leçons de ses maîtres. Déjà la théorie du bel art de la guerre lui étoit connue; il vint acquérir les connoissances que donne la pratique au régiment du Roi dragons, où il entra, en qualité de cornette, le 17 avril 1766.

Le 31 mai 1769, cet officier fut fait lieutenant; le 26 avril 1776, aide-major; capitaine, le 7 août de

la même année ; major, le 21 septembre 1787. Un service continuel et des connoissances militaires lui avoient fait obtenir cet avancement.

Le 3 août 1790, il fut fait lieutenant colonel du régiment de Chablais dragons, et colonel dudit régiment le 15 mai 1793. L'Europe affligée vit alors une fausse politique guider les cabinets de quelques puissances de l'Europe, et les soldats de la coalition envahir le territoire français. Pour les repousser, la France de tous ses habitans fit des guerriers : l'enthousiasme de la gloire maîtrisa l'ame des Français. Couronnés par la victoire, à côté des lauriers qu'ils avoient cueillis ils placèrent l'olivier de la paix : la modération dicta les traités, la prudence conserva les conquêtes qui devoient agrandir la France, et lui servir de nouveau rempart ; les peuples de ces contrées devinrent nos amis, nos concitoyens, et leurs guerriers se placèrent dans nos bataillons.

Pendant la guerre de la révolution, M. Frésia, nommé colonel des dragons de Chablais, fut fait brigadier le 16 mars 1796, et passa colonel des Chevaux-Légers du roi, le premier décembre de la même année. Ce brave officier avoit rempli son devoir, et fait les campagnes de 1792, 95, 96..... etc., à l'armée piémontaise. Quoique officier de cavalerie, il avoit fait les campagnes de 1793 et 1794 sur les Hautes-Alpes. Lorsque

les victoires des Français, la volonté du peuple piémontais eurent réuni le Piémont, Monsieur Frésia s'empressa d'offrir ses services à cette nation puissante dont il admiroit les vertus guerrières.

Le 24 frimaire an 7, il fut placé dans les armées françaises en qualité de général de brigade.

Le 6 germinal an 7, il se trouva à la bataille qui eut lieu sous Véronne. A celle du 16, à la tête de deux escadrons du septième régiment de dragons, il eut à combattre un bataillon autrichien. Aussitôt que l'attaque fut ordonnée, il donna le signal de la charge, se précipita le premier avec son aide de camp, M. César-de-la-Ville, perça le régiment, le mit en désordre et le força de mettre bas les armes. Son aide de camp fut blessé dans l'action.

Quelque tems après, il fut attaqué par un gros de cavalerie autrichienne, qu'il chargea aussitôt et qu'il mit en fuite, quoiqu'il n'eût avec lui que trente ou quarante dragons.

Le 9 floréal an 7, le général Frésia étoit à la division Serrurier, qui ne formoit qu'un petit corps de troupes. Vers les trois heures après-midi, à Verderio sur l'Adda, les ennemis s'avancèrent en force; le général Frésia en ayant été averti fit ses dispositions. A quatre heures il apperçut les colonnes ennemies, qui un instant après

engagèrent l'affaire par une fusillade avec les avant-postes français, qui se replièrent; à quatre heures et demie il étoit attaqué sur tous les points. Un premier avantage obtenu par ses soldats fit qu'ils s'abandonnèrent un peu; la cavalerie ennemie en profita et fit beaucoup de mal. Vigoureusement attaqués de toutes parts, les Français se défendoient avec opiniâtreté; déjà les cartouches commençoient à leur manquer, et il n'étoit que six heures du soir. La cavalerie qui craignit un instant que le terrain n'offrît des dangers à courir, étoit demeurée sur la défensive; mais s'appercevant que notre infanterie faisoit des prisonniers, elle chargea à son tour et fit aussi grand nombre de prisonniers. Telle fut la vivacité de l'attaque combinée entre la cavalerie et l'infanterie française, que l'on parvint à s'emparer de six pièces de canon. C'est avec les propres cartouches de l'ennemi que le combat fut continué, et que le général Frésia parvint à le chasser de tous les points. Quinze cents Autrichiens furent mis hors de combat, et sept cents restèrent sur le champ de bataille. C'est principalement à cette action que fut due la retraite de l'armée, qui se fit en bon ordre. Le combat soutenu par les troupes guidées par le général Frésia avoit duré trois heures et demie.

Ce jour eût été parfaitement heureux pour les

Français, si cet officier-général avoit pu joindre le corps d'armée. Mais cerné de toutes parts par les ennemis, n'ayant plus de gargousses ni de cartouches, il fallut se rendre, et cette infanterie et cette cavalerie qui avoient fait ensemble des prodiges de valeur et avoient combattu toute la journée, furent obligées de céder à un ennemi supérieur. Deux mille cinq cents hommes furent faits prisonniers par capitulation ; mais par leur dévouement ils s'étoient acquis des droits à la reconnoissance nationale ; ils s'étoient rendus plutôt fatigués que vaincus, et s'ils avoient eu des munitions, l'ennemi auroit dû leur céder encore.

Le général Frésia fut compris dans le cartel d'échange des prisonniers de l'armée d'Italie, et il ne fut pas assez heureux pour être échangé. D'après la capitulation, il resta dans ses foyers prisonnier sur parole.

En l'an 10, il fut porté sur l'état des officiers généraux en activité de service, et se rendit de suite à Paris. Au mois de vendémiaire an 11, il fut employé dans la dix-neuvième division militaire, où il eut le commandement du département de la Haute-Loire jusqu'au mois de messidor, époque à laquelle il reçut l'ordre de se rendre à Montpellier pour y organiser la première légion du midi.

Au mois de floréal an 11, il fut envoyé à Paris par le général Fregeville, commandant la neuvième division militaire, pour porter à S. M. l'Empereur le vœu des militaires de la division. Il étoit à la tête de la députation composée de l'adjudant commandant Dufresne, chef de l'état-major, et du chef d'escadron Forestier, aide de camp dudit général.

Dans le mois de prairial, il reçut l'ordre de se rendre à Auxonne pour y continuer ses fonctions. En ce lieu, il organisa trois bataillons, dont deux ont été embarqués sur la flotte de Rochefort.

Pendant le cours de l'an 12, il fut nommé membre de la légion d'honneur, et un des commandans de cette légion.

Dans le mois de floréal an 13, il étoit un des officiers supérieurs qui se trouvoient au champ de Marengo (1), lorsque S. M. l'Empereur des Français vint passer en revue toutes les troupes de la vingt-septième division militaire, formant trente bataillons d'infanterie de ligne, quatre bataillons d'infanterie légère et sept escadrons de cavalerie. Après avoir ordonné les exercices en détail, l'Empereur a fait manœuvrer les troupes pendant quatre heures de suite; et sur ce champ de ba-

(1) On nous a assuré qu'il commandoit les grenadiers.

taille où la terreur et la mort pendant toute une journée avoient établi leur empire, où la victoire incertaine fut fixée par Bonaparte, où furent foudroyés les Autrichiens après le combat le plus terrible et le plus sanglant, on a vu l'appareil des fêtes et le simulacre des combats. Au bruit des clairons et des timballes se joignoient l'explosion des foudres impériales et les cris mille fois répétés : Vive Napoléon, vive l'Empereur, vive Bonaparte!

Ces belles manœuvres ont été exécutées dans le lieu même où le vainqueur de Marengo avoit fait ses dispositions pour la bataille, c'est-à-dire à Castel-Cériolo, pour appuyer sa droite et soutenir le ployement de sa gauche à San-Giuliano. L'Empereur étoit sur son trône à côté de l'Impératrice. M. le maréchal Lannes commandant le camp a fait former les troupes par division et en colonnes serrées, et les a placées en demi-cercle en avant du trône. L'artillerie a suivi ce mouvement. La cavalerie qui d'abord s'étoit formée en bataille et en demi-cercle derrière l'infanterie, a manœuvré pour venir se placer en colonne dans les intervalles des divisions. C'est alors que S. M. a distribué aux membres de la légion d'honneur appartenant à la vingt-septième division militaire la décoration qu'ils n'avoient point encore reçue.

Bientôt après, une cérémonie funèbre commandée par la reconnoissance a occupé tous les regards. S. M. l'Empereur a posé la première pierre d'un monument consacré à la mémoire des braves, morts dans la journée de Marengo. Cette pierre lui a été présentée par le général Chasseloup, commandant le génie; elle portoit ces mots : « Napoléon, empereur des Français et roi d'Italie, aux mânes des défenseurs de la patrie morts à la journée de Marengo ». Pendant la cérémonie, les divisions ont manœuvré pour prendre les distances nécessaires et se disposer à défiler. La cavalerie a repris sa position en demi-cercle. L'Empereur étant remonté sur son trône, l'artillerie et la cavalerie ont défilé devant lui.

Le spectacle offert dans cette journée étoit l'un des plus manifiques qu'il fût possible de voir, et l'un des plus touchans par les grands souvenirs qu'il retraçoit. Il rappeloit le vif dévouement, les travaux et les victoires des Français; il donnoit la plus haute idée de la puissance impériale, et gravoit en traits ineffaçables dans le cœur de tous les soldats ces mots, l'expression de leurs sentimens les plus chers : « Qu'il est beau de servir la patrie et le héros qui la gouverne avec tant de gloire ! »

A. J. SEGOND (O. ✻),

Capitaine de vaisseau de la première classe.

ADRIEN-JOSEPH SEGOND naquit le 12 mars 1769, à Montluçon, département de l'Allier. Quoiqu'élevé dans une ville fort éloignée des bords de la mer, il manifesta dès son enfance le goût le plus décidé pour la navigation; les efforts de ses parens, afin de le détourner de cette idée, furent totalement infructueux. La certitude d'occuper de très-bonne heure la place considérable dans les finances, dont jouissoit son père, ne put même le faire renoncer à son projet. Jugeant qu'il lui seroit avantageux de parler la langue des ennemis qu'il auroit un jour à combattre, il demanda avec instance un maître d'anglais. Après cinq mois d'instruction, celui-ci se retira, déclarant qu'il n'avoit plus rien à enseigner à son jeune écolier, qui apprenoit également avec le plus grand succès les mathématiques et tout ce qui a rapport à l'état auquel il se destinoit.

La lecture des belles actions dont les hommes célèbres de la marine française se sont honorés

dans tous les tems, lui ayant fourni la preuve qu'ils étoient presque tous sortis de la marine marchande, il préféra cette excellente école, et renonça volontairement à l'appui que lui offroit un de ses parens, qui servoit avec distinction dans la marine royale.

Ce fut en 1783 que le jeune Segond, impatient de braver les dangers de la mer, s'arracha aux douceurs d'une vie agréable, et vint à Nantes pour s'embarquer. Résolu de s'éprouver par un long voyage, il partit au mois d'août de la même année pour la côte d'Afrique. Ce ne fut qu'après trente-quatre mois d'une navigation pénible et périlleuse, qu'il revint dans sa patrie. Il continua ses services avec beaucoup d'activité sur les bâtimens du commerce, lorsque revenant du Bengale à la fin de 1793, il trouva la France en guerre avec l'Angleterre. Son heureuse arrivée l'ayant mis à même de réaliser des fonds assez considérables, il se hâta d'en employer une partie à l'achat d'une corvette du roi, montant seize canons de six, nommée le *Pilote des Indes*, mouillée en rivière de Quimper : il en sortit le 5 juin 1793, dans l'intention de se rendre à Lorient pour y prendre sa batterie et armer en course, sous le nom du corsaire l'*Éclair*. Il faisoit route avec un vent frais et favorable de nord-ouest, lorsqu'à deux heures de l'après-midi, se dirigeant sur l'île

l'île de Groais, dont il étoit éloigné d'environ six lieues, un cutter anglais laissa arriver sur lui et l'attaqua bord à bord. Muni seulement de quelques pierriers, et n'ayant qu'une poignée d'hommes, Segond se défendit long-tems avant d'être réduit à la dure nécessité d'amener.

Animé du desir d'enlever son bâtiment, il se déguisa en matelot, ce qui lui réussit parfaitement; les capteurs ravis de rencontrer un jeune homme qui parloit si bien leur langue, le gardèrent à bord de la prise. A cinq heures du soir, tout étant bien disposé et le moment favorable, Segond et les siens tombent le sabre à la main sur les Anglais qui, quoique bien supérieurs en nombre, se jetèrent dans la calle où ils furent aussitôt enfermés. On fit route de suite pour le port de Lorient près duquel on trouva une frégate française, dont le capitaine renforça l'équipage de l'*Éclair* qui entra le sur-lendemain avec ses prisonniers.

Le bruit de cet heureux évènement fit mander sur-le-champ le brave capitaine Segond au département du Finistère, où dans la séance publique du 20 juin il reçut les félicitations du président et de tous les membres, au bruit des acclamations d'une foule de citoyens transportés de joie et d'admiration.

Le ministre de la marine lui témoigna égale-

ment combien il étoit satisfait du succès qui avoit couronné une entreprise aussi hardie, et donna ordre, quelques mois après, au commandant des armes de Lorient, d'armer pour l'état la corvette l'*Éclair*, et d'en conférer le commandement à M. Segond, qui entroit dans la marine militaire en qualité d'enseigne de vaisseau. Aussitôt que son équipage fut formé, le premier frimaire an 2 il fit voile pour la baie de Noirmoutiers, dont une division de frégates françaises faisoit le siége, et auxquelles il conduisit heureusement un convoi de vivres.

Après la reddition de cette île rebelle, le capitaine de l'*Éclair* fut envoyé en croisière. Le 18 brumaire de l'an 2, il se trouvoit à huit lieues dans le sud-ouest de Belle-Isle, les vents au N. N. E., lorsqu'à la pointe du jour il eut connoissance à une lieue sous le vent à lui, d'un bâtiment de vingt-six canons de douze, qui étoit au plus près sous les huniers bas-bord amures. Il ne répondit pas aux signaux, et se contenta de battre flamme et pavillon français, ruse qu'employoient alors les Anglais, qui se battoient avec les mêmes marques.

Malgré l'infériorité de forces, Segond ne balance pas à attaquer l'ennemi; et se plaçant dans sa hanche du vent, il commença sur lui un feu bien nourri, continuant toujours sa route pour

l'aborder; mais au moment où il alloit donner ordre de lancer les grapins, les coups de sifflet et le commandement des officiers de ce bâtiment annoncèrent qu'il étoit réellement français. Le feu cessa aussitôt de part et d'autre; et après s'être bien assuré que ledit bâtiment n'étoit pas ennemi, mais que venant de Baltimore, il n'avoit point la série des signaux d'alors, le capitaine de l'*Éclair* rentra à Noirmoutiers pour s'y réparer des avaries qu'il avoit reçues dans le combat.

Le 16 pluviôse il en sortit pour retourner en croisière; mais assailli par un coup de vent des plus violens, il fut heureusement forcé de relâcher dans la rivière Vilaine : à peine avoit-il laissé tomber l'ancre, que les habitans de la Roche-Sauveur, sur le point de tomber une seconde fois au pouvoir des rebelles, (qui naguères y avoient fait un carnage affreux), implorèrent de lui les plus prompts secours. Aussitôt le capitaine Segond remonte la rivière, s'embosse devant la ville, débarque six pièces de canons, cent vingt hommes de son équipage, et tire si avantageusement parti de cette force, que les rebelles repoussés et battus se retirent en désordre et renoncent à leurs projets sanguinaires.

Les circonstances obligeant le gouvernement à établir dans la rivière Vilaine une station de plusieurs corvettes, le commandement en fut

donné au capitaine de l'*Éclair*, qui n'avoit pas pour lui le titre de l'ancienneté. Les mesures qu'il prit, et la surveillance active qu'il exerça, maintinrent la tranquillité sur les deux rives. Peu de tems après il fut appelé à Brest, fut élevé au grade de lieutenant de vaisseau le premier frimaire, et partit en cette qualité le 6 vendémiaire an 3, sur le vaisseau le *Tyrannicide*, qui fit dans la suite partie d'une division destinée pour Toulon.

Dans la traversée, ce vaisseau s'empara à douze lieues ouest du Cap St.-Vincent, d'un navire anglais venant de la Méditerranée; le 20 prairial an 3, Segond tira, du capitaine avec lequel il se lia, des renseignemens précieux sur la position des ennemis, qui contribuèrent puissamment à assurer l'arrivée, sans coup férir, de la division française. Cependant sa santé s'affoiblissoit de jour en jour, et le força de quitter Toulon; il fut même par cette raison contraint, le 14 fructidor an 4, de donner sa démission, qui fut acceptée avec le plus grand regret par le ministre Truguet. Étant revenu à la santé après quinze mois de séjour à la campagne, il préféra prendre le commandement d'un corsaire, à faire des démarches peut-être infructueuses pour rentrer dans une marine condamnée à rester dans ses ports. Après avoir fait plusieurs courses,

il fut pris au commencement de vendémiaire an 6 (par trois frégates) sur le corsaire de quatorze canons de six le *Zéphir*, qu'il commandoit, et conduit à Falmouth. A cette époque, sous prétexte de l'égalité française, les Anglais mettoient tous les officiers, sans distinction de grade, en prison, pêle-mêle avec les matelots. Segond, à la faveur de la nuit, s'échappe et parcourt furtivement les côtes d'Angleterre: un heureux hasard lui procure la connoissance de plusieurs réfugiés français qui, conservant toujours un certain attachement pour leur ancienne patrie, lui dévoilèrent le moyen de porter un coup terrible et assuré au gouvernement anglais. Un jour, Segond est pris crayonnant au pied d'un fort, par le gouverneur lui-même. Arrêté et menacé de la manière la plus violente, il se délivra une seconde fois des mains des soldats qui le gardoient, et s'embarqua sur un navire neutre qui le conduisit à Hambourg, d'où il se rendit à Paris. Aussitôt son arrivée, il présenta au ministre de la marine, l'amiral Bruix, les plans des opérations qu'il méditoit contre l'Angleterre.

Après un mûr examen, ils furent acceptés dans toute leur teneur; et Segond fut prendre à Brest (muni d'un brevet de capitaine de vaisseau pour la campagne) le commandement de deux frégates de quarante canons et d'une corvette,

montées par un double état-major, et neuf cents hommes d'élite choisis sur toute l'armée.

Les vents contraires et la surveillance de l'ennemi l'ayant retenu quelque tems sur la rade, le Directoire exécutif, toujours incertain et versatile dans ses projets, renonça à cette expédition. Il faut lire les adresses des officiers et des équipages rangés sous les ordres du capitaine Segond, pour se faire une idée juste des regrets qu'ils éprouvèrent en recevant le contr'ordre.

L'enthousiasme, l'impatience de combattre, et la certitude de vaincre sous un tel chef, étoient portés à leur comble dans l'ame de ces braves.

Le ministre ne tarda pas non plus à prouver à cet officier l'estime qu'il avoit pour lui, en le nommant, le premier fructidor an 7, au commandement de la frégate de quarante-quatre canons, la *Loire*, qui faisoit partie d'une division destinée contre l'Irlande.

C'est sur ce bâtiment à jamais immortel, que l'intrépide capitaine Segond, loin de se laisser abattre par les triomphes répétés des Anglais, défendit avec une habileté consommée et une bravoure héroïque l'honneur du pavillon de son pays.

L'histoire nous offre sans doute des combats dont l'issue ou les résultats ont été plus avantageux, mais elle ne nous retrace nulle part le sou-

venir d'un courage aussi long-tems soutenu, renaissant et croissant, pour ainsi dire, à mesure qu'il s'offroit de nouveaux périls à braver. En lisant avec quelque attention le récit de ces combats mémorables, on verra le génie triompher des hasards et des chances malheureuses, et on peut dire avec vérité qu'après cinq jours de combats et de victoire, l'équipage de la *Loire* soutint le sixième l'épreuve la plus terrible à laquelle on ait pu soumettre son courage et son dévouement.

Persuadés de l'intérêt qu'inspirera la lecture des cinq engagemens livrés par la *Loire*, nous en donnerons ici les détails puisés dans des pièces irrécusables. On ne peut, dans un ouvrage consacré à la gloire de nos marins, passer sous silence les détails de ces combats qui honoreront à jamais le capitaine Segond et tout l'équipage.

Cette frégate sortit le 23 fructidor an 6. Le 21 vendémiaire elle se trouvoit à la pointe du jour avec le reste de la division, à huit lieues de la côte d'Irlande. Bientôt une division ennemie, forte de trois vaisseaux et de quatre frégates l'aperçoit, fait route sur la division française, et l'atteint. A huit heures le combat s'engage; les Français font des prodiges de valeur : la *Loire* fait la plus belle défense. Son capitaine, M. Segond, se défend avec courage : les efforts des An-

glais sont inutiles; le combat cesse, et le capitaine de la *Loire*, aussitôt après la cessation du feu, s'empresse de faire réparer les avaries que sa frégate a reçues.

L'évènement a bientôt prouvé que ce soin fut nécessaire et pressant; en effet, à trois heures de l'après-midi, un vaisseau rasé, anglais, placé en avant, dirigea sa route sur la *Loire*. M. Segond à l'aspect de cet ennemi qui cherche le combat, se porte à sa rencontre, et bientôt les feux se croisent à la portée du pistolet. Les premières bordées furent avantageuses à l'ennemi; les boulets criblèrent les voiles de la frégate française; mais serré lui-même de plus près, plusieurs parties de son gréement furent coupées; il ne put manœuvrer à volonté : la *Loire* échappe au péril; elle continue sa retraite, et l'exécute sur différentes routes, et en partie de concert avec la *Sémillante*.

Sur ces mers irritées, après deux combats, le capitaine Segond pouvoit songer à naviguer vers la France; mais loin de lui une pareille idée; il a reçu des ordres, il veut les remplir, et propose au capitaine de la *Sémillante* d'aller opérer un débarquement sur la côte d'Irlande. L'apparition de trois bâtimens ennemis rendit cette opération impossible, et le força même de prendre chasse. Libre de sa manœuvre, par un signal de sa con-

serve, il parvient à se dérober à leur poursuite; et à la pointe du jour il ne découvrit aucun ennemi; mais à 8 heures, deux nouveaux bâtimens se montrèrent sous le vent de la Loire; l'un d'eux paroissoit être un vaisseau de cinquante. De concert, ils forcent la *Loire* de changer de vent. Bientôt le capitaine Segond s'aperçoit que les chasseurs l'approchent: Il n'évite leur rencontre qu'en profitant avec célérité d'une variation favorable de vent.

A deux heures après-midi, un troisième bâtiment parut au vent et arriva sur la *Loire* qui, dans ce moment, perdit ses deux mâts de perroquet. A quatre heures, ce bâtiment qui étoit la corvette le *Kangaroo*, montant vingt canons de trente-deux, joignit la frégate française qui combattit en faisant retraite, et qui, quoique fortement incommodée par le feu de l'ennemi, parvint cependant à le démonter de son petit mât d'hune. Cette avarie ralentit sa poursuite; mais les deux autres bâtimens approchoient. A l'entrée de la nuit ils étoient à petite distance; cette circonstance et la foiblesse du vent rendirent inutiles les fausses routes que suivoit la *Loire*. Au point du jour on découvrit un des chasseurs sur l'arrière, presque à portée du canon: bientôt cette distance se resserre; il devient impossible d'éviter le combat. M. Segond se dispose à le soutenir

avec vigueur ; il fait partager son énergie aux braves qui sont sous ses ordres, et pour ajouter à leur courage, il entoure le mât d'artimon du pavillon national, et l'y cloue. Enfin le bâtiment ennemi alors reconnu par une frégate de la force de la *Loire*, mais n'ayant pas comme elle des avaries, s'approche et commence le feu. La frégate française ne lui répond que lorsqu'elle est à portée de pistolet. Dans cette position le combat s'engage et se soutient avec acharnement pendant plusieurs heures. La *Loire* perdit successivement les trois mâts d'hune, sans que l'ennemi parut avoir beaucoup souffert.

Désespéré du peu de succès de son feu, M. Segond veut tenter une manœuvre qui puisse changer la face du combat ; il arrive pour persuader qu'il succombe. Trompée par ce mouvement calculé, la frégate anglaise arrive pour le suivre ; le capitaine français lance alors sa frégate dans le vent ; et par cette évolution rapide, fait croire à son ennemi qu'il a dessein de l'aborder : celui-ci vient au vent pour éviter sa rencontre ; et dans ce mouvement auquel la *Loire* oppose une seconde arrivée, il présente sa poupe au feu de la frégate française qui a réservé sa bordée. L'effet en est terrible, et la *Marmaid* voit tomber son mât d'hune : elle n'évite sa perte qu'en se livrant à la fuite.

Dans cette nouvelle route, le combat continue, et il ne cesse que lorsque M. Segond se voit forcé d'abandonner son ennemi qu'il ne peut plus atteindre. Sa frégate est dans un état affreux; criblée de toutes parts par les boulets, il ne lui reste que les mâts majeurs qui sont eux-mêmes percés sur plusieurs points; et dans cet état, elle se traîne péniblement sous la misaine et la grande voile en lambeaux.

La nuit survint, et le vent qui souffloit avec violence, empêcha le capitaine Segond de faire réparer les avaries qui étoient susceptibles de l'être. Au point du jour, la frégate la *Loire* continuoit encore sa route sous ses deux voiles criblées, et dans l'impossibilité d'en établir d'autres: bientôt elle découvrit deux bâtimens (au vent à elle), qui arrivèrent à l'instant et ne tardèrent pas à s'approcher. Convaincu qu'il ne lui restoit aucun moyen de retraite, et quoiqu'accablé d'épuisement et de fatigues, ainsi que les officiers et l'équipage de sa frégate, M. Segond se disposa à une nouvelle résistance.

Les deux bâtimens furent bientôt à portée de canon: le premier, qui étoit le vaisseau rasé, l'*Anson*, prit poste par le travers, au vent, à portée de pistolet; et le second, la même corvette que la *Loire* avoit déjà combattue, vint se placer par sa hanche de babord.

Dans cette position, M. Segond soutint son cinquième combat, et se rendit même terrible à l'ennemi, qui fut un moment obligé de culer. Bientôt tel fut le délâbrement de sa frégate, que le vaisseau anglais lui cria qu'il avoit assez combattu. Loin de se rendre, le capitaine encourage ceux qui l'entourent; les officiers l'imitent, et le combat reprend une nouvelle activité.

Cependant, après avoir été soutenu ainsi de part et d'autre pendant une heure un quart, la *Loire*, démâtée de son mât d'artimon, dont la chûte a brisé la roue du gouvernail et couvert le pont de débris, reste en lutte à la lame, et demeure exposée dans un état d'indéfense à tout le feu de l'ennemi, qui dans ce moment en redouble la vivacité.

Le capitaine Segond voyant alors sa frégate démâtée de tous mâts, informé qu'il y a six pieds d'eau dans la cale, privé d'ailleurs de tout moyen de prolonger une défense aussi glorieuse, entouré de débris, de morts et de blessés, cédant enfin à une douloureuse nécessité, se rendit à l'ennemi.

Les détails de ces cinq combats, qui seuls suffiroient pour immortaliser nos braves marins, sont en partie extraits du rapport fait par le chef de division Daugier à la dernière séance du jury militaire chargé de l'examen de la conduite

du capitaine de frégate Segond, relativement à la prise de la *Loire*. Le rapporteur justifia pleinement le capitaine. Le jury déclara que cet officier, dans ces pénibles circonstances, avoit fait tout ce que sa situation et l'art nautique exigeoient pour assurer le succès de sa navigation.

Les capitaines des vaisseaux anglais qui avoient combattu la frégate la *Loire*, se firent un devoir de publier la belle défense de son capitaine, et de justifier ce dernier des accusations portées contre lui.

Toute la France applaudit au courage de ce brave marin ; les fastes de la marine s'empressèrent de recueillir tous les détails relatifs aux cinq combats soutenus par la *Loire* ; la gravure se fit un devoir d'en perpétuer le souvenir, et nos Archives de l'Honneur se glorifient aujourd'hui de pouvoir les rappeler encore.

M. Segond commande depuis un an le superbe vaisseau l'*Alexandre*, de quatre-vingt : les amiraux l'ont choisi pour être le chef de file de la ligne de bataille. Il est officier de la légion d'honneur.

J. SEGUAIN (*),

Capitaine de frégate.

LYON, département du Rhône, le 28 juillet 1766, vit naître le capitaine Jérôme Séguain. Une ville, qui par son commerce a des relations avec l'univers entier, dut dans tous les tems faire des sujets pour la marine militaire et la marine marchande. Sur les bords du Rhône et de la Saône, le jeune Séguain se passionnoit pour les études du marin et pour les voyages; ses parens lui firent donner alors cette éducation préparatoire qui fait le marin et facilite les succès. Depuis 1781 il se formoit en silence; il ne lui restoit plus qu'à joindre la pratique à la théorie, lorsqu'il partit pour Rochefort, et arma sur des vaisseaux dans ce port, jusqu'à la fin de la guerre de 1776.

A la paix, il offrit ses services à la compagnie des Indes, qui le nomma officier et l'employa en cette qualité depuis 1784 jusqu'en 1792, époque à laquelle à son retour de la Chine il se jeta sur un corsaire nommé le *Citoyen*, qui dans ses courses ne lui fournit rien de favorable, ni d'utile à ses intérêts et à son avancement. Cependant ses voyages et sa bonne conduite le faisoient re-

garder comme un officier expérimenté. Il fut expédié de Lorient à Toulon. A son passage par Bordeaux, il y fut retenu pour prendre le commandement de la frégate la *Citoyenne française.*

Le gouvernement qui venoit de nommer monsieur Séguain lieutenant de vaisseau, approuva le choix qu'on avoit fait de lui pour commander cette frégate. Cet officier conserva ce commandement pendant vingt-deux mois. Les succès qu'il obtint dans ces tems difficiles furent dus à son expérience, à ses talens; il protégea et escorta plusieurs convois. Dans une croisière de concert avec la *Tamise* et la *Républicaine*, il fit plus de cinquante prises.

On étoit alors dans des tems de désastre et d'humiliation pour la marine française. Un ennemi insolent, fier de quelques succès dus à la supériorité du nombre, sur toutes les mers poursuivoit nos vaisseaux, osoit tout entreprendre et tout exécuter. M. Séguain fut obligé de ramener au port de Brest la frégate la *Flore* qui avoit été employée aux observations de Pingré et de Verdun de la Crenne. Cette frégate qui tomboit de vétusté, avoit traversé les flottes anglaises; elle avoit fait la navigation la plus périlleuse, échappé à mille embuscades; son capitaine et l'équipage avoient acquis quelque gloire en la gouvernant; mais que pouvoient le talent et le zèle contre un

ennemi secondé par le nombre et la fortune, et qui dans tous les tems sut se placer au-dessus des lois consenties par les nations policées : il fallut se réfugier dans les ports de France et désarmer.

M. Séguain avoit fait plusieurs prises ; mais dépositaire fidèle, il ne lui restoit après avoir rendu ses comptes que l'espoir d'un nouvel embarquement. Trop fier pour se plaindre de quelques injustices, ennemi de l'intrigue, mais passionné pour la gloire et pour la patrie, il fit sur le vaisseau les *Droits de l'Homme* la première expédition d'Irlande. On se rappelle avec quelque admiration du combat que ce vaisseau eut à soutenir pendant douze heures, contre des forces infiniment supérieures. Le capitaine Séguain revenoit d'Irlande, lorsque poussé par un vent furieux, battu par les ondes irritées, son vaisseau fut s'échouer dans la baie d'Audierne. Ce moment pénible pour un brave marin exerça toutes ses facultés ; les officiers supérieurs louèrent sa bonne conduite, son sang-froid et son courage; qualités précieuses mais ordinaires chez les officiers de la marine française, et que M. Séguain développa particulièrement dans cette circonstance.

Il fut bientôt placé en qualité d'adjudant dans l'état-major du contre-amiral Morard de Galles ; mais impatient de naviguer, il renonça à cette place

place pour prendre l'armement de la frégate la *Résolue*, en qualité de capitaine en second. En l'absence du capitaine en premier, il conduisit l'armement et l'installation jusqu'au départ pour la seconde expédition d'Irlande. Malgré que sa santé fût un peu délâbrée, M. Séguain dont le zèle étoit ardent et désintéressé, toujours maîtrisé par l'enthousiasme des expéditions et le desir de servir, s'embarqua sur la frégate qui essuya dans la traversée deux combats; elle fut très-maltraitée, se retira vers l'Irlande, et faisoit eau de toutes parts, lorsqu'elle fut vivement attaquée une troisième fois et obligée de se rendre.

M. Séguain revint en France, et jusqu'au moment où il put être échangé, il servit dans l'état-major: nul service ne pouvoit être plus honorable pour lui; mais il ne l'empêcha point de solliciter de l'emploi dans la flotille. Il obtint le commandement de la première division dans l'Escaut, qu'il se hâta de mettre en état de se présenter à l'ennemi; il exerça les marins, proscrivit les fraudeurs, et jusqu'à la paix tint ses équipages en bon état.

Le gouvernement, voulant récompenser ses services, lui donna le commandement de la corvette le *Festin*, excellent bricq portant seize canons du calibre de douze, qui fut envoyé aux Iles du Vent. Le capitaine fut toujours pendant

la paix appelé à des services actifs, et se comporta comme il avoit fait pendant la guerre, où il fut souvent occupé à convoyer, et se trouva sans cesse en présence de l'ennemi dont il sut déconcerter les plans d'attaque. Des péniches anglaises, ayant essayé d'enlever la corvette qu'il commandoit, furent déjouées dans leurs projets par des moyens extraordinaires de défense, tels qu'aucun bâtiment n'en avoit encore mis en usage, ceux de l'*estacade*.

Son rappel au service fut marqué par un évènement rare, qui dans le tems fut communiqué dans un rapport au préfet maritime de l'arrondissement.

Le capitaine Séguain attendoit depuis quelques jours à Laberwzach un instant favorable pour passer sans se compromettre à Brest, où il avoit ordre de se rendre : l'ennemi paroissoit éloigné. Il appareille et fait route jusqu'au Blanc-Sablon où il mouilla le soir ; bientôt il est reconnu par les forts de la côte, ayant fait d'avance prévenir ceux qui se trouvoient sur la route. Les flots ne pouvoient favoriser son louvoyage dans la baye de Brest, les vents de N. E. ne soufflant que sur les cinq heures du matin. Le premier vendémiaire an 12, il appareille sur les trois heures de la nuit, et file la côte, approchant la terre de très-près, cachant ses feux et causant au porte-

voix avec les forts à qui il s'associe pour éviter toute méprise. L'ennemi étoit à une lieue et demie mouillé sous Béningues. Pendant le jour il avoit compté trois vaisseaux, deux frégates et quatre corvettes, à la surveillance desquels il devoit se soustraire.

Il étoit parvenu à doubler le fort du Conquet, et tout secondoit ses vœux quand il fut assailli de trois coups de canon que lui tira le fort Ste.-Barbe, dont un frappa en plein bois. Il dut alors, pour se préserver de la récidive et éviter que le fort St. - Mathieu n'imitât un exemple si funeste, se couvrir de ses feux de nuit qui donnèrent l'éveil à l'ennemi. La crainte de se trouver coupé en doublant la pointe St. - Mathieu ne put le retenir; il prit aussitôt la résolution de forcer le passage, quoiqu'il ne se dissimulât point les périls d'une entreprise aussi audacieuse; il força de voiles, et comme il l'avoit prévu, ses signaux de nuit placés à la tête des mâts appelèrent à sa poursuite les vaisseaux ennemis. Au point du jour il les aperçut courant bord sur bord pour l'atteindre et lui couper la retraite. Il passe au milieu d'eux, se dispose au combat, avec son équipage d'élite formé sous son commandement et qui lui étoit entièrement dévoué. Il a déjà doublé plusieurs vaisseaux ennemis qui n'ont point fait feu tant ils croyoient sa fuite impos-

sible ; mais la supériorité de sa manœuvre, la célérité de ses mouvemens d'évolution, sa marche peu ordinaire l'ont fait dépasser les frégates ; bientôt il a su éviter les bricks qui le poursuivent et qui sont avancés dans la baye. Une goëlette seule prétend lui couper le passage, le capitaine Séguain commençe le combat ; cette goëlette étoit armée de caronades de seize, qui devoient se taire devant les canons français qui portoient bien plus loin. Après l'échange d'une soixantaine de coups tirés des deux côtés, malgré les efforts de l'ennemi qui prétend démâter le navire monté par M. Séguain pour qu'il puisse être atteint par les frégates, la corvette anglaise malgré la supériorité de sa marche est enfin forcée de se retirer. Sur les neuf heures, le fort de Berthaume offrit au vaisseau français un refuge assuré en cas d'évènement ; la goëlette par prudence rejoignit les siens.

Tel fut le résultat d'un événement singulier qui devoit être fatal au navire monté par monsieur Séguain ; mais ce brave capitaine triompha des circonstances, du nombre des ennemis, de l'erreur des forts situés sur la côte, par sa belle manœuvre et par sa courageuse résolution qu'il exécuta avec autant d'audace que de prudence.

Ce brave marin qui n'aime que les combats, et dont la mer est l'unique élément, n'a mainte-

nant d'autre ambition que de donner à l'Empereur de nouvelles preuves de son dévouement. A présent que la marine reprend un nouvel être, que le génie de Napoléon lui donne un nouvel essort, il n'aspire qu'à l'honneur de se distinguer par des actions d'éclat au milieu des braves officiers de la marine; il veut ajouter de nouveaux lauriers à ceux qu'il a déjà cueillis, combattre pour la patrie, triompher ou mourir pour elle. M. Seguain est armé aujourd'hui, par ordre du ministre, sur le vaisseau le *Cassard*, en radoub à Brest; il auroit pu réclamer le commandement d'une corvette restant comissionnée dans le port; mais il a préféré prendre une part active dans les mouvemens d'une armée qui est sur le point de partir. Il est membre de la légion d'honneur.

P. A. ROUVILLOIS (O. ✱),

Colonel du premier régiment de hussards.

LE colonel du premier régiment d'hussards de l'Empire français est un de ces guerriers qui ne doivent leur avancement qu'à leur propre mérite, qui par leur valeur et leurs connoissances militaires ont su toujours se distinguer, et se sont fait un nom pendant cette guerre de la révolution, où le soldat de la patrie se dévoua pour la cause commune.

Philippe-Auguste ROUVILLOIS, né à Briquebeck, département de la Manche, le 11 mars 1756, à l'âge de dix-huit ans vint se placer en qualité de dragon dans Colonel-général, le 12 juin 1774. Brigadier le 12 juin 1782, il avoit le 1er. septembre 1784, par sa bonne conduite, obtenu le grade de maréchal-des-logis. Le 14 décembre 1784, il étoit fourrier, et le premier mai 1788, maréchal-des-logis en second. Son régiment étoit alors en Bretagne, sous les ordres de M. de Thiard, et fit la campagne de cette année.

Maréchal-des-logis en chef le 22 juin 1792, à l'époque où commença la guerre de la révolution, il passa avec son régiment à l'armée du

Nord, qui fut successivement commandée par les généraux en chef Lafayette, Dumourier, Dampierre et Rochambeau.

M. Rouvillois fut nommé sous-lieutenant le 10 mars 1792. A la prise par les Autrichiens des redoutes de Widden entre Aldenoven et Aix-la-Chapelle, étant d'ordonnance près du général Stangel, après les avoir sabrés et mis hors de combat, il arracha par son courage des mains de deux hussards un capitaine du régiment Dauphin infanterie ; pendant le combat qu'il eut à soutenir, il reçut un leger coup de sabre.

Lieutenant le premier mai 1793, il servit après la retraite de la Belgique, à l'armée des Ardennes, commandée par les généraux Charbonnier et Desjardins. Il fut fait capitaine le premier octobre de la même année.

L'armée française victorieuse à Fleurus ayant de nouveau pénétré chez les Belges, la ville de Luxembourg fut bloquée par nos troupes. Placé sous les ordres du général Davoust, qui avoit été chargé de reconnoître les positions de l'ennemi, le capitaine Rouvillois avec sa compagnie et celle du capitaine Essertier, s'élança sur la cavalerie autrichienne, deux fois plus forte que celle qu'il commandoit, et la mit en déroute complette, après lui avoir tué dix à douze hommes,

fait autant de prisonniers, et blessé plus de la moitié.

En l'an 2, il étoit à l'armée du Rhin, aux ordres de Pichegru, et en l'an 3, à celle de la Moselle, commandée par le général Jourdan. Passé à l'armée d'Italie guidée par Bonaparte, il fit les deux campagnes de l'an 4 et de l'an 5. Le 26 germinal de l'an 4, à la bataille de Dego, il se trouva dans le corps de cavalerie qui chargea l'ennemi après la prise des redoutes; il tua deux soldats autrichiens, et fit quelques prisonniers.

Le 21 fructidor, le fort de Covelo ayant été pris, il passa la Brenta à la tête des dragons du cinquième, et par la rapidité de la charge qu'il ordonna, coupa la retraite à trois mille hommes autrichiens, et prit leur artillerie.

Le 22, à la bataille de Bassano, il chargea à la tête de trente dragons du cinquième et quelques hussards du premier régiment, l'escorte du grand parc d'artillerie du général Wurmser, la fit prisonnière, et fournit la charge jusqu'à Citadella, où il fut arrêté par un escadron de Wurmser. En cet instant il fit braquer une pièce de canon à la porte de l'entrée, et leur fit tuer, par l'effet de la mitraille, huit à dix hommes, ce qui les força de se retirer.

Le 28 fructidor, à la bataille de St.-Georges;

il faisoit une reconnoissance sur la gauche et n'avoit avec lui que le maréchal-des-logis Besnard; tout-à-coup il fut coupé par un détachement de hussards ennemis, il les enfonça et parvint à se retirer sur Due-Castelli, et à rallier plusieurs dragons de divers corps, qui étoient sur le point d'être pris. Pendant cette action, il eut son cheval pris et un autre de blessé.

Le 18 nivôse an 5, il fut nommé chef d'escadron.

Le 23, à la bataille de St.-Michel devant Véronne, après s'être emparé d'une pièce de canon dans le village même de St.-Martin, il chargea à quelque distance de ce lieu la cavalerie ennemie, et fit cent prisonniers à pied. De soixante hommes qu'il commandoit, trente furent tués ou mis hors de combat. Il eut son cheval blessé, et sa troupe perdit une trentaine de chevaux tués ou blessés.

A la deuxième expédition du Tyrol, qui eut lieu en l'an 5, sous le général Joubert, à la tête de quarante dragons du cinquième, il enfonça un escadron de dragons de Toscane. Sur le soir, avec un seul trompette et un brigadier, il fit mettre bas les armes à cinquante hommes à pied, et les fit prisonniers ainsi que leur commandant. Seul il revenoit à Clausen, lorsqu'il rencontra six dragons ennemis, qui le chargèrent; il passa

au milieu d'eux, les frappa de son sabre qui se cassa dans ses mains, et reçut à l'instant une légère blessure. Les six dragons maltraités furent conduits au quartier-général par le trompette et le brigadier.

En l'an 6, il servit à l'armée d'Angleterre, aux ordres du général Hoche, et fut ensuite employé, en l'an 7, sous le commandement du général Bonnard, qui devoit s'opposer à une insurrection dans les départemens réunis. Ce général chargea le chef d'escadron Rouvillois de guider une colonne composée de cent hommes de la quatre-vingt-seizième demi-brigade d'infanterie, de vingt-cinq dragons du cinquième régiment, et de deux pièces d'artillerie légère, pour s'opposer aux progrès de l'insurrection. Il partit de Bruges pour balayer toute la partie jusqu'au Sas-de-Gand-Axel. Il rencontra une colonne de dix-huit cents hommes au-dessus de Loo, il l'attaqua, la battit, la poursuivit pendant huit jours et huit nuits, la détruisit et la dispersa, lui prit vingt-six pièces de canon, et reprit Sas-de-Gand sur les révoltés. Il fut incontinent après chargé d'aller prendre le commandement de plusieurs détachemens aux environs de Rousselaer (ou Rousselet), parvint à rétablir l'ordre dans le département de la Lys, et opéra le désarmement sans aucune secousse.

En l'an 8, il fut envoyé aux armées du Rhin et d'Helvétie, commandées par les généraux Moncey et Moreau.

Le 15 pluviôse, il fut fait colonel du vingt-deuxième régiment de cavalerie, et partit pour l'armée d'Italie, où il fut employé pendant tout le cours de l'an 9, sous les ordres des généraux en chef Masséna, Brune, Moncey et Murat.

Le 7 ventôse an 11, il fut nommé colonel du premier régiment d'hussards, qu'il commande encore aujourd'hui. Pendant les années 11 et 12 il a servi sur les côtes de Bretagne, sous les généraux Sébastiani et Boyer. Membre de la légion d'honneur le 20 brumaire an 12, il fut fait officier de cette corporation illustre le 26 prairial de la même année.

C. E. GHIGNY (*),

Major au premier régiment de hussards.

NÉ à Bruxelles, département de la Dyle, le 4 janvier 1771, Charles-Étienne GHIGNY vint se placer dans les rangs des défenseurs de la patrie à cette époque si fameuse dans nos annales, lorsque la France menacée réclamoit le secours de ses enfans. Il avoit été nommé capitaine dans la brigade Belge le premier octobre 1792, et fut envoyé à l'armée du Nord; il y servit sous les ordres des généraux en chef Lafayette, Dumourier et Dampierre, et fut nommé chef d'escadron du septième régiment de chasseurs.

En l'an 3, il étoit à l'armée de Sambre-et-Meuse commandée par Jourdan; pendant les années 2, 3 et 4, il servit sous les ordres du général Hoche. Le 15 frimaire an 3, passé au deuxième de hussards, il étoit à l'armée du Rhin, fut employé sous les ordres du général Moreau pendant le cours des années 5, 6 et 7, et fit ensuite les campagnes des ans 8 et 9, à l'armée guidée par le général en chef Augereau.

Les années 10 et 11, il fut employé sous le commandement du général Mortier.

Le 6 brumaire an 12, M. Ghigny fut nommé major du premier régiment, et membre de la légion d'honneur le 5 germinal de la même année. Cet officier joint à la bravoure toutes les connoissances nécessaires à un bon militaire.

J. MULLER (*),

Chef d'Escadron au premier régiment de hussards.

JACOB MULLER naquit à Porcelette, département de la Moselle, le 11 octobre 1752. Le premier décembre 1772, il entra en qualité de hussard au premier régiment (hussards), fut fait brigadier le 25 novembre 1779, maréchal-des-logis le 20 septembre 1784, maréchal-des-logis en chef le premier août 1789, sous-lieutenant le 10 mai 1792, et lieutenant le premier novembre de la même année.

Le 8 septembre 1792, il étoit à l'armée du Nord; aux avant-postes devant Varennes, il fut chargé de faire une reconnoissance: ayant avec lui cinquante hommes, il arrêta le régiment de Zienten prussien. Pendant ce tems l'armée française fut avertie de la marche de l'ennemi et se tint sur la défensive.

Le 5 avril 1793, il fut fait capitaine et servit à l'armée des Alpes sous les ordres du général Kellerman.

En l'an 4, il étoit à l'armée d'Italie commandée par Bonaparte, et fut nommé chef d'escadron

le 16 frimaire. Le 24 pluviôse de l'an 5, à l'affaire en avant de Tréviso, par une charge très-vigoureuse qu'il fit à la tête de cent hommes, il mit en déroute la cavalerie autrichienne plus forte en nombre, lui fit plusieurs prisonniers, et lui mit hors de combat plus de quatre-vingts hommes.

En l'an 7, il fut envoyé successivement à l'armée de Réserve et à celle des Grisons commandées par Macdonald, et servit pendant les années 8 et 9.

Il étoit à l'armée de Bretagne, sous les ordres des généraux Sébastiani et Boyé, et fit les campagnes des ans 11 et 12.

Le chef d'escadron Muller est membre de la légion d'honneur depuis le 26 prairial an 12.

F. MESMER (*),

Chef d'Escadron au premier régiment de hussards.

Le 14 septembre 1766, François Mesmer, né à Strasbourg, département du Bas-Rhin, le 30 juillet 1782, entra hussard au premier régiment de hussards. Le premier février 1785, il étoit brigadier, et fut fait maréchal-des-logis le premier janvier 1791.

Le 5 mai 1792, M. Mesmer conserva à la république une partie du régiment dans lequel il avoit l'honneur de servir; c'étoit dans un moment pénible, la discorde agitoit tous les esprits, le corps des officiers en émigrant vouloit emmener le régiment. Fidèle à son poste, M. Mesmer ne vit que la patrie, ne consulta que l'intérêt général; il eut la douce satisfaction de se faire suivre d'une grande partie des hussards et de conserver un étendard qu'il ramena en triomphe. Le 10 du mois de mai, il fut fait sous-lieutenant. Le régiment fut envoyé à l'armée du Nord, commandée successivement par les généraux Lafayette et Dumourier. Il fit les campagnes de 1792 et 1793. Le 5 avril de cette dernière année, il avoit été fait lieutenant.

Passé

Passé en l'an 2 à l'armée des Alpes, aux ordres du général Kellermann, il fit une partie de la campagne, et fut envoyé à l'armée des Pyrénées-Orientales; fut nommé capitaine le 17 pluviôse an 3, et se distingua dans plusieurs circonstances.

Placé à Cantaloup dans la division du général Sauret, avec sa grande garde et un poste de cinquante hommes d'infanterie, il arrêta une colonne de dix mille hommes, jusqu'au moment où le général Micas lui eut envoyé des secours.

Il étoit à l'armée d'Italie commandée par Bonaparte, et fit la campagne de l'an 4. Le 18 nivôse an 5, il avoit été fait chef d'escadron. Le 26, lorsque le général Provera marchoit sur Mantoue, le chef d'escadron Mesmer commandoit l'avant-garde du général Lannes, forte de cent hommes. Il attaqua, fit prisonniers cinquante grenadiers autrichiens et dix chasseurs; en continuant sa marche, il rencontra un bataillon d'infanterie qu'il fit prisonnier avec son drapeau.

Pendant les années 7 et 8, il continua de servir à l'armée d'Italie, commandée par le général Schérer; passa en l'an 8 à l'armée de réserve commandée par Macdonald; fit la campagne de l'an 9 à celle des Grisons, sous les ordres du

même général ; et servit ensuite à l'armée des côtes de Bretagne pendant les années 11 et 12, commandée par les généraux Sébastiany et Boyer. Le 26 prairial an 12, le chef d'escadron Mesmer a été nommé membre de la légion d'honneur.

J. N. E. MATHIS,

Chef d'Escadron au premier régiment de hussards.

TOLAY, départemet de la Moselle, vit naître, le 24 juin 1771, Jean-Nicolas-Eloy MATHIS; il avoit à peine atteint sa seizième année qu'il prit du service en qualité de dragon au régiment de la reine, le premier janvier 1788. Le 11 juillet 1790, il passa au service de l'Autriche et fut reçu cadet au régiment de Bender; mais à la nouvelle que la France sa patrie s'armoit pour résister aux nombreux ennemis qui la menaçoient, il quitta un service étranger et vint se placer sous les drapeaux français. Il servit en qualité de volontaire à l'armée du Nord pendant les années 1792 et 1793, sous les ordres des généraux Lafayette et Dumourier; il s'étoit placé depuis le 21 septembre 1791 au premier bataillon de la Moselle, et mérita par sa bonne conduite d'être nommé capitaine au premier régiment des hussards le 12 avril 1793.

En l'an 3, il étoit passé à l'armée des Pyrénées-Orientales, et fit la campagne sous les ordres du brave général Dugommier. En l'an 4, il fut envoyé à l'armée d'Italie, commandée par

le général en chef Bonaparte. Le 19 floréal, à la tête de quatre escadrons de cavalerie, il passa le Pô; à peine il avoit atteint l'autre rive que, sans prendre le tems de se mettre en bataille, il se précipita sur la cavalerie antrichienne et napolitaine qu'il repoussa jusqu'à St.-Rocro : par cette charge hardie il protégea le passage de l'armée.

A la sortie de Tréviso, en pluviôse an 5, il chargea vigoureusement la cavalerie ennemie, tua un officier, en fit un autre prisonnier et en mit beaucoup hors de combat.

Le 25 ventôse, dans une reconnoisance faite par le général Bernadote sur Gradiska, il rencontra l'ennemi dans le village de Nogaredo, le chargea et le poursuivit jusque dans son camp.

Pendant les années 6 et 7, le capitaine Mathis servit à l'armée d'Italie sous les ordres du général Schérer; en l'an 8, il étoit à l'armée de réserve commandée par Macdonald; et pendant le cours de l'an 9, il fut employé à l'armée des Grisons, guidée par le même général.

Il étoit à l'armée de l'Ouest, lorsqu'en l'an 10 le premier frimaire, il fut nommé capitaine des guides du général en chef Leclerc, partit avec l'armée pour Saint-Domingue, et se trouva aux affaires qui eurent lieu pendant le débarquement.

A la première affaire de la Crête-à-Pierrot, les généraux Debelle et Devaux ayant été blessés, et le chef d'artillerie Pansour ayant pris le commandement, le capitaine Mathis, à la tête de la garde à cheval du général Leclerc, fut chargé de soutenir la retraite : non seulement il résista à l'ennemi, mais il exécuta différentes charges avec le plus grand succès. Malgré tous les efforts de l'armée des Noirs, l'infanterie française ne put être entamée; il tua beaucoup de monde à l'ennemi, et parvint également à sauver deux pièces de canon.

A la deuxième affaire de la Crête-à-Pierrot, notre infanterie ayant été repoussée, la cavalerie nègre s'avançoit pour le charger ; aussitôt le capitaine Mathis fondit sur elle à la tête de la garde à cheval, la mit en déroute, donna le tems à l'infanterie de se rallier et soutint fortement la retraite. Le géneral Leclerc, satisfait de sa conduite, le nomma chef d'escadron des guides sur le champ de bataille, le premier prairial an 10.

A la première attaque du Cap par les nègres, notre infanterie avoit été repoussée et se trouvoit en désordre ; le chef d'escadron Mathis demanda au général en chef Leclerc de charger l'ennemi; l'ordre lui ayant été donné, avec sa cavalerie il culbuta les nègres, reprit les retranchemens dont ils s'étoient emparés, et s'y main-

tint pendant huit heures sans le secours de l'infanterie. Plusieurs fois il sortit des retranchemens dont il étoit maître, et exécuta des charges qui firent perdre beaucoup de monde à l'ennemi; son cheval fut tué sous lui.

A la seconde attaque du Cap, le général en chef lui donna le commandement de toute la cavalerie de l'armée. Notre infanterie venoit d'être repoussée; aussitôt il ordonna la charge, reprit les retranchemens dont l'ennemi s'étoit emparé. De ses propres mains il arracha un drapeau dont le général Leclerc avoit fait présent au général noir Clervaux, qui s'étoit rangé du côté des Français à leur arrivée, et qui depuis s'étoit révolté. Plein d'admiration d'une conduite aussi belle et aussi soutenue, il promit au chef d'escadron Mathis de le faire nommer colonel à sa rentrée en France, et de lui faire obtenir un sabre d'honneur.

De retour dans sa patrie, ce brave officier fut nommé chef d'escadron au premier régiment de hussards le 28 germinal an 11, où il continue de servir.

A. C. J. DELARUE-DE-LA-GRÉARDIÈRE (O. ✻),

Capitaine de vaisseau.

AIMÉ-CHARLES-JULIEN DELARUE-DE-LA-GRÉADIÈRE, capitaine des vaisseaux de S. M. l'Empereur et Roi, officier de la légion d'honneur, né à Condé, département du Calvados, le 15 novembre 1769, entra dans la marine militaire le premier janvier 1784, en qualité d'aspirant de la marine; il fut nommé enseigne provisoire en 1791, enseigne entretenu en 92, lieutenant de vaisseau au mois de brumaire an 2, capitaine de frégate en l'an 5, et promu au grade de capitaine de vaisseau par un arrêté spécial des consuls, du mois de frimaire an 8.

Voué à la marine militaire dès l'âge de quatorze ans, il a presque toujours été en activité de service, soit dans les ports, soit à la mer sur les vaisseaux. Les premiers essais de sa carrière furent consacrés à la navigation des côtes; mais peu de tems après, il s'élança dans une sphère d'activité plus convenable à son caractère, et s'embarqua pour les Indes Orientales. A peine arrivé de ce long voyage, il en entreprit un autre

pour l'Amérique : il fut aux îles du Vent et à St.-Domingue, et parcourut successivement ainsi les quatre parties du monde.

A son retour, il reprit la navigation d'Europe sur diverses frégates, où il eut occasion de fortifier dans ses croisières les connoissances pratiques qu'il avoit précédemment acquises de la situation de nos côtes et d'une partie de celles d'Angleterre. Ce fut à cette époque que les évènemens politiques, en ébranlant tous les états, déterminèrent cette ligue générale qui mit la France à deux doigts de sa perte, en allumant contre elle les hostilités qui éclatèrent de toutes parts.

Cet embrâsement universel vint bientôt lui offrir les moyens de signaler son dévouement et son ardeur ; et véritablement il fut un des officiers qui, les premiers se montrèrent à l'ennemi. Il a participé à presque toutes les sorties de la guerre de la révolution, et y a été successivement employé par les généraux commandant l'armée navale, aux corvées d'honneur, missions de confiance, et aux opérations et dans les places les plus honorables et les plus distinguées. Il a commandé au commencement de ladite guerre une division de trois corvettes. Rappelé ensuite à Brest, son département, il y fut employé d'abord comme adjudant à l'état-major-général ;

mais peu de tems après il reprit ses services dans l'armée navale, où il fut chargé des fonctions d'état-major, sous le titre d'adjudant en chef, place qu'il a successivement remplie dans les escadres de l'Océan et de la Méditerranée.

C'est sous ce dernier titre qu'il a participé à la campagne d'Égypte, où à peine arrivé il fut choisi par l'amiral pour diriger le débarquement général au Marabou. Envoyé immédiatement après en qualité de commandant d'armes à Rosette, il fut chargé d'y organiser le service et de pourvoir aux besoins des armées de terre et de mer et à la sûreté de la navigation sur les deux rives du Nil. Il y dirigea en chef, avec succès, deux expéditions militaires contre diverses villes turques dont les habitans avoient pris les armes et s'étoient insurgés. Enfin appelé au commandement de la frégate la *Muiron*, il quitta l'Égypte à la fin de l'an 7, par un de ces évènemens d'autant plus extraordinaires, qu'il associoit en quelque sorte sa fortune à celle du héros du siècle, et qu'il fut à cette mémorable époque, sous le pavillon de l'amiral Gantheaume, le pilote de Bonaparte, et l'un des instrumens privilégiés dont la providence s'est servi pour ramener en France Napoléon le grand, premier Empereur des Français et Roi d'Italie.

Sept lettres de commandement, depuis la sim-

ple corvette jusqu'aux vaisseaux de soixante-quatorze et de quatre-vingts pièces de canons, attestent la confiance du gouvernement en sa faveur; et les notes ainsi que les rapports avantageux qui existent sur son compte, prouvent que le capitaine sut, par des efforts constans, captiver la bienveillance de ses chefs, l'estime et l'amitié des généraux de terre et de mer, dont il a suivi la carrière et partagé les travaux. Aucun malheur, nul évènement fâcheux n'ont pu jusqu'à ce jour interrompre le cours de ses services. Toujours en activité, il est maintenant dans les Indes Orientales, où il commande le vaisseau de Sa Majesté, le *Marengo*.

L. A. CASSAN (O. ✻),

Colonel du vingtième régiment de ligne.

Le 23 avril 1771, Louis-Aphrodise Cassan naquit à Lésignan, département de l'Aude. La guerre de la révolution qui devoit donner un nouveau lustre aux vertus militaires, vint assigner la place que devoit occuper ce jeune guerrier. Dans tous les départemens, les bataillons des défenseurs de la patrie s'étoient formés; ils marchoient vers les frontières. Dans le second bataillon de l'Aude se trouvoit M. Cassan, qui avoit été mis à la tête d'une compagnie le 28 octobre 1791. Arrivé à l'armée des Alpes, il fit la première campagne sous les ordres de M. de Montesquiou, et fut ensuite employé à celle des Alpes maritimes, commandée par le général Anselme.

Passé à l'armée des Pyrénées-Occidentales, il se trouva aux combats des 15 avril, 23 juillet et 30 août. Fait capitaine le 25 septembre 1793 à la cent-quarante-septième demi-brigade, il suivit ce corps à l'armée des Pyrénées-Orientales, commandée par le brave Dugommier, et combattit à la journée du Boulou, aux siége et assaut du fort St.-Elme, au combat de la Montagne noire.

Au mois de floréal an 2, il se distingua d'une manière toute particulière à l'affaire de Montesquieu. A la tête d'une compagnie de chasseurs qu'il commandoit, il entra dans les retranchemens ennemis, prit une pièce de canon qu'il dirigea avec succès sur les ennemis. Le 20 vendémiaire an 3, il fut adjoint aux adjudans généraux.

Il fut envoyé à l'armée d'Italie le 3 messidor de la même année, avec le seul titre de capitaine de la cent-quarante-septième, servit quelque tems sous Schérer, et fit ensuite partie de l'invincible armée d'Italie, commandée par Bonaparte.

Au mois de ventôse an 4, passé capitaine à la trente-neuvième, qui quelque tems après devint quatrième par le tirage des numéros, il fit la campagne de l'an 4 et 5, et se distingua en plusieurs circonstances, et notamment à la bataille de Millésimo, à l'assaut de Cocéria, à l'attaque des redoutes de Séva, au passage du Pô, au combat de Fumbio, à Lodi, au passage du Mincio, au premier blocus de Mantoue, à l'attaque et prise de la porte Cérèze, au combat pendant deux jours contre les insurgés de la Romagne, à la bataille de Castiglione, à la prise des retranchemens de Priamolano dans les gorges de la Brenta.

Le 22 fructidor an 4, il fut fait chef de bataillon

à la quatrième demi-brigade, par le général en chef, pour sa bonne conduite à la bataille de Bassano.

Il se trouva à l'attaque et prise de Legnago, à la bataille de St.-Georges, au deuxième blocus de Mantoue, à l'attaque et prise de la porte Cérèze, à la bataille de la Brenta, à celle de Calderio, à Arcole, au combat d'Angiari. A l'attaque du pont que les Autrichiens avoient jetté sur l'Adige, il fut fait prisonnier.

En l'an 6, il faisoit partie de l'armée d'Angleterre, et se trouva à un combat sur mer le 18 germinal, et à l'attaque des îles Marcouf.

Pendant les années 8 et 9 il servit à l'armée du Rhin, au combat de St.-Blaise dans la Forêt noire, aux batailles d'Inguen, à Mœrskirch, aux affaires de Biberach, de Krunbach, de Waltenhausen, au passage du Danube à Dillingen, au combat de Neressein, à Dachau, à Hohenlinden, au combat et passage de la Salza à Laufen.

Le 10 prairial an 11, il fut nommé chef de brigade à la vingtième demi-brigade de ligne, et colonel du vingtième régiment de ligne le premier ventôse an 12. Membre de la légion d'honneur le 26 frimaire de la même année, il fut fait officier de la légion d'honneur le 26 prairial.

H. CALLIER (C. ✻),

Général de Brigade.

HUBERT CALLIER est né à Luxeuil, département de la Haute-Saône, le 21 mars 1764. Il avoit pris du service au onzième régiment d'infanterie de ligne, et fut employé dans tous les grades de sous-officier, depuis le 8 juin 1782 jusqu'au 20 janvier 1792. Il les devoit à sa bonne conduite, à son zèle, à son application.

Le 9 janvier 1793, il étoit sous-lieutenant au vingt-cinquième régiment d'infanterie; il avoit fait les campagnes de 1792 et 1793.

En l'an 2 le 18 brumaire, il fut fait adjoint-lieutenant; et le 30 ventôse, chef de bataillon du Var. Il faisoit partie du camp qui fut assiégé devant Maubeuge; il étoit au siége de Charleroy et à tous les combats qui eurent lieu avant et après le siége.

Le deuxième jour complémentaire de l'an 2, à la tête des grenadiers du quatrième du Var, il passa la rivière d'Ourthe et gravit la montagne d'Elneux. Le succès de cette expédition fut attribué au courage et aux talens militaires que déploya dans cette journée le chef de bataillon Callier.

Dans les derniers jours du siége de Luxembourg, il fut choisi pour porter la capitulation, et demeura en ôtage auprès du général Bender, gouverneur de cette place. Le 13 nivôse an 3, il fut chef de bataillon à la soixante-sixième demi-brigade.

A la bataille de Newied, il contribua à la prise de sept drapeaux, de trois mille hommes et de vingt-six pièces de canon. Dans cette journée, les Autrichiens étoient commandés par le lieutenant-général de Kray.

Chef de bataillon à la quatre-vingt-seizième, le 27 pluviôse an 4 il se trouva aux trois passages du Rhin et à tous les combats qui ont illustré les armées de la Moselle, du Rhin, d'Allemagne, de Mayence et d'Angleterre.

Cet officier, que ses talens et sa bravoure ont toujours fait remarquer, n'a jamais été blessé que légèrement.

Le 26 prairial an 5, il fut fait chef de brigade, et général de brigade le 24 fructidor an 7. Aujourd'hui en activité de service à Albi; département du Tarn, il est un des commandans de la légion d'honneur.

tesse, une conception facile, une mémoire heureuse, une noble fierté, un grand courage, et par-dessus tout un goût décidé pour le métier de la mer; son père qui s'en aperçut le fit naviguer avec lui aussitôt qu'il fut en état de marcher. Il lui enseignoit la partie des mathématiques nécessaire à l'homme de mer; il lui en faisoit faire l'application, et comme il avoit fait sept campagnes sur les vaisseaux du roi, les grands mouvemens des forces navales ne lui étant pas inconnus, il en parloit souvent à son élève. De telles conversations enflammoient l'ame du jeune Huguet, et dirigeoient son esprit vers les grandes choses.

Ce père plein d'honneur ne négligeoit rien pour former le cœur de son fils; il lui inspiroit l'amour de la patrie, de la gloire, de la bienfaisance et de toutes ces vertus qui font l'homme de bien.

Malheureusement ce bon père, ce tendre ami termina sa carrière à la moitié du terme ordinaire. Huguet, n'ayant encore que douze ans, étoit trop jeune pour commander de droit le bâtiment de sa mère; mais il le commandoit de fait et avec une habileté étonnante.

Un jour qu'il étoit allé à la ville pour des affaires, à son retour il vit son bâtiment échoué sur la côte très-dure et très-inclinée, sur laquelle des gens avoient eu la mal-adresse de le laisser tou-

cher. La bande étoit considérable, et les coutures ayant largué sous le vent, l'eau étoit également en-dedans et en-dehors du bâtiment, au niveau du bord. Ce jeune homme désolé chercha d'abord des ressources dans les conseils des vieux marins, les priant de lui faire part de leur expérience, pour se tirer d'un si cruel embarras; mais tous lui dirent que les travaux pour sauver ce bâtiment seroient inutiles, qu'il étoit perdu. Huguet, ne comptant plus sur des lumières étrangères, en trouva dans son imagination : il commença par calculer le poids du chargement, qu'il ajouta à celui de l'eau entrée dans son navire; il calcula aussi le poids du volume entier du déplacement de son bâtiment; et la différence en plus étant pour ce dernier, il osa espérer : il fit promptement un appareil qui, en augmentant la masse du déplacement, força l'effet de la nature qui devoit engloutir son vaisseau, à le relever tout-à-coup et sans frais.

Quelque tems après, M. Huguet ayant obtenu de sa mère la permission de travailler pour lui, ayant vu dans la rade de Bordeaux un superbe navire expalmé et gréé à son goût, alla offrir ses services au capitaine. « Pour quel poste vou» lez-vous vous embarquer, lui demanda le ca» pitaine? — Pour celui que vous voudrez, pour-

» vu que j'apprenne mon métier. — Combien » voulez-vous gagner? — Ce que vous voudrez, » pourvu que nous partions bientôt ».

Dès que la pointe de Grave fut doublée, on serra le petit perroquet, Huguet s'y trouva. Une heure après on serra le grand, il s'y trouva encore; il ne se mettoit pas un perroquet en haut ou en bas qu'il n'y allât le premier pour le garnir ou le dégarnir : il ne se prenoit pas un ris qu'il ne fût à l'empointure ; enfin, il ne s'exécutoit pas une manœuvre haute qu'il ne s'y trouvât. C'est ainsi qu'il fit volontairement trois longues campagnes, où, en apprenant à obéir, il se rendoit capable de commander.

Parmi les officiers sous les ordres desquels il se trouva, il fut distingué particulièrement par M. le chevalier Monteaut, habile marin, qui connoissoit parfaitement l'astronomie nautique, et qui commandoit la manœuvre avec habileté et la plus grande précision.

Ce fut au mois d'août 1776 qu'il finit la dernière de ses trois campagnes ; il séjourna un an en France pour se perfectionner dans les mathématiques, que son père lui avoit enseignées ; et en 1777 il embarqua officier sur *la Rose-Elisabeth*, commandée par M. Lafosse. Ce capitaine, neveu de M. Blanchard, lieutenant de frégate, qui avoit fait toute la guerre de 56 dans

le Canada, témoigna au jeune Huguet la plus intime amitié et la plus haute confiance.

De retour en France en 1778, ce bâtiment fut armé en guerre. Sur la fin de cette année, avec douze canons et soixante-cinq hommes, il eut ordre de prendre un chargement de comestibles, pour le compte du Roi, destiné pour les forces de terre et de mer que nous avions à Saint-Domingue. Huguet y continua son service en qualité de lieutenant sous le même capitaine. La traversée fut des plus orageuses; coups de vent sur coups de vent; des mers terribles : la mâture fut fort endommagée. La grande vergue cassée et rendue inservable, on fut forcé de mettre un grand hunier pour grande voile, et de rapetisser toutes les autres à proportion. Il avoit cinquante jours de mer, lorsqu'on vit un bâtiment armé de dix-huit canons, bien gréé, peint et pavoisé en noir, et supérieurement bastingué. Le capitaine qui estimoit le lieutenant Huguet, lui demanda ce qu'il feroit dans une telle circonstance ? Je chasserois, dit le jeune homme, et on chassa. En approchant du bâtiment chassé, on vit le pavillon anglais. On le canonna, il riposta très-foiblement; il amena son pavillon et abandonna le gouvernail. On vit le bâtiment, ses voiles en pantenne voguer à l'abandon : tout-à-coup le pont se remplit de monde. Le lieutenant

Huguet ordonna, de la part du capitaine, de mettre le canot à la mer, et de venir à bord ; on répondit en français que, les embarcations étant toutes criblées par les boulets qu'on venoit de leur tirer, la chôse étoit impossible.

M. Huguet, étant allé à bord, apprit que ce bâtiment étoit la corvette l'*Oiseau*, commandée par M. de Fautrel, lieutenant de frégate, partie de Lorient ; que douze Anglais qui étoient à son bord avoient saisi le moment que la corvette étoit en cape, avoient tué le second capitaine et le second maître de quart, tué et blessé plusieurs autres, forcé le reste à se sauver dans l'entrepont avec le capitaine et les autres officiers, et que ces Anglais avoient pointé une pièce de canon à l'ouverture de chaque panneau, chargée à mitraille jusqu'à la gueule, le boutte-feu alluné et levé pour exterminer les Français, aussitôt qu'ils le pourroient impunément. Quel service l'*Elisabeth* rendit alors à cet équipage, et quelle leçon pour les marins !....

Ce qui fait le mérite de cette action, c'est que les forces apparentes de l'*Oiseau* étoient supérieures à celles de l'*Elisabeth*.

Le 25 avril 1779, à vingt lieues dans l'est du cap Samana, l'*Elisabeth* fut attaquée par un bâtiment de guerre anglais, armé de dix-huit canons, fraîchement sorti de la Jamaïque ; son

pont, ses gaillards, ses hunes, tout étoit couvert de monde. L'*Elisabeth*, avec près de cent jours de mer, manquoit de toute espèce de rafraîchissement, et sur-tout d'eau. Tout son monde étoit dévoré par la soif, excitée par la chaleur brûlante du climat; la défense n'en fut pas moins opiniâtre, à la demi-portée du pistolet. La mer étant unie comme une glace, aucun coup ne se perdoit : les canons chargés jusqu'à la gueule vomissoient de part et d'autre des monceaux de balles et de mitraille. Huguet remplissoit les fonctions de capitaine en second dans cette journée. Cet officier sut se multiplier pour ainsi dire ; il se trouvoit par-tout au commandement et à l'exécution de la manœuvre, à celui de la batterie, et quelquefois même au pointage des canons.

Le vaisseau ennemi étant plus léger, mieux fourni d'hommes, plus prompt dans ses mouvemens, obligeoit les Français à faire feu des deux bords; il y avoit plus de trois heures que cet acharnement duroit. Huguet venoit de faire tirer la bordée de babord et d'ordonner aux chargeurs de recharger les canons, pendant que lui, avec le reste des hommes attachés à la batterie, passeroit à tribord, pour en pointer les pièces, et faire feu sur l'ennemi, dont le mouvement marqué annonçoit qu'il alloit se porter de ce côté,

lorsqu'il se sentit frappé par un biscayen à la partie supérieure du bras droit, qui lui fit tomber son sabre. Huguet ramasse son arme de la main gauche, et continue de commander. Mais quatre hommes l'enlèvent et le portent au poste ; il s'aperçut qu'il perdoit tout son sang ; toutes les parties molles étoient déchirées, l'artère brachiale étoit coupée ; il se fit mettre le premier appareil et remonta sur le pont. Il trouva le feu ralenti, quelques-uns même parloient d'amener. M. Bonnechose, lieutenant de l'*Oiseau*, très-brave officier, s'efforçoit d'électriser les Français par ses discours et par son exemple. La présence du second capitaine, la vue du sang qui couloit de son bras ranima l'intrépidité ; le feu se revivifia, et trois ou quatre bordées suffirent pour mettre l'ennemi en fuite.

Le 30 avril l'*Elisabeth* entra au Cap, versa les munitions dont elle étoit chargée dans les magasins du Roi. Que ce service rendu à l'Etat coûta cher à M. Huguet ! Manquant de tout, on ne put lui administrer aucuns secours ; on ne pouvoit même lui donner de l'eau pour étancher sa soif, dans ces parages brûlans. Pendant les cinq jours qui suivirent le combat, son bras tomba en mortification, en gangrenne ; il fallut le lui amputer, le premier mai, lendemain de l'arrivée au Cap.

Monsieur le comte d'Argout, lieutenant-général des armées du Roi, gouverneur-général de St.-Domingue, les officiers-généraux et supérieurs, plusieurs magistrats vinrent le voir et le complimenter. Son capitaine et ses camarades le baignoient de leurs larmes : on ne voulut pas qu'il fût à l'hôpital, on le confia aux soins du chirurgien major du régiment du Cap, qui le plaça dans sa propre maison. La manière savante dont il fut traité et les soins qu'il reçut, accélérèrent sa guérison, au point qu'au bout de soixante jours il fut en état de se rembarquer et de reprendre son service.

Du 15 au 17 septembre 1779, à soixante lieues dans le nord des Bermudes, l'*Elisabeth* fut assaillie par une affreuse tempête, et par un ouragan terrible qui faillit l'engloutir; toutes ses voiles serrées à double rabans lui furent emportées sur ses vergues; elle perdit son grand mât et son mât d'artimont : obligée de faire vent arrière pour fuir la lame, elle fut portée à la vue des Bermudes. Elle avoit eu le bonheur de conserver ses douze canons, et rencontra le 18 les navires du commerce la *Favorite* et l'*Actif* de Marseille, capitaines Reynaud et Hicard, et la *Nancy* de Bordeaux, capitaine Couture, qui comme elles étoient démâtées de tous mâts et n'avoient conservé aucun de leurs canons : tous se remâtèrent

comme ils purent avec des mâts de hune. A peine cette opération étoit-elle finie, qu'un bâtiment de guerre garde-côte, de 14 canons, parut et vint attaquer l'*Actif*, qui se rendit sans coup férir.

L'*Elisabeth* avoit déjà fait branle-bas, et s'étoit préparée au combat, lorsqu'un officier supérieur qui avoit découragé, séduit ou trompé cet équipage jusqu'alors si soumis et si brave, après avoir lui-même éteint les boute-feux, se chargea de venir derrière dire au capitaine que l'équipage ne vouloit pas se battre; il ne rougit pas d'ajouter qu'il partageoit ce sentiment, parce qu'il ne falloit pas s'exposer pour les autres. Le lieutenant Huguet laisse ce capitaine, vole sur l'avant du vaisseau et dit aux matelots : « Est-ce bien vous que j'ai vu si fiers lors de la chasse et de l'attaque de l'*Oiseau*, qui paroissoit deux fois plus fort que nous? Etes-vous les hommes du 25 avril, qui se battirent avec tant de valeur, et qui mirent en fuite des forces si supérieures? avez-vous oublié les éloges que les habitans du Cap ont donnés à votre conduite? Eh bien! après avoir été couverts de gloire, vous allez l'être de honte. Mais croyez-vous pouvoir éviter le combat? Si vous laissez prendre ces trois bâtimens sans les secourir, vous montrez votre foiblesse, et vous encouragez l'ennemi à vous attaquer: alors il faudra bien se

battre ; car, certes, nous ne nous rendrons pas lâchement. Ne vaut-il pas mieux attaquer nous-mêmes, mériter les louanges de nos concitoyens, au lieu de leur mépris » ?

Ces discours et d'autres qu'il seroit trop long de détailler, firent leur effet. « Eh bien ! dirent » les matelots, qu'on nous mène au combat » ! Le brave capitaine Lafosse étoit sur sa dunette, rongé de dépit. Huguet y saute, lui apprend ce qui se pass. ; il en est enchanté. On rallume les boutte-feux. *Vive le Roi !* étoit le cri de guerre de ce tems-là; il fut répété trois fois par tous avec enthousiasme ; et malgré le délabrement du navire, la mer étant très-belle, on vira vent devant avec une célérité étonnante.

On porta droit sur l'ennemi, on prit position dans sa gauche, on s'approcha à bout touchant, enfin le feu fut si bien nourri et si bien dirigé, qu'après une heure et demie environ, ne pouvant plus le soutenir, l'Anglais assura ses basses voiles, borda et hissa ses perroquets, coupa ses palans de bout de vergue, et s'éloigna, abandonnant son canot chargé d'amariner l'*Actif*, que l'*Elisabeth* reprit.

Le lendemain l'Anglais revint à la charge, mais il fut repoussé avec la même vigueur; enfin ceux qui montoient l'*Elisabeth* eurent la douce satisfaction et la gloire de conduire ces trois na-

vires à bon port. Parmi les officiers qui contribuèrent à rendre ce service marquant et désintéressé, on doit distinguer messieurs Lanabit, de Laroquette et de Laborde.

Le 3 juin 1780, de retour en France, M. Huguet fut embarqué lieutenant sur l'*Eulalie*, armée de vingt-deux canons de huit, et cent hommes d'équipage, commandée par M. Augenne, qui fut attaquée le 9 juin même année par cinq bâtimens de guerre anglais, de quatorze à vingt-quatre canons; elle manœuvra avec tant d'intelligence, se battit avec tant d'intrépidité depuis huit heures du matin jusqu'à quatre heures après midi, que tant d'ennemis réunis furent lassés de sa constance et forcés de l'abandonner. (Voyez les gazettes de France de juillet et août 1780).

Le 20, autre combat contre l'*Achille* de vingt-quatre canons de 9 et cent vingt-cinq hommes d'équipage, et la *Résolution* de 18 canons et 90 hommes, depuis onze heures du matin jusqu'à huit heures du soir, que l'ennemi harassé suspendit le combat en s'éloignant. L'*Eulalie* étoit elle-même si désemparée, qu'il lui fut impossible de le poursuivre.

Le 21, autre combat contre les deux mêmes bâtimens, depuis onze heures du matin jusqu'à quatre heures du soir, que la frégate du roi d'Angleterre l'*Eole* de quarante canons, commandée

par M. Hetking, capitaine de vaisseau, renforça les ennemis; combat acharné contre les trois réunis jusqu'à huit heures et demie, que le brave capitaine, un lieutenant ayant été tués, plusieurs officiers et mariniers, matelots tués ou blessés, les manœuvres hachées, les voiles en lambeaux, cinq pieds d'eau dans la calle, l'*Eulalie* fut obligée de se rendre aux Anglais.

Pendant les deux premières journées, M. Huguet fut constamment aux côtés du capitaine chargé de faire gouverner et de commander la manœuvre sous ses ordres. M. Lassus, lieutenant, ayant été tué le 20, M. Huguet eut ordre le 21 de commander la partie de l'avant de la batterie, avant la jonction de l'*Eole* avec l'ennemi, dont la supériorité de la manœuvre pouvoit balancer la différence des forces. Les mouvemens les plus savans et les plus à-propos furent exécutés pour améliorer la position de l'*Eulalie*, et rendre pire celle de l'ennemi (ce qui est difficile lorsqu'on combat contre plusieurs); et lorsque par la jonction de l'*Eole* les forces furent devenues si disproportionnées, tous les moyens furent employés pour lui échapper. Voyant qu'il avoit l'avantage de la marche, vent arrière et sur le largue, le capitaine laissa approcher la frégate à bout touchant à babord. Tout étant bien disposé, on tint le plus près l'amure à tribord, on halla bas les

bonnettes, on amura les basses voiles, on borda, brassa et boulina tout à-la-fois, de sorte que la route de l'*Eulalie* se trouva dans une minute faire un angle de 112 à 113° avec celle de l'ennemi. Ne s'attendant pas à ce mouvement, l'Anglais n'étoit pas disposé à le faire lui-même; et en attendant, l'*Eulalie* avoit gagné une bonne distance. Si sa marche eut été égale à celle de l'ennemi, cette même distance se seroit conservée, et avec de l'attention on auroit pu espérer d'échapper; mais au plus près comme aux autres alures, les trois bâtimens qui la combattoient avoient sur elle un avantage marqué. Peu d'hommes réunissent, à un degré aussi éminent que M. Augenne, toutes les qualités qui font le bon marin. Il avoit quarante ans, sainement et fortement constitué, l'esprit vif et juste, grand manœuvrier, bon astronome et profond mathématicien, rien n'égaloit son sang-froid et son courage, si ce n'est sa modestie. Pourquoi les balles atteignent-elles des têtes aussi précieuses!

Il fut remplacé dans le commandement par M. Martin, de Bordeaux, officier plein de mérite, et dont le sang-froid et le courage s'accroissent en raison directe des dangers : il avoit été blessé de même que M. Sers; mais de tels hommes ne vont pas au poste pour de légères blessures. Les officiers qui prirent également une part honora-

ble à ces glorieuses actions, sont messieurs Gardère, de Cassoulet et Verdeil.

M. Huguet revint en France, fut embarqué et continua de servir et de se battre pendant tout le reste de la guerre; faisant abandonner aux Anglais des bâtimens français dont ils étoient prêts de s'emparer, et quelquefois même ceux dont ils s'étoient déjà saisis. On voit par ses états de services que sur quatre ans et quelques mois que la France prit une part active dans la guerre d'Amérique, il eut quarante-six mois de navigation effective en guerre.

Pendant toute la durée de la paix qui suivit cette guerre, il ne cessa de commander les plus beaux bâtimens pour des voyages de long cours. Il faisoit son retour, et se trouvoit déjà dans le golfe de Gascogne; les vents E. N. E. tenant le plus près du vent les amures à bord deux ris dans chaque hunier, lorsqu'à la pointe du jour du 10 avril 1793, il se trouva le beaupré sur un vaisseau hollandais de soixante-quatre canons, qui couroit à l'O. S. O., escortant une flotte marchande. Que faire? Virer de bord pour prendre les amures à tribord, c'étoit se faire connoître, chasser et capturer sans coup férir. Il prit son parti sur le champ; il arriva vent arrière faisant route avec la flotte, pour se faire croire l'un des siens. Il amena ses huniers, afin de se laisser

culer. Le vaisseau avec la flotte, courant de l'avant et vent arrière, tomboit d'autant sous le vent et en même tems qu'il faisoit larguer ses ris, ses perroquets et ses autres voiles; il donnoit des élans sur babord, qui en le culant toujours le traversoit insensiblement dans cette aile : mais lorsqu'il fut par le travers de la frégate qui étoit à la queue de la flotte, environ à demi-lieue derrière le vaisseau, celle-ci le reconnut pour étranger et le chassa. Alors M. Huguet mit toutes ses voiles au vent, reprit le plus près l'amure à babord, et s'orienta en conséquence. La frégate le canonna pendant demi-heure, sans lui faire grand mal. M. Huguet n'ayant qu'un seul canon auquel il eut osé mettre le feu, ne pouvoit pas riposter; mais il ne voulut jamais diminuer de voiles, ni mettre son pavillon, malgré tout ce que purent lui dire ses officiers et passagers; présumant bien que le commandant n'exposeroit pas sa frégate à se séparer de lui, pour courir après un bâtiment dont la validité de la prise étoit incertaine, n'ayant pas vu de pavillon. En effet, un moment après, il tira un coup de canon, hissa le pavillon de ralliement et la frégate arriva, abandonnant M. Huguet, qui attéra aux côtes d'Espagne, les côtoya à toute vue, sachant bien que l'ennemi ne croise jamais sur ses propres côtes, ni sur celles de ses alliés : il saisit une nuit obscure pour faire

route pour Bordeaux, où il entra. Il fut le seul qui arriva à bon port de tous les bâtimens partis des Indes un mois avant et un mois après lui. Tous les autres furent pris par les Anglais.

Les brillans combats que M. Huguet avoit livrés aux Anglais dans la précédente guerre, ses talens distingués dans le métier de la mer, sa probité et ses sentimens d'honneur universellement reconnus, et la ruse par laquelle il venoit d'échapper à un vaisseau et une frégate ennemis, dont le résultat étoit l'entrée en France d'un bâtiment valant deux millions, tous ces titres lui valurent, le 2 brumaire an 2, sa nomination au grade de capitaine de vaisseau, troisième classe. Il étoit fort tranquille dans sa maison, lorsqu'il reçut l'ordre de se rendre à Brest pour prendre le commandement du vaisseau le *Superbe*, de soixante-quatorze canons; il répondit sur-le-champ que le commandement dont on venoit de l'honorer, étoit au-dessus de ses foibles talens; qu'en conséquence il espéroit que sa nomination seroit regardée comme non-avenue; et il ne partit point. Le vrai motif de son refus fut que ce commandement n'étoit vacant que par la destitution de M. Boissauveur, et qu'il ne vouloit pas profiter du malheur d'un officier supérieur dont il avoit entendu le plus grand bien. Sur sa lettre de refus, il reçut un second ordre

en

ordre en date du 26 du même mois, portant que M. Huguet étoit confirmé dans sa promotion au grade de capitaine de vaisseau, et qu'il lui étoit ordonné de se rendre à Brest pour prendre le commandement du vaisseau l'*Éole*, de soixante-quatorze canons. Le capitaine se rendit à Brest, mais il parvint à se démettre de ce commandement, qui n'étoit encore vacant que par la destitution de M. de Sercey, officier de beaucoup de mérite. Il préféra le vaisseau le *Scipion*, de quatre-vingts canons, en radoub dans le bassin de Brest, parce qu'il ne déplaçoit personne; il suivit le radoub, fit l'armement de ce vaisseau, et mit en mer au mois de floréal avec l'armée navale sous les ordres de l'amiral Villaret-Joyeuse. Le vaisseau du capitaine Huguet prit une part honorable à la bataille navale que ce général livra à l'armée du roi d'Angleterre aux ordres de l'amiral Hoow, qui commença à neuf heures du matin. Les Anglais, ayant viré par la contre-marche, nous avoient coupé les vaisseaux le *Tyrannicide* et l'*Indomptable*, qui combattirent avec intrépidité pendant plus d'une heure contre une grande partie de l'armée anglaise; c'est alors que l'amiral Villaret ordonna à l'armée de virer de bord vent arrière. Tout à-la-fois, par cette belle manœuvre, nous passâmes sous le vent de l'ennemi, et notre ligne se trouva parfaitement

formée dans moins de cinq minutes; tandis que l'armée ennemie se trouvoit en désordre, nous dégageâmes nos deux vaisseaux, et prîmes sur les Anglais l'avantage qu'ils avoient eu sur nous dans la matinée : le combat ne finit qu'à la nuit. Le 13 du même mois, l'amiral Hoow ayant reçu des renforts, attaqua notre ligne à huit heures du matin; le vaisseau le *Scipion* étoit serre-file de l'armée; il soutint courageusement le feu de plusieurs vaisseaux de l'arrière-garde ennemie qui débordoit considérablement la nôtre. Le corps du vaisseau le *Scipion* fut criblé de boulets, mais tous par ses flancs; il n'en reçut que deux par son derrière. Ses trois mâts furent abattus par les boulets de l'ennemi, notamment celui de misaine, ras de l'étembret du second pont; dix-sept de ses canons eurent la volée emportée; son fourneau fut brisé par l'effet de l'artillerie ennemie; les boulets rouges dont il étoit plein, se répandirent dans l'entrepont, et menaçoient d'incendier le vaisseau; c'est à l'instant qu'on s'occupoit à prévenir cet accident, et que le *Scipion* n'étoit plus qu'une carcasse armée, qu'un vaisseau de cent canons, portant pavillon, et qui n'avoit jusqu'alors pris qu'une très-petite part au combat, vint fondre sur lui à la demi-portée du pistolet. Dans cette position critique, quoiqu'il eût soixante-quatre hommes tués et

cent cinquante-un blessés, l'artillerie du *Scipion* fut si bien servie, si bien dirigée, et son feu ordonné si à propos, que ce formidable ennemi fut forcé de se retirer et d'abandonner le combat : la fumée étant dissipée, le commandant Huguet vit quatorze vaisseaux tant anglais que français dans le même état que le sien, l'armée anglaise en avant à lui, et l'armée française sous le vent à plus d'une lieue, l'amure à tribord; son mât de misaine qui étoit dans l'eau, étoit retenu par la draille du grand foc, il s'opposoit à ce que le vaisseau pût arriver. Le commandant fit couper cette draille, et la fit amarrer au couronnement pour qu'elle fît un effet contraire; il fit prendre celui de ses mâts de hune le moins endommagé par les boulets, qu'il fit mâter à la place du mât de misaine, sur lequel il fit hisser deux voiles, l'une comme misaine, et l'autre comme foc; il les fit brasser de manière à présenter leurs surfaces perpendiculairement au lit du vent. Le vaisseau arriva peu-à-peu, et lorsqu'il eut dépassé la perpendiculaire, il prit du sillage; et le gouvernail commença à faire son effet, lorsque le vaisseau eut le cap sur le général. Le commandant fit mettre des mâts de hune à la place du grand mât et du mât d'artimon, et y fit orienter des voiles. Les ennemis avoient viré de bord pour lui couper la retraite;

mais en échangeant quelques coups de canons avec les vaisseaux de sa tête, il eut la gloire de la doubler et de rallier son général, qui lui envoya la frégate la *Proserpine*, capitaine Perée, pour le remorquer. Le vaisseau le *Scipion* s'étoit vaillamment défendu contre le vaisseau qui lui étoit opposé et contre ceux de l'arrière-garde ennemie qui débordoient la nôtre; son feu avoit été des plus vifs et des mieux dirigés. Le contre-amiral Nielly, qui commandoit la troisième escadre dont il faisoit partie, disoit dans son rapport sur cette affaire : « Le vaisseau le *Scipion* faisoit un feu de volcan ». Il avoit cueilli assez de lauriers, acquis assez de gloire, si son commandant en eût été moins avide. Dans l'état de délâbrement et de danger où il se trouvoit, M. Huguet pouvoit donc se rendre au vaisseau à trois ponts qui étoit dans ses eaux, et qui marchoit sur lui, sans attendre un seul coup de fusil. Cet ennemi pouvoit se mettre en travers son derrière et achever de l'exterminer; il portoit pavillon; il avoit à son bord un général et plusieurs capitaines : il y avoit donc cent contre un à parier qu'il ne manqueroit pas de faire cette manœuvre; mais il étoit possible qu'il ne la fît pas; et cette seule possibilité maintint le commandant dans son inébranlable résolution. Il répondit aux deux personnes qui, en lui rappelant toutes ces

raisons, lui proposèrent d'amener : « Je ne me rendrai qu'à la mort ; l'ennemi n'aura jamais mon vaisseau tant que je serai vivant ».

Le *Scipion*, dit l'amiral Gantheaume, fut sur le point de devenir la proie de l'ennemi ; ce beau vaisseau ne dut son salut qu'aux belles manœuvres du capitaine Huguet qui le commandoit. Jamais vaisseau, dans la même position et dans le même état, ne s'en étoit retiré seul ; le *Tonnant*, commandé par M. le marquis de l'Etendnère, étoit bien aussi démâté de tous mâts, et combattoit encore ; mais il eut le vaisseau l'*Intrépide* qui lui donna une remorque, l'arracha du feu et l'amena à Rochefort ; mais le *Scipion* n'avoit pas un bâtiment pour le secourir. C'est donc en effet aux ressources que sut pour ainsi dire se créer le capitaine Huguet, que la France dut la rentrée à Brest de ce beau vaisseau. M. Faillant, lieutenant en pied, dont les talens et le courage auroient pu être du plus grand secours au capitaine pendant l'action, reçut une blessure dès le commencement, qui le mit hors de combat, de même que M. Jomel, enseigne de vaisseau, qui étoit avec lui sur le gaillard d'avant. M. Ferrey, enseigne de vaisseau, fut fortement blessé à la tête une demi-heure avant la fin, et fut obligé d'aller au poste. Cet officier, chargé des signaux, avoit rempli son devoir avec

beaucoup de zèle, d'intelligence et de courage. M. Leturcq, deuxième lieutenant, fut tué par les coups du dernier vaisseau. C'étoit un officier plein de mérite; quoique jeune encore, il avoit servi dans la guerre d'Amérique en qualité de lieutenant de frégate. Le commandant le regretta beaucoup. Angeran, premier maître d'équipage, après avoir rendu les plus grands services, eut tout le gras de la cuisse emporté. Lorsqu'il fut à Brest, il se retira dans sa maison pour se faire guérir : il étoit dans son lit, lorsque deux officiers allèrent lui proposer de faire une déposition contre le commandant; et à cette condition, on lui garantissoit qu'il seroit officier. Il répondit : Je voudrois bien être officier; mais si, pour le devenir, il faut calomnier mon brave commandant, je ne le serai jamais. Henry, maître d'équipage surnuméraire, exécuta les ordres du commandant pour le remâtage, avec beaucoup de célérité. Il est membre de la légion d'honneur.

Une escadre anglaise croisoit devant Ouessant; l'amiral Villaret-Joyeuse chercha à lui livrer combat, et ordonna des manœuvres en conséquence. Le capitaine Huguet avoit un peu réinstallé son vaisseau, et il se proposoit bien de faire encore compter le *Scipion* pour quelque chose dans cette affaire; mais les vaisseaux que notre escadre avoit à remorquer, ralentissoient sa marche, et les Anglais, qui n'en

avoient point, parvinrent à s'échapper. Mouillé à Berthaume, il fut appelé à bord de l'amiral, de même que tous les commandans d'escadre et de vaisseau; le capitaine Huguet reçut de tous l'accueil le plus flatteur. Arrivé à Brest, il entra son vaisseau dans le port, qu'on s'occupa de réparer.

Il remit en mer dans les premiers jours de frimaire de l'an 3 sous les ordres du même amiral. Le *Scipion* étoit de l'avant-garde de cette superbe armée navale forte de trente-cinq vaisseaux de ligne, dont les plus foibles portoient soixante-quatorze canons; mais le *Scipion* n'ayant pas eu un radoub suffisant pour réparer les dommages qu'il avoit reçus dans les batailles de la campagne précédente, ne put résister aux coups de vent, aux tempêtes affreuses qui l'assaillirent pendant le rigoureux hiver de l'an 3. Ce vaisseau battu par les vagues, la mer brisant sur lui comme sur un rocher au milieu des flots, s'ouvroit de toutes parts; dans ce péril extrême les hommes qui le montoient, vouloient se précipiter tumultueusement dans les embarcations où ils eussent infailliblement péri avec elles. Le capitaine parle, promet le salut à la condition de la plus passive obéissance. « Si vous vous jettez, leur dit-il, pêle-mêle dans les canots, vous vous engloutirez avec eux et vous périrez, au lieu que si les neuf pompes et les puits sont constamment en activité,

nous soutiendrons le vaisseau beaucoup plus longtems sur l'eau; si à cela vous joignez la plus passive obéissance à mes ordres, que personne ne s'embarque que lorsqu'il aura été nommé par moi, personne ne périra; si quelqu'un périt ce sera votre capitaine; car je vous donne ma parole de ne penser à moi que lorsque je vous saurai tous en sûreté, et j'espère cependant me sauver ». Le capitaine en proférant ces mots n'avoit pas même l'espérance, mais il s'étoit voué à la mort pour sauver le plus qu'il pourroit de son équipage. Son parti étant pris, tranquille et calme, il paroissoit persuadé de ce qu'il disoit. L'équipage rassuré exécuta les travaux qu'il leur ordonna: on commença par sauver les malades, des femmes anglaises et prisonnières, successivement les mousses, les novices, les matelots et les officiers-mariniers; après avoir fait faire deux visites et en avoir fait une lui-même, s'être assuré qu'il ne restoit personne dans toutes les parties du vaisseau, il fit embarquer ses officiers et s'embarqua lui-même. Le sauvetage se fit avec ordre, calme, confiance, et en même tems célérité. L'amiral Gantheaume, qui montoit le vaisseau qui recueilloit ces naufragés, sut se tenir si prêt, mit tant d'activité dans l'embarquement des hommes qui lui étoient envoyés, et renvoyoit les embarcations si promptement, qu'on retint ce malheureux vaisseau assez de tems sur l'eau pour pouvoir

en retirer tout son équipage. Quels secours! quels soins! quelles attentions l'amiral Gantheaume et ses officiers ne prodiguèrent-ils pas au capitaine, aux officiers, à l'équipage! et avec quel plaisir on voyoit sur les figures de ces dignes officiers, qu'ils jouissoient du bien qu'ils faisoient à leurs camarades.

Mouillé à Brest le 14 pluviôse, M. Huguet se rendit sur-le-champ à bord de l'amiral Villaret-Joyeuse, qui l'embrassa et lui fit les complimens les plus flatteurs sur sa conduite. « Vous avez fait, lui dit-il, tout ce qu'il étoit possible qu'un homme de l'art pût imaginer pour sauver votre vaisseau; vos travaux ayant été inutiles à cet égard, vous en avez retiré le plus précieux, les hommes; aussi je vous promets de demander pour vous le premier commandement qui se présentera ». En effet, ce général n'attendit pas que le capitaine fût jugé suivant les formes, il obtint pour lui, le 25 pluviôse, le commandement du vaisseau le *Jean-Bart*, de soixante-quatorze canons. C'est encore dans cette occasion, dit l'amiral Gantheaume, que le capitaine Huguet donna une nouvelle preuve de dévouement, de sang-froid, de courage et de tous les talens qu'on peut attendre d'un officier consommé dans le métier de la mer. M. Huguet apprit qu'il avoit été nommé capitaine de vaisseau de deuxième classe, à compter du 12 nivôse an 2.

Dans le travail général de l'an 4, il fut compris dans le premier choix et nommé le cinquième capitaine de vaisseau de première classe; il étoit passé au département de Rochefort (comme plus près de son domicile, Bordeaux). On n'y arma point de vaisseau dans les dernières années de la guerre. Le capitaine, s'ennuyant de faire simplement le service du port, pria le général Martin de demander un commandement pour lui afin de pouvoir retourner à la mer. Ce vice-amiral écrivit au ministre pour l'obtenir, lui disant que ce capitaine de vaisseau avoit dans toutes les circonstances donné des preuves qu'il réunissoit à la moralité la plus scrupuleuse les talens militaires nécessaires à un officier de mer de son grade. Ces expressions, et d'autres, peut-être plus flatteuses encore pour ce capitaine, donnèrent lieu à cette réponse : « Proposez-moi le premier commandement qui se présentera pour le capitaine de vaisseau Huguet que vous me recommandez si avantageusement ». En effet, le général lui avoit donné la *Médée*; mais le changement de ministre dont chacun à son avènement remet en vigueur tous les réglemens, celui qui vouloit que les capitaines de vaisseaux pussent commander des frégates portant des canons de dix-huit et non au-dessous, empêcha le capitaine Huguet de suivre sa destination. Son tems ne fut pas entièrement perdu; il essaya de trouver des moyens de perfectionner

la tactique navale; il adressa un mémoire sur cet objet à l'amiral Bruix, alors ministre, qui lui en témoigna sa satisfaction dans sa lettre du 29 thermidor an 6. N'ayant point été compris dans le travail de l'an 9, il s'adressa au premier Consul, à qui il fit connoître une partie de ses titres; il ajouta que la commission composée du général-commandant, de l'adjudant-général et de quatre capitaines de vaisseau, choisis par le général, chargée d'examiner tous les ans la conduite des officiers et d'y mettre des apostilles, avoit toujours mis en marge de son nom: Officier de mérite, ayant l'estime de ses camarades et la confiance de ses chefs. Le premier Consul ordonna à M. Forfait de remettre M. Huguet en activité. Cet acte de bonté et de justice de la part du chef de l'état est resté encore sans effet.

Tel est le précis de la vie du capitaine Huguet, arrêté au milieu de sa carrière. Par ce qu'il a déjà fait on peut juger de ce qu'il auroit pu faire encore, aidé de l'expérience si nécessaire chez les marins; il a reçu six blessures dont deux très-graves.

Indépendamment du traitement accordé à son grade, cet officier supérieur jouit d'une pension particulière, en considération de ses blessures et de ses services.

J. F. DUMAREIX (*),

Major au vingt-unième régiment d'infanterie légère.

JEAN-FRANÇOIS DUMAREIX est né à Bussières-Galant, département de la Haute-Vienne, le 28 janvier 1767. Le 19 avril 1784, il étoit soldat au cinquante-unième régiment d'infanterie (compagnie Laboissière), et fut fait caporal le 19 octobre 1786.

Passé avec le régiment aux Etats-Unis, il fit les campagnes d'Amérique en 1790 et 1791, revint en France et obtint un congé de licenciement le 15 octobre de la même année. Le 17, il s'étoit placé dans les rangs des défenseurs de la patrie au premier bataillon de la Charente. Envoyé à l'armée du Nord, il fit la campagne de 1792, et fut fait adjudant-sous-officier le 25 février de la même année. Le 15 août il étoit passé avec le grade de capitaine dans la neuvième compagnie franche du Nord. Le 15 janvier 1793, il fut incorporé avec sa compagnie dans le premier bataillon des chasseurs du Hainault.

Le 8 octobre, dans la première sortie que fit la garnison de Maubeuge, seul il combattit

douze Autrichiens qui l'enveloppèrent, et se débarrassa de leurs mains après en avoir tué trois et blessé deux. Le 7 floréal an 2, il reçut un coup de sabre à la main droite devant Charleroy; il s'étoit trouvé au siége de Mastricht.

Il fut de l'armée d'Italie. Le 16 thermidor an 4 à Castiglione, après avoir monté un des premiers à la redoute de gauche de l'église, il poursuivit l'ennemi jusqu'à la fin du jour, et le débusqua d'une position où il paroissoit vouloir se maintenir.

A Rivoli le 25 nivôse, malgré le feu le plus vif, il gravit le premier le rocher d'Aspine; encouragés par son exemple, les soldats le suivirent et l'ennemi fut culbuté. Dans l'action, il reçut un coup de feu au bras droit.

Le 17 brumaire an 5, à Cagliano, il reçut un second coup de feu; et le 27 du même mois à Rivoli, il fut atteint d'une balle à l'aisne droite.

Passé à l'armée d'Italie, sous les ordres de Schérer, le 7 germinal an 7, il étoit devant Véronne, fit tête à la cavalerie ennemie, rendit nuls tous les efforts qu'elle fit pour rompre le premier bataillon en colonne, fut blessé au pied gauche d'un coup de feu et fut fait chef de bataillon le 8 floréal an 7.

Le 2 vendémiaire an 8, il enleva de vive force Villa-Franca en Piémont, défendue par neuf

cents hommes d'infanterie, deux cents de cavalerie et trois pièces de canon. Une balle l'atteignit au pied droit et lui fit une blessure. Le 13 brumaire, à Savigliano, il fut encore blessé d'un coup de feu à la cuisse droite, et fut fait prisonnier de guerre. Il étoit rentré en France le 5 nivôse an 9.

M. Dumareix a été nommé par arrêté du premier Consul, en date du 30 frimaire an 12, major au vingt-et-unième régiment d'infanterie légère. Il est membre de la légion d'honneur.

P. G. POUCHIN (O. ✱),

Général de brigade, colonel du deuxième régiment d'infanterie de ligne.

Né à Geffosse, département du Calvados, le 31 janvier 1767, Pierre-Guillaume Pouchin, pendant cinq ans employé dans l'administration avant la révolution, vint se placer dans les rangs des soldats français aussitôt que le drapeau tricolor fut déployé sur nos frontières. Il entra volontaire au premier bataillon du Calvados le 17 octobre 1791, et fut envoyé à l'armée du centre, sous les ordres des généraux en chef Dumourier et Kellermann.

Le 7 septembre 1792, il étoit volontaire au quatrième bataillon de la Manche; le 10 du même mois il fut fait capitaine, et fit la campagne de 1793 aux armées de Rhin et Moselle, successivement commandées par les généraux Pichegru, Beurnonville, Hoche et Jourdan.

Le premier frimaire an 2, il étoit employé à l'état-major de l'armée de Sambre-et-Meuse, et fut nommé adjoint à l'adjudant-général Garnier, et servit pendant les années 2, 3, 4 et 5 sous les ordres des généraux Jourdan, Beurnonville et

Hoche. Il étoit chargé le 18 frimaire de commander l'avant-garde de la division du général Grangeret, marchant sur Landau. Avec six compagnies du premier bataillon de la Creuse près Nider-Steinbach, il enleva une route crenelée défendue par douze cents Prussiens couverts par la rivière et une inondation, et mit en fuite ceux qui la défendoient.

Le 28 prairial, après la bataille de Fleurus, il fut fait chef de brigade pour avoir ramené à la charge la gauche de la division Championet, qui avoit été mise en déroute. Le premier messidor, le brevet de chef de brigade de la cent-trente-deuxième de ligne lui fut expédié.

Du 30 fructidor an 3 au mois de pluviôse an 4, il commanda comme général de brigade à l'armée de Sambre-et-Meuse.

Le premier ventôse an 4, il passa chef à la cent-huitième demi-brigade de ligne. Le 10 prairal, dans le Hundsdruch avec la première compagnie de grenadiers de sa demi-brigade, il chargea un bataillon autrichien, et lui fit deux cent cinquante prisonniers.

Le 8 messidor, en présence de l'ennemi, il passa le Rhin à Bingen. Avec trois compagnies de grenadiers, il s'empara de la ville de Russelsheim, et ramena quarante bateaux qui servirent

à

à faire passer le fleuve à la droite de l'armée commandée par le général Marceau.

En l'an 8 il fut envoyé aux armés d'Allemagne et de Mayence. En l'an 7 il servit aux armées du Danube et d'Helvétie.

Il vint à Paris et fut employé pendant six mois au comité des officiers généraux, établi près le Ministre de la guerre, et fut ensuite chargé d'une mission importante de la part de son excellence le ministre Berthier.

Dans les derniers mois de l'an 8, il fut envoyé à l'armée d'Helvétie et ensuite à celle d'Italie, sous les ordres du général Masséna, et commanda la place de Gênes pendant le siége.

Le 19 pluviôse an 9, il fut fait chef de brigade de la deuxième demi-brigade de ligne, et obtint le brevet de colonel du deuxième régiment le 26 vendémiaire an 13.

M. Pouchin fut fait général de brigade le 12 pluviôse an 13. Il avoit été nommé membre de la légion d'honneur le 20 frimaire an 12, et officier de cette légion le 25 prairial de la même année.

J. P. PIAT (*),

Major au deuxième régiment d'infanterie de ligne.

JEAN-PIERRE PIAT est né à Paris, département de la Seine, le 6 juin 1774; il entra au deuxième bataillon du cinquante-sixième régiment; il fut fait sous-lieutenant le 10 janvier 1792, lieutenant le 10 vendémiaire an 2, capitaine le 18 ventôse an 5, chef de bataillon le 8 frimaire an 7, et chef de brigade le 7 floréal an 9.

M. Piat a fait sans interruption toutes les campagnes de la liberté, et s'est particulièrement distingué à toutes les affaires qui eurent lieu aux armées du Nord, de Sambre-et-Meuse; d'Italie et d'Égypte.

A la bataille de Nerwinde, le 18 mars 1793, il reçut un coup de feu à la main droite. En Égypte, où il se fit remarquer par sa bravoure et de belles actions, il fut blessé d'un coup de feu aux reins le 29 germinal an 7, à l'affaire de Bénéady.

Au siége du Caire, le 2 floréal an 8, il reçut un coup de feu à la figure; et le 30 ventôse an 9, à Alexandrie il fut blessé d'un autre coup de feu au genou droit.

Digitized by Google

Le chef de brigade Piat avoit parcouru une belle carrière ; il étoit de retour en France lorsqu'il fut nommé, par arrêté de S. M. l'Empereur, le 11 brumaire an 12, major au deuxième régiment de ligne, et membre de la légion d'honneur le 5 germinal de la même année.

L. DUCOURET (*),

Major au septième régiment d'infanterie légère.

Il fut de l'armée d'Italie, il fut de l'armée d'Orient. Ce brave guerrier dont les travaux font l'objet de cette notice, par son courage et ses talens a cueilli un double laurier, celui que les braves obtiennent au champ d'honneur, et celui que donne l'expérience unie aux connoissances militaires. M. Ducouret actuellement en activité en qualité de major au septième régiment d'infanterie légère, et à qui ce grade fut accordé le 11 brumaire an 12, l'avoit mérité par son zèle, son amour pour la discipline, et l'art qu'il posséda de former des corps et de les diriger.

Louis Ducouret est né à Lux, département de la Charente, le 2 octobre 1771. Il avoit servi depuis le premier janvier 1788 en qualité de volontaire sur les vaisseaux de guerre jusqu'au premier mai 1791, qu'il demanda et obtint d'être employé au premier bataillon de la Charente. Placé au milieu de ses concitoyens, il mérita leur confiance, fut nommé lieutenant le 17 octobre,

et fit les campagnes de 1792 et 93, à l'armée du Nord. Le 28 février de cette dernière année, il fut fait capitaine, et assista aux combats de Jemmapes, de Nerwinde, et à la retraite de la Belgique.

Passé à l'armée d'Italie, il fit les campagnes des années 2, 3, 4 et 5, et se distingua d'une manière toute particulière à Rivoli, à Lonato, à Mantoue, à la Corona.

Il accompagna les braves de l'armée d'Orient; il partagea la gloire qu'ils avoient obtenue au combat des Pyramides, à ceux d'Aboukir, et aux affaires meutrières qui eurent lieu à la descente des Anglais. Le 19 thermidor an 6, cet officier chargé de la police et de l'administration avoit pris le commandement d'un bataillon.

De retour dans sa patrie, M. Ducouret environné de l'estime publique fut élevé par S. M. l'Empereur à la place de major; il en remplit les fonctions avec zèle et intelligence. Il est membre de la légion d'honneur.

J. P. FAURY (*),

Chef de bataillon au septième régiment d'infanterie légère.

JEAN-PIERRE FAURY, né à Bergerac, département de la Dordogne, le 14 décembre 1764, entra au sixième régiment en qualité de dragons le premier avril 1786, où il continua son service jusqu'au 26 avril 1791.

La guerre ayant été déclarée, il fut fait capitaine le 25 mars 1793 au quatrième bataillon de la Dordogne; le 5 avril, il fut fait chef de bataillon : il avoit mérité ces grades par sa conduite pendant les campagnes des années 1792 et 2me. de la république, à l'armée de la Vendée. Il s'étoit trouvé aux deux affaires de Fontenay et de Lusson.

Il fit ensuite les campagnes des années 3, 4, et 5 en Espagne, à l'armée des Pyrénées-Occidentales; avec le bataillon qu'il commandoit il enleva deux redoutes à l'ennemi.

Pendant les années 6, 8 et 9, il passa aux armées de la Vendée et de l'Ouest.

Il servit pendant le cours de l'an 7 à l'armée d'Italie, et se trouva à toutes les affaires qui eu-

rent lieu à la division du général Serrurier, jusqu'au moment de la capitulation, qui eut lieu le 10 floréal.

Pendant toutes les campagnes de la révolution il s'est trouvé à toutes les affaires auxquelles le bataillon qu'il commandoit fut employé.

Aujourd'hui chef de bataillon en activité au septième régiment d'infanterie légère, depuis le 12 messidor an 12, il est membre de la légion d'honneur.

J. C. L. RHEINVALD (C. ✻),

Général de Brigade.

Le 22 janvier 1760, Julien-Charles-Louis Rheinvald naquit à St.-Julien, département de la Sarre. Le 9 mai 1777 il entra au service comme volontaire dans le régiment d'Anhalt, devenu Salm-Salm, puis soixante-deuxième régiment. Il fit les campagnes sur les côtes de l'Océan pendant les années 1779 et 1780. Il fut fait fourrier le 11 décembre 1784, sergent-major le 27 janvier 1788, adjudant-major le premier janvier 1791, et lieutenant au troisième régiment d'infanterie le 7 décembre de la même année.

Passé à l'armée des Vosges, commandée par le général Custines, il fut nommé capitaine le 29 octobre 1792; ce grade étoit dû aux services qu'il avoit rendus à la prise de Spire le 30 septembre, à celle de Worms qui eut lieu le 2 octobre, et à celle de Mayence qui fut effectuée le 21.

Le capitaine Rheinvald fut placé par le général Custines, avant et pendant le siége, chef de l'état-major de la place de Mayence. Il fut du nombre des braves qui défendirent cette belle

conquête des Français contre l'armée prussienne. Le 11 avril 1793, dans une sortie contre les assiégeans, il fut blessé à la tête. Cet officier fit à Mayence preuve de talent dans la partie militaire et administrative, et de courage dans les différens combats qui furent livrés.

En l'an premier il servit à l'armée du Rhin, sous les ordres de M. de Beauharnais, et en l'an 2 sous ceux du général Michaud. Pendant le cours de cette année le commandement de la place de Colmar lui fut confié.

Le premier vendémiaire an 3, il fut fait chef de bataillon-adjudant-général, et confirmé dans ce grade le 16 ventôse; il fut toujours employé à l'armée du Rhin, guidée par le général Pichegru, et le 25 prairial il fut fait adjudant-général chef de brigade.

Il servit quelque tems après sous les ordres du général en chef Moreau, et passa à l'armée d'Allemagne, commandée par le général Augereau, et fut fait chef de l'état-major d'une division commandée par le général Dufour, pour la défense du siége du pont d'Huningue, pendant les mois de brumaire, frimaire, nivôse et pluviôse de l'an 5.

Il étoit à l'armée d'Helvétie pendant le cours de l'an 6, et fut employé comme chef de l'état-major général sous les ordres du général Scha-

wembourg. Pendant les années 7 et 8, il remplit les mêmes fonctions auprès du général en chef Masséna, et se trouva à la bataille de Zurich, qui eut lieu les premier et 2 vendémiaire contre les Russes.

Pendant les années 8 et 9 il servit à l'armée du Rhin, commandée par Moreau devant Feldkirch le 10 germinal an 7. Il mérita, pour les services qu'il rendit en cette journée, d'être nommé général de brigade. Le 23 du même mois, il fut confirmé dans ce grade par le gouvernement.

Aujourd'hui le général Rheinvald est en activité de service dans le département du Léman à Genève; les troupes françaises qui sont en Valais sont également sous ses ordres. Il est un des commandans de la légion d'honneur.

N. BALLEYDIER (O. ✱),

Colonel du dix-huitième régiment d'infanterie légère.

Le colonel Balleydier, né à Annecy, département du Mont-Blanc, le 12 février 1763, est du nombre de ces officiers qui, par leur bonne conduite, leurs talens et leur bravoure, ont mérité les éloges, l'estime et l'approbation des officiers supérieurs et de tous leurs frères d'armes.

A cette époque où la révolution française donnoit à l'Europe étonnée le plus grand des spectacles, celui d'un peuple armé pour défendre sa liberté, M. Balleydier fut nommé commandant provisoire des volontaires du district d'Annecy le 23 mars 1793.

Passé au troisième bataillon du Mont-Blanc en qualité de chef de bataillon le 16 mai 1793, il fut envoyé à l'armée des Alpes, commandée par Kellermann. Il servit pendant le siége de Toulon, sous les ordres du général Dugommier, et passa à l'armée d'Italie, guidée par le général Dumerbion.

Le 6 frimaire an 3, M. Balleydier fut fait chef de brigade du vingt-neuvième régiment

d'infanterie légère ; il servit alors sous les ordres du général Kellermann, aujourd'hui maréchal de l'Empire ; et tels furent les services qu'il rendit alors à l'arrière-garde de la division elle-même, composée de trois bataillons de grenadiers et trois bataillons de chasseurs, que le grade de général de brigade lui fut offert ; mais aussi modeste que brave, il ne voulut point accepter, et remercia le général Kellermann.

Il fut de l'armée d'Italie et fit les belles campagnes des ans 4, 5 et 6 avec les braves qui secondèrent ce génie immortel qui, par la rapidité de sa marche et la multitude de ses triomphes, maîtrisa la victoire et à Campo-Formio dicta les articles de la paix.

Passé à l'armée commandée par Schérer, il fit la campagne de l'an 7, et se distingua d'une manière toute particulière. A la tête de la brigade qu'il commandoit, le 15 germinal, il prit quinze cents Esclavons commandés par le général-major autrichien Sommariva : pour le récompenser on lui offrit encore le grade de général de brigade. Ses refus eurent les mêmes motifs que ceux qu'il avoit opposés la première fois ; ils avoient pour base cette modestie qui donne un nouvel éclat aux qualités personnelles et aux talens : un ordre du jour de l'armée proclama la conduite valeureuse de la vingt-neuvième et de son chef.

Le général Augereau commandoit l'armée Gallo-Batave en Franconnie, M. Balleydier étoit passé à cette armée: sa bonne conduite et celle de la vingt-neuvième fut encore proclamée le 13 frimaire an 9, par un nouvel ordre du jour.

Le 30 floréal an 10, après l'armistice qui précéda la paix conclue avec l'Empereur d'Allemagne, il fut fait commandant de l'île d'Elbe; il quitta ce commandement, et le 12 vendémiaire an 12 il fut nommé par Sa Majesté l'Empereur, colonel du dix-huitième régiment d'infanterie légère, actuellement employée à l'armée française en Batavie. Il est officier de la légion d'honneur.

P. A. BERNELLE (*),

Lieutenant-colonel du premier régiment d'infanterie de la garde municipale de Paris.

PIERRE-ANTOINE BERNELLE est né à Auxonne, département de la Côte-d'Or, le 27 septembre 1742. Un des plus anciens officiers de l'armée active, il avoit été nommé garde de la Prevôté le 27 septembre 1742, brigadier (1) en 1775, sous-lieutenant au mois de septembre de la même année.

Il commandoit en cette qualité 40 hommes le jour où les députés des états-généraux de 1789 prêtèrent serment dans la salle du jeu de paulme à Versailles. M. Duchâtelet voulut avec sa troupe dissoudre l'assemblée nationale, et s'adressant à M. Bernelle, il lui ordonna de se retirer avec les gardes de la Prévôté, assurant que le roi lui avoit confié la garde des députés. Cet officier s'em-

(1) En compulsant les Annales militaires, on verra que la compagnie des gardes de la prévôté de l'hôtel du roi, est une des plus anciennes compagnies militaires de sa maison. Elle fut créée sous François Ier., et fut destinée à former la garde d'honneur des états-généraux.

pressa de prendre les ordres de M. Bailly, doyen président de l'assemblée, qui lui enjoignit de rester à son poste, et lui notifia que l'assemblée nationale ne reconnoissoit d'autres militaires pour sa garde que ceux de la Prévôté de l'hôtel. Ce fut un instant après que le serment fut prononcé. Depuis cette époque mémorable, cette compagnie composa la garde d'honneur de l'assemblée nationale, du corps-législatif et de la convention.

Le jour de la fuite du roi à Varennes en 1791, M. de Beauharnais qui présidoit alors l'assemblée constituante, ne voulut point que M. Bernelle, qu'il connoissoit parfaitement et qu'il honoroit de sa confiance et de sa protection, le quittât un seul moment pendant tout le tems de la permanence de l'assemblée.

Le 2 octobre 1791, M. Bernelle passa dans les grenadiers-gendarmes, devenus gardes de la représentation nationale, avec le grade de maréchal-des-logis; il reçut la croix de St.-Louis le 15 juin, et fut nommé capitaine le premier septembre 1792.

A l'époque du 10 août, il commandoit le détachement chargé d'escorter les députés de l'assemblée nationale qui, en vertu d'un décret, se rendirent près du roi au château des Tuileries.

En 1793, il fut envoyé à l'armée de l'Ouest où il se distingua dans plusieurs affaires. Le 18 oc-

tobre, une colonne de l'armée se trouvoit sur les hauteurs devant Cholet. En l'absence de son chef de bataillon, il prit le commandement des grenadiers de la convention. Ayant aperçu que l'avant-garde de l'armée de Mayence étoit battue et repoussée, qu'elle se disposoit à faire retraite sans ordre et en déroute, il donna le signal à ses grenadiers, fit battre la charge, marcha sur Cholet où les Vendéens commençoient à entrer. Par sa bravoure, il contribua à ce que la colonne dont il faisoit partie revînt sur ses pas et se joignît aux grenadiers de la convention. A leur tour, les Vendéens battirent en retraite, et furent complètement défaits.

Les représentans du peuple en mission près de l'armée de l'Ouest, témoins de la conduite qu'avoit tenue cet officier en cette journée, louèrent sa bonne conduite. Dans un rapport qui fut adressé au comité d'instruction publique, le premier pluviôse an 2, par le représentant du peuple Bellegarde, cette belle action ne fut point oubliée; on remarquoit ces mots : « Parmi tous les traits de bravoure, de civisme, de subordination et de bonne conduite, qu'ont produits les grenadiers de la convention dans la guerre de la Vendée, il en est un qui mérite d'être transmis à la postérité. Le 18 octobre 1793, Bernelle commandant de la compagnie des grenadiers de la convention,

convention, voyant l'avant-garde reculer, ne put contenir son indignation; il ordonna de battre la charge, et fit tant par ses discours et ses gestes menaçans, que toute la colonne revenant sur ses pas chargea les Vendéens avec une telle vigueur que la victoire fut complette ».

Après avoir fait la campagne de 1793, M. Bernelle revint à Paris, et continua d'être employé en qualité de capitaine de la garde d'honneur du gouvernement, où il avoit été porté depuis 1792.

Le 9 thermidor an 2, Robespierre et ses complices furent décrétés d'accusation; il leur fut enjoint de se rendre au comité de Sûreté générale, mais ils ne vouloient pas sortir parce qu'ils croyoient leur parti formidable encore. Les huissiers n'osoient les y forcer. Seul, le capitaine Bernelle fut trouver Robespierre à sa place et lui signifia que, s'il n'obéissoit pas au décret, la force armée que venoit de requérir le président sauroit l'y contraindre. Robespierre un instant après parut du côté de la barre, et fut conduit par le capitaine au comité de Sûreté générale.

Pendant la séance qui étoit permanente, Henriot se présenta au comité de Sûreté générale avec ses aides de camp et une forte escorte d'infanterie et de gendarmes à cheval, pour enlever Robespierre et ses complices; il avoit, ainsi que son escorte, un sabre nu à la main et un pistolet

de l'autre. Le capitaine Bernelle en ayant été informé sortit de la convention, se mit à la tête de quarante hommes qu'il commandoit, monta au comité de Sûreté générale, arrêta et désarma Henriot, ainsi que ses aides de camp et son escorte, les conduisit au comité de Salut public, et ensuite les ramena au comité de Sûreté générale, où ils restèrent jusqu'à l'arrivée de Coffinal avec une partie de l'armée parisienne qui les délivra. Lorsque Henriot eut été mis en liberté, il dit au capitaine Bernelle : « Vas, scélérat, toi et ton escorte, vous serez demain fusillés avant midi».

Au mois de prairial an 3, M. Bernelle fut chargé par M. Aubry, président du comité de Salut public, de la garde du télégraphe au Louvre, qui devoit être enlevé à force ouverte. Avec vingt grenadiers seulement, il résista à plus de six cents personnes des deux sexes ; sauva le livre des signaux qu'il fit remettre au président du comité qui lui témoigna toute sa satisfaction, en lui faisant dire : « qu'il n'y avoit plus rien à craindre et que sa fermeté avoit sauvé la France d'un grand danger ».

Dans la nuit du 4 au 5 prairial, sur les onze heures du soir, M. Bernelle coopéra à la délivrance des représentans du peuple, qui toute la journée avoient été assiégés dans leur salle d'assemblée où se trouvoit une foule de peuple qui

applaudissoit aux décrets rendus tumultueusement par une minorité factieuse. Le capitaine Bernelle conduisit à une des portes de la salle quelques grenadiers sous ses ordres, et des officiers de différens corps qui le suivoient. Le sabre nu à la main, ils pénétrèrent dans la salle, et de concert avec les représentans qui avoient rassemblé des forces pour la même cause, ils délivrèrent l'assemblée de la tyrannie sous laquelle elle gémissoit. A minuit les représentans du peuple purent délibérer en liberté; ils décrètèrent d'accusation plusieurs députés.

Quelques heures après que le décret eût été rendu, M. Auguis député, président du comité de Sûreté générale, fit demander M. Bernelle et l'informa que le comité l'avoit choisi pour lui confier une mission très-importante; il lui fut alors remis un arrêté qui lui ordonnoit sur sa responsabilité, et sous les ordres du général Margaran, de choisir six grenadiers à l'effet de conduire les députés décrétés d'accusation au château du Taureau près Morlay, département du Morbihan.

M. Bernelle exécuta les ordres du comité, et conduisit les détenus à leur destination. L'escorte revenoit à Paris, lorsque près d'Avranches elle rencontra un adjudant-général, courant la poste à flanc-étrier, qui lui remit un paquet ve-

nant du comité de Salut public qui lui ordonnoit de ramener les députés décrétés d'accusation à Paris, où ils furent jugés et condamnés à mort par une commission militaire.

Jamais M. Bernelle n'a couru de dangers plus imminens que dans l'exécution des ordres du comité de Salut public. Il eut journellement des combats à soutenir avec des détachemens ou patrouilles de Chouans qui étoient en grand nombre dans le pays. Malgré qu'il eut le pouvoir de requérir la force armée au besoin, il ne put jamais se procurer que 15, 20 ou 25 hommes de renfort, les troupes étant en très-petit nombre dans ces cantons. Il rentra à Paris après vingt-un jours d'absence, sans avoir pris de repos une seule nuit.

Le 13 vendémiaire à minuit, cet officier présenta au général Bonaparte un de ses enfans, arrivant de l'armée, et le pria de vouloir bien l'admettre dans la légion de Police, qu'il étoit chargé par le gouvernement d'organiser. Le général lui dit : « Oui, mon camarade, je n'ai rien à refuser à un brave capitaine comme vous ». M. Bernelle, dans la journée du 13 vendémiaire, avoit servi avec zèle et activité.

Le 13 nivôse an 8, il passa avec le même grade dans la garde à pied des Consuls.

Il fut de l'armée de Réserve, franchit les Al-

pes; se trouva à la bataille de Marengo, combattit avec les grenadiers ses frères d'armes, partagea leurs dangers et cueillit avec eux les mêmes lauriers.

Le 12 germinal an 11, le capitaine Bernelle (1) fut nommé chef de bataillon (lieutenant-colonel) au premier régiment d'infanterie de la garde nationale de Paris. Dans ce poste honorable, ce brave officier sert encore la patrie par sa vigilance et son zèle. Dans les combats, il s'est fait distinguer par son courage; au sein de la paix, il se fait remarquer par son amour pour la discipline et son attachement à l'Empereur des Français.

---

(1) M. Bernelle est père de onze enfans; sept fils et quatre filles; trois de ses filles sont mariées à des militaires.

Cinq de ses fils sont dans le service militaire; trois sont placés dans la garde de l'Empereur; le quatrième, sous-lieutenant dans le soixantième régiment de ligne, est âgé de dix-neuf ans; il donne les plus belles espérances, et par les progrès rapides qu'il fit au Prytanée de l'empire, il a obtenu une pension de S. M. l'Empereur, avec le grade qu'il occupe; le cinquième est sergent-major au premier régiment de la garde de Paris.

J. D. FAROPPA (*),

Capitaine commandant le second escadron du vingt-unième de dragons.

APPELÉS également aux grandes actions, nos guerriers ont tous rempli leur belle destinée; excités par une noble émulation, il ont tous ensemble cueilli le laurier de la gloire. Aussi, en parcourant l'histoire de leur vie, on ne sait auquel donner la préférence; ils se groupent tous avec le même intérêt près de l'historien qui hésite, aperçoit de toutes parts des héros à célébrer, découvre une belle action de plus à redire, et craint de ne pouvoir remplir l'obligation qu'il a contractée en rappelant tant de beaux faits d'armes que la modestie du guerrier ou l'impuissance de l'écrivain sembloient condamner à l'oubli.

Vous vivrez dans nos Archives, guerriers français, qui faites tout l'intérêt de notre ouvrage; vos noms qui savent tout ennoblir, seront répétés par les âges futurs, et célébrés par des plumes éloquentes; alors vous nous devrez quelque reconnoissance, et nous jouirons du fruit de nos travaux.

Non, il ne peut être oublié le nom du guer-

rier qui nous occupe en ce moment. Né au-delà des Alpes, il avoit fait ses premières armes dans un régiment piémontais. A l'époque de la révolution il vint se placer dans les rangs des soldats français. Le 6 mars 1766, la petite ville de Ceva, située dans le département de la Stura, le vit naître.

Jean-Dominique Faroppa avoit terminé le cours de ses études, dont une année en médecine, lorsqu'entraîné par un goût décidé pour les armes, il entra volontaire dans les Chevaux-Légers du roi de Sardaigne, le 24 octobre 1783. Le 20 septembre 1787, il fut fait brigadier, fourrier-major le premier avril 1790, et maréchal-des-logis par brevet du roi le premier avril 1795.

La guerre ayant été déclarée entre le Piémont et la France, il fit dans les Alpes et en Italie les campagnes de 1792, 93, 94, 95, 96, et celle de l'an 5 comme allié de la république française, sous les ordres du général Berthier.

En l'an 7 le 10 frimaire, les troupes piémontaises étant passées au service de la France, le général Grouchy, commandant le Piémont, le nomma sous-lieutenant au deuxième de dragons, et lieutenant le premier floréal.

Le 17 du même mois, les insurgés d'Acqui et des environs, s'étant réunis au nombre de cinq à six mille hommes, s'approchèrent de la ville

d'Alexandrie et menacèrent de s'en emparer par la force, si le commandant Vital ne lui cédoit dans les vingt-quatre heures la ville et la citadelle. Ce commandant avoit avec lui peu de troupes, et les opinions des différens partis qui se prononçoient en ce moment le mettoient dans l'embarras. Les officiers du deuxième régiment que le nombre de leurs ennemis n'intimida jamais, et qui devoient remplir leur devoir en cette circonstance, montèrent à cheval avec cent dragons, et demandèrent à faire une sortie. Le commandant ayant acquiescé à leur demande, sur les deux heures après midi ils firent ouvrir la porte, s'élancèrent sur les insurgés qui sur-le-champ furent mis en déroute. Plusieurs d'entre eux furent tués ou blessés. Le lieutenant Faroppa commandoit le peloton de gauche, et malgré une vive fusillade il environna les rebelles.

L'armée d'Italie venoit de se replier à Alexandrie sous les ordres du général en chef Moreau, et se trouvoit inquiétée sur les derrières par la foule des insurgés d'Asti et de St.-Damiano. Le général Grouchi ordonna au lieutenant Faroppa, le 28 floréal, de se rendre en ce lieu avec le général Musnier. Arrivés aux lieux qui leur avoient été désignés, l'ordre fut bientôt rétabli et l'armée deux jours après effectua tranquillement sa retraite sur Carmagnole. C'est en ce lieu que le lieu-

tenant Faroppa fut nommé adjoint à l'état-major général. En arrivant à Coni, le 3 prairial, l'adjudant-général Fririon, sous-chef de l'état-major général, lui ordonna d'aller escorter dix-huit caissons de vivres jusqu'à Mondovi, où se trouvoit l'armée qui faisoit le siège de cette ville; il partit le soir avec une compagnie de la cent-septième demi-brigade, soixante Polonais, et douze guides du général en chef, à cheval. Le matin à la pointe du jour, en arrivant entre la Crava et Rocca-de-Badi, il fut attaqué par plus de deux mille insurgés qui, ayant abattu le pont sur le Pesio, prétendoient s'emparer du convoi. Il les mit en déroute après en avoir tué plusieurs; le pont fut rétabli par ceux qui venoient d'être faits prisonniers, et le convoi parvint à sa destination.

Le 6, Le général en chef lui ordonna de passer à l'avant-garde commandée par l'adjudant-général Serus. Un des premiers il franchit le Tanaro, entre Ceva et Castellino, avec quatre hussards du onzième régiment, maintenant dragons. Les insurgés qui gardoient l'autre côté de la rivière, furent obligés de se replier dans les redoutes de la Peagera. Dans la soirée, comme il marchoit avec un détachement plonais vers Montezemolo près de la Gumellona, il eut un cheval tué sous lui.

L'armée d'Italie ayant dû faire un mouvement

pour favoriser la jonction de celle de Naples, et le général Serus ayant reçu l'ordre d'abandonner les positions de Canare, et de se rendre par la Bochetta sur Novi, Faroppa fut le premier qui y entra avec trois hussards du onzième, pour faire une reconnoissance. Il eut en cet endroit un léger combat à soutenir.

Le premier messidor, l'armée fila sur la gauche de la Servia pour se porter vers St.-Giugliano. Le 2, les Autrichiens furent mis en fuite près de Marengo à la Spinelta. Obligés de repasser la Bormida, le lieutenant Faroppa étoit toujours avec son général à l'avant-garde. Le 6, l'armée française ayant dû battre en retraite par l'arrivée des Russes qui venoient de la bataille de la Trébia, il fut destiné à faire l'arrière-garde de l'armée avec deux escadrons du premier régiment d'hussards, en passant par Frigarolo, Bosco et Pozolo.

Le général Serus étant passé à la division Lemoine, M. Faroppa fut fait adjoint à l'état-major du général Grouchi, destiné à commander toute la cavalerie. Le 19 thermidor, ce général reçut l'ordre du général en chef Joubert, d'aller à Millesimo prendre provisoirement le commandement de la division Victor, alors absent. M. Faroppa lui servit alors de guide dans toute la valée de la Bormida, dont les habitans avoient abandonné leurs foyers.

Le 28, les Austro-Russes attaquèrent l'armée qui se rangeoit en bataille. Le général Grouchy commandoit la division de gauche en avant de Pasturana, sous la lieutenance du général Pérignon. La bataille commença une heure avant le jour. Bientôt on eut à déplorer la perte du général en chef Joubert tué sur le champ de bataille. Sur les sept heures du soir, les généraux Pérignon, Grouchi et Colli furent faits prisonniers. Pendant la bataille, le lieutenant Faroppa exécuta avec zèle et célérité toutes les missions qui lui furent données par son général : il eut un cheval tué sous lui.

Cet officier repassa quelque tems après à l'état-major général. A l'arrivée du général en chef Championnet, il fut nommé adjudant-major de la place du quartier-général, sous le commandant chef de bataillon Préseg. Pendant tout le tems qu'il a rempli les fonctions de sa place, il fut chargé de plusieurs missions importantes qui lui furent données par les généraux Suchet et Préval, chef de l'état-major. Pendant que l'armée manquoit de tout, il lui fut enjoint avec instance de s'embarquer avec des troupes sur deux bateaux pour arrêter les bâtimens chargés de bled et les conduire au quartier-général à Final. Il eut à soutenir deux combats avec deux corsaires anglais à la hauteur de la batterie de la Piétra.

Pour le récompenser des bons services qu'il avoit rendus à l'armée en ces circonstances, et d'après les témoignages les plus flatteurs sur sa bonne conduite, il fut nommé par le général en chef, capitaine à la légion italique à cheval, le 14 vendémiaire an 8.

De retour en France, il étoit à Dijon, lorsque le général Lecchi lui donna le commandement des officiers sans armes. L'armée de Réserve s'étant formée, il servit à l'arrière-garde, et fut du nombre de ceux qui firent le blocus du château de Milan.

La bataille de Marengo ayant décidé du sort de l'Italie, et les Autrichiens ayant été obligés de capituler, M. Faroppa se rendit à Turin par ordre du général en chef Masséna, où il fut fait capitaine au premier régiment de dragons piémontais, le 28 messidor an 8.

Quelque tems après, il fut commandé avec cinquante dragons pour faire partie d'une colonne mobile. Par son activité il arrêta plusieurs chefs de revoltés. Il fut ensuite nommé par les généraux Soult et Lacombe-St.-Michel, capitaine-rapporteur dans deux commissions militaires. Il exerça ces fonctions pendant huit mois.

Le 7 ventôse an 11, M. Faroppa fut fait capitaine titulaire au vingt-unième régiment de dragons, par arrêté du premier Consul. Il est membre de la légion d'honneur depuis le 3 messidor an 12.

N. FOUCHER (C. ✻),

Général de Brigade d'artillerie.

Le 18 décembre 1762, N. Foucher naquit à Guerande, département de la Loire-Inférieure, et fut élevé aux collèges de Vannes et de Rennes. Dès sa jeunesse il s'étoit consacré au service militaire; il avoit fait choix de l'arme de l'artillerie, qui non-seulement exige une grande bravoure, mais veut encore des connoissances réelles, péniblement acquises par une application constante et une pratique journalière.

C'est à l'école de Metz où il fut reçu en qualité d'aspirant d'artillerie, le premier septembre 1781, qu'il trouva une utile instruction. Déjà d'heureuses dispositions ont secondé ses efforts, il est trouvé digne d'occuper le grade de lieutenant d'artillerie, auquel il fut élevé le premier septembre 1784.

Le premier avril 1791, il fut fait capitaine au cinquième régiment (Toul, artillerie); passa en cette qualité à la troisième compagnie d'artillerie à cheval; fut envoyé à l'armée du Rhin et Mayence, commandée par le général Custines, et fit les campagnes de 1792 et 1793.

En 1792, à la première retraite de Francfort, les Prussiens et les Hessois, à l'aide de quelques militaires déguisés qu'ils avoient introduits dans Francfort, s'emparèrent de cette ville, et prétendoient profiter de cet avantage pour couper l'avant-garde de l'armée de Custine. Le capitaine Foucher conduisit alors avec rapidité huit pièces d'artillerie à cheval; et prévoyant l'intention et le mouvement de l'ennemi, il se posta à la droite de Bobeinheim, et fit un feu si vif sur les troupes qui se trouvoient sur les glacis de Francfort, qu'il les arrêta pendant plus d'une heure, et les empêcha de se déployer, quoique les Prussiens eussent une artillerie supérieure. Par cette résistance vive et opiniâtre, l'avant-garde de l'armée française qui n'avoit qu'un petit pont pour faire retraite, se trouva bientôt au-delà de la rivière en arrière de Bobeinheim. L'artillerie à cheval détruisit beaucoup de monde à l'ennemi qui se trouvoit placé sur le glacis; et quoiqu'elle eût à soutenir tout le feu et tous les efforts des Prussiens et des Hessois, elle ne quitta sa position que lorsque l'avant-garde eut passé le pont et qu'elle eut employé toutes ses munitions.

M. Foucher étoit dans Mayence à l'époque où les Français défendoient cette place contre les attaques des Prussiens. Il commandoit l'artillerie à cheval, seconda les opérations des généraux

français; et le 5 juin, pendant le siége, il fut fait chef de bataillon commandant la troisième compagnie d'artillerie.

Sur la fin de 1793, il fut envoyé à l'armée de la Vendée, et passa à celle des Pyrénées-Occidentales, commandée par le général Muller, où l'artillerie à cheval de l'avant-garde lui fut confiée.

Il étoit à l'armée de Sambre-et-Meuse, aux ordres du général Jourdan. Le chef de bataillon Foucher qui, depuis le 13 prairial an 2, avoit été nommé chef de brigade du sixième régiment d'artillerie à cheval, commandoit l'artillerie du centre de l'armée. Son service fut pénible, mais glorieux; il lui mérita les éloges des officiers supérieurs. Il fit dans cette armée les campagnes des années 3, 4 et 5. En l'an 6, il servit à la même armée, commandée par Hoche, et s'étoit trouvé au passage du Rhin, où il guidoit l'artillerie de l'aile droite. Il eut un cheval tué sous lui par un boulet. Ce passage eut lieu devant Bindorff, et fut exécuté sous le feu de l'artillerie qu'il commandoit. Les batteries ennemies furent enlevées.

En l'an 7, il étoit à l'armée du Rhin, commandée par les généraux Jourdan et Ménars.

Aux affaires d'Utrecht et de Liepteinghen, il guida l'artillerie de l'avant-garde, servit à l'armée du Rhin sous les ordres de Moreau pendant

la campagne de l'an 8, où il commanda l'artillerie de l'aile gauche.

A Liepteinghen, le colonel Foucher chargea avec deux compagnies du troisième régiment d'artillerie à cheval, commandées par les capitaines Vallée et Lafite, un escadron de hussards, soutenu par quelques pièces d'artillerie, qui croyoit pouvoir enlever nos pièces. La vivacité du feu et la manœuvre hardie de ces deux compagnies étonnèrent tellement l'ennemi, qu'il se retira précipitamment et en désordre, abandonna deux pièces dont les attelages avoient été détruits par le feu de l'artillerie française, et laissa les morts et les blessés sur le champ de bataille.

En l'an 9, il étoit à la même armée, à l'affaire du 10 frimaire, deux jours avant celle de Hohenlinden. Une partie de l'aile gauche de l'armée du Rhin, ayant été attaquée par des forces supérieures, fut obligée de faire un mouvement rétrograde. Le colonel Foucher, pour protéger ce mouvement, prit avec l'artillerie à cheval qu'il commandoit, une position tellement avancée, et s'y maintint avec tant d'audace et d'opiniâtreté, qu'il fut obligé à plusieurs reprises de faire charger ses canonniers pour soutenir les pièces qui exécutoient leur feu de retraite contre les attaques de l'ennemi qui se précipitoit sur elles.

Le jour de la célèbre bataille de Hohenlinden, il

il commandoit l'artillerie de l'aile gauche. On sait quel service cette arme rendit à nos troupes dans cette journée.

A son retour en France, le colonel Foucher fut en garnison à Rennes pendant l'an 10, et à Auxonne pendant l'an 11. Le 11 fructidor de cette année, il fut nommé général de brigade. Depuis l'an 12, il sert au camp de St.-Omer sous les ordres du maréchal Soult, et commande en second l'artillerie de l'armée. Il est un des commandans de la légion d'honneur.

G. KISTER (C. ✻),

Général de Brigade.

GEORGES KISTER, actuellement général de brigade, naquit à Sarguemines, département de la Moselle, le 26 janvier 1755. Son père qui avoit parcouru la carrière militaire avec distinction, ayant cru reconnoître dans son fils un goût décidé pour le métier des armes, le dévoua, presqu'en naissant, à cet état. A dix ans, à cet âge où l'homme, pour ainsi dire, n'est rien encore, le général Kister, voulant à toute force servir son pays, entra le premier septembre 1764 comme soldat dans le régiment de son père (Légion Royale). En cette qualité il fit deux campagnes en Corse; les fatigues et les travaux de la guerre ne purent rebuter son courage naissant. Dans un de ces combats livrés aux Corses réunis, fait prisonnier, il fut traité avec tous les soins et les égards dus à la valeur. Ainsi, quoique très-jeune, le général Kister sembloit déjà fixer l'attention, et faisoit pressentir ce qu'il seroit un jour. Accoutumé de bonne heure à une vie active, il apprit à supporter les privations, se fit un mépris des

dangers, et commença à se familiariser avec la gloire.

De retour en France avec le régiment dans lequel il servoit, le premier juin 1773, il fut fait sergent. Le 16 juin 1776, il étoit passé fourrier dans Mestre-de-camp dragons, à la dissolution de la Légion Royale.

Le 27 juillet 1779, il fut fait adjudant au premier régiment de chasseurs à cheval, sous-lieutenant dans le bataillon des chasseurs des Alpes le 23 septembre 1784; lieutenant le 27 avril 1787; et capitaine de la compagnie auxiliaire de Royal-Liégeois le 29 février 1788. Au mois de mai, par suite du travail du conseil de la guerre, sur-le-champ il reprit sa lieutenance au bataillon des chasseurs (le 26 mai 1788).

Il seroit inutile de parler de ce que fit cet officier pendant l'espace de vingt années environ, si l'on ne trouvoit à chaque instant l'occasion de donner des éloges à sa conduite. Sachant mettre à profit les loisirs de la paix, tous ses momens furent sacrifiés à l'état qu'il affectionnoit. Jaloux des suffrages de ses camarades, de l'estime de ses chefs, on le vit sans cesse ambitionner et mériter les uns et les autres.

La révolution qui vint ouvrir un vaste champ au génie et au talent, put donner au général Kister l'espoir de servir sa patrie d'une manière

plus distinguée. Le premier avril 1791, il étoit adjudant-major. Nommé capitaine de chasseurs à pied le 5 février 1792, et chevalier de Saint-Louis le 15 mai du même mois, il fit les premières campagnes de la guerre de la liberté, et fut appelé à l'état-major général de l'armée du Rhin, comme capitaine adjoint aux adjudans-généraux, le 28 mai 1793.

Le général commandant la division à laquelle il étoit attaché, entr'autres opérations, le 13 septembre 1793 lui conféra le commandement des troupes du centre qui devoient attaquer le camp retranché des Autrichiens à Northvieller. Honoré de la confiance du général, il sut la mériter pleinement. Le succès de l'entreprise qu'on lui avoit confiée, justifia le choix qu'on avoit fait de sa personne. Dans tout autre tems qu'en 1793, il eût été dignement récompensé : pour lui, satisfait des éloges donnés à sa conduite, il sut se soustraire aux honneurs qui souvent étoient à cette époque un motif de proscription. Il continua à servir en cette qualité jusqu'au 21 messidor an 2, qu'il fut fait chef de brigade commandant la quinzième (*bis*) d'infanterie légère. Jusqu'à cette époque le général Kister, pour ainsi dire, quoiqu'ayant souvent commandé, n'avoit servi que secondairement; il étoit presque ignoré. Mais dès le moment qu'il crut devoir accepter le commande-

ment d'un corps, tout changea. La demi-brigade à la tête de laquelle il se trouva placé, fut par ses soins entièrement organisée. Par la connoissance qu'il avoit du moral du soldat, il se montra véritablement chef. En présence de l'ennemi et alors qu'il étoit dangereux de parler discipline, par une fermeté unie à beaucoup de prudence, il parvint à former l'esprit de son corps. Il resta colonel de cette demi-brigade jusqu'à son amalgame avec la septième. Le général en chef de l'armée du Rhin lui conféra le commandement provisoire de la trente-unième demi-brigade de ligne.

A la retraite de l'armée du Rhin en l'an 4, nommé par le même, chef de la vingt-unième demi-brigade d'infanterie légère, avec ce corps placé à l'arrière-garde du centre et sous les ordres du général Laboissière, il se retira en suivant les mouvemens de l'armée, depuis la Bavière jusqu'à Huningue, où il le ramena. Dans cette campagne, chaque jour des combats furent livrés.

Le général Kister sembloit destiné à renouveler pour ainsi dire l'esprit des corps dont on lui conféroit le commandement. Ayant quitté la vingt-unième demi-brigade d'infanterie légère, le général en chef l'appela à la tête de la 24e. demi-brigade d'infanterie de ligne, au mois de

prairial de l'an 5. Cette demi-brigade, dénuée et peu instruite, demandoit un chef ferme et juste; le général Kister étoit celui qui lui convenoit. Ses soins d'abord se portèrent vers l'administration, et ensuite furent donnés à l'instruction. En peu de mois ce corps fut totalement changé, et présenta un aspect tout différent de celui qu'il offroit.

Après la paix de Léoben, vers la fin de l'an 5, ce corps passa de l'armée du Rhin à celle d'Italie. L'Empereur commandoit alors en chef cette dernière; ayant eu occasion de le voir sous les armes, il parut très-content de son instruction et sur-tout de sa bonne tenue: il en témoigna sa satisfaction au chef de brigade alors le général Kister.

Un évènement qu'on ne doit pas passer sous silence, et qui démontre combien cet officier étoit aimé et estimé des soldats qu'il commandoit, c'est que, dans une insurrection de divers corps de l'armée d'Italie, la vingt-quatrième demi-brigade sut se distinguer par sa contenance ferme et le silence qu'elle opposa aux suggestions perfides de gens qui vouloient l'égarer et lui faire abandonner ses devoirs: un mot de son chef lui avoit désigné ce qu'elle devoit faire. Une telle conduite mérita au général Kister les éloges du Directoire et du général en chef Alexandre

Berthier; éloges qui sont consignés dans les lettres qui lui furent adressées par le gouvernement et par le général en chef.

Après avoir si bien servi comme chef de corps, il restoit au général Kister d'en être récompensé. Le gouvernement, le 17 pluviôse an 7, crut ne pouvoir mieux faire qu'en le nommant général de brigade.

Ici s'ouvre une nouvelle carrière pour lui. Désormais il commandera seul, et souvent il remplira les fonctions de général de division.

Les hostilités qui avoient cessé par suite de la paix de Léoben, furent reprises en l'an 7, et la guerre recommença avec fureur. Le général Kister, employé à l'armée d'Italie lors de l'entrée en campagne des troupes, prit le commandement d'une brigade d'avant-garde. La division de laquelle il faisoit partie sembloit destinée aux grandes opérations. A la bataille du 6 germinal, par ses sages manœuvres il mérita l'attention du général en chef.

Le 16 germinal de la même année, les Russes unis aux Autrichiens semblèrent balancer la fortune des armes françaises : les plaines de Véronne devinrent le théâtre d'un combat où la valeur du soldat et le talent du général furent soumis au nombre et à une espèce de fatalité. Les rapports de ce tems, en rendant compte de cette

malheureuse journée, firent connoître les brillans mouvemens qu'exécuta la division Grenier, dont faisoit partie la brigade du général Kister. Ce fut principalement à l'attaque du village de San-Joanno et lors de la retraite, que ce général se distingua. L'armée d'Italie après cette bataille fut forcée de quitter l'offensive pour prendre la défensive. Obligée de se retirer vers l'Oglio, et forcée d'en livrer le passage à l'ennemi, elle se concentra sur l'Adda.

La brigade du général Kister fut chargée de la défense du pont de Cassano. Le 7 floréal an 7, l'ennemi ayant passé sur un pont qu'il avoit établi à cet effet à Vapério, le général fut chargé d'aller le combattre. Avec une poignée de braves il parvint à arrêter les efforts de douze mille Autrichiens : dans cette occasion beaucoup d'officiers supérieurs sous ses ordres furent blessés ou faits prisonniers ; cette belle défense pensa lui coûter la vie. Blessé dangereusement à la tête, on ne le vit quitter le champ de bataille qu'en exécution des ordres du général, et que lorsque exténué de fatigues, affoibli par la perte de son sang et voyant sa brigade en sûreté, hors des coups de l'ennemi, il ne crut plus sa présence nécessaire.

Le général en chef, qui connoissoit combien étoit précieuse la vie du général Kister, lui in-

tima l'ordre de se rendre en France pour se faire soigner, et après sa guérison venir reprendre le commandement de sa troupe. Il fallut cet ordre pour l'y forcer ; car ne consultant que son courage, il ne pensoit pas que sa blessure fût de nature à l'empêcher de continuer son service : cependant il fut à Grenoble, où on lui fit l'extraction de vingt-quatre esquilles à la tête, suite du coup de sabre qu'il avoit reçu dans cette partie.

Auparavant et lors de la retraite de l'armée, il avoit été chargé de jeter cinq à six mille hommes dans Mantoue. Cette opération se fit en présence d'un ennemi victorieux qui ne put s'y opposer, tant la contenance du général Kister fut ferme et ses dispositions sagement prises.

Au mois de thermidor de l'an 7, quoique foiblement rétabli, et ne sachant jamais hésiter entre la gloire et le repos, il fut employé de nouveau à l'armée des Alpes, lors de sa formation.

A l'affaire du 30 fructidor, à Rivoli près Turin, les troupes qui combattoient sous ses ordres ayant été forcées à la retraite, par de savantes manœuvres il leur fit reprendre l'offensive. L'ennemi ne put profiter d'un moment de succès, et fut obligé lui-même de se retirer. Le général Duhesme, commandant en chef, témoigna au général Kister son extrême satisfaction des talens

qu'il avoit déployés, et félicita sa troupe de la bravoure qu'elle avoit montrée. C'est ainsi que par des succès cet officier se plaçoit de nouveau parmi les braves.

En l'an 8, le général Masséna, commandant en chef l'armée d'Italie, l'appela au commandement de la neuvième division, stationnée dans la Maurienne et la Tarentaise. Pendant environ six mois qu'il en fut chargé, il mérita la confiance qu'on avoit placée en lui. Des troupes, privées depuis long-tems du plus stricte nécessaire, en un moment, virent leur solde alignée, les subsistances assurées, l'armement et l'habillement en bon état, et la discipline un instant relâchée parfaitement rétablie. Général, administrateur, il sut par ses sages moyens contenir l'ennemi, qui n'osa jamais l'attaquer ouvertement, maintint sa troupe dans l'obéissance et le devoir, et soulagea le plus qu'il le put l'habitant chez qui il vivoit.

La guerre qu'il faisoit dans cette partie des Alpes, toute nouvelle qu'elle étoit pour lui, devint bientôt familière à son esprit. Obligé de garder le Mont-Cenis et de défendre l'entrée des vallées de la Maurienne et de la Tarentaise, au lieu de se maintenir dans la simple défensive, de tems à autre il descendoit les Alpes avec rapidité, parcouroit les plaines du Piémont, et

venoit porter l'épouvante jusqu'aux portes de Turin. Plus d'une fois les rives de la Doria et les bords de la Funa furent témoins de ses exploits guerriers ; plus d'une fois aussi les côtes de la Magdeleine, d'Exilles, etc., retentirent du bruit de ses opérations. Le résultat de ses diverses expéditions fut tout à son avantage. Ainsi en même tems qu'il justifioit la confiance qu'on avoit placée en lui, le général Kister se préparoit un nom dans la postérité.

A cette époque où l'Empereur descendit le Saint-Bernard pour venir vaincre à Marengo, les opérations de l'armée de réserve devoient être liées avec celles du général Thurreau, sous les ordres duquel le général Kister se trouvoit commander dans la Maurienne. Des circonstances qui y mirent obstacle, n'empêchèrent pas moins cette aile de l'armée d'Italie, sur-tout la division du général Kister, de contribuer de beaucoup au succès de cette campagne mémorable, et au gain de cette grande bataille. Les diversions qu'elles opérèrent dans l'armée ennemie, ne laissèrent pas que d'être utiles à l'armée de réserve. Heureux le général Kister d'avoir en quelque façon coopéré à la gloire de cette journée !

Après la bataille de Marengo, la paix qui en fut l'heureux résultat, en bornant la gloire de

nos braves, borna aussi celle du général Kister. En l'an 9 il rentra en France; et depuis cette époque il occupe un commandement dans la troisième division militaire, auquel S. M. I. a daigné le nommer.

Telle fut jusqu'à cette époque la vie militaire du général Kister. Brave soldat, excellent capitaine, il mérita les éloges de ses supérieurs, l'estime et l'attachement des soldats qui servirent sous ses ordres. Guerrier au champ d'honneur, il sut dans les camps former des corps militaires à la discipline, les préparer aux combats et les instruire. Nous n'avons rappelé dans cette notice que les principales actions de ce brave général : s'il avoit fallu toutes les décrire, nous aurions franchi les bornes que nous nous sommes imposées. Un jour une plume plus éloquente transmettra à la postérité les détails d'une vie active, pleine de gloire, illustrée par des travaux utiles et des actions d'éclat; trop heureux si nous avons pu donner de ce brave général l'idée que ses frères d'armes ont conçue de ses services, et de ses qualités morales et guerrières !

Outre la blessure grave que le général Kister a reçue à la bataille de Cassano, il fut blessé d'un coup de feu le 3 brumaire an 5, à la bataille de Schlingen, et eut son cheval tué sous lui.

A Reichembach en Allemagne, le 9 vendé-

miaire de la même année, il eut un cheval tué et un autre blessé. A Bourenlingen en Italie, à la bataille du 6 germinal an 7, il fut légèrement blessé, ainsi que le cheval qu'il montoit.

Le 20 frimaire an 12, le général de brigade Kister fut nommé membre de la légion d'honneur, et l'un des commandans de cette légion le 26 prairial de la même année.

J. G. V. ALLAIN (O. ✱),

Adjudant-commandant des armées françaises.

JACQUES-GABRIEL-VICTOR ALLAIN naquit à Saumur, le 7 janvier 1773 ; sa famille honnête et considérée ne négligea rien pour lui donner une éducation brillante. Le goût particulier qu'il montra pour les armes fut remarqué dès sa plus tendre enfance, et il sortit du collége royal de Saumur, où il passa sa première jeunesse, pour entrer dans la carrière militaire à l'âge de seize ans.

Il fit ses premières armes au corps des Carabiniers le 5 mai 1789, passa dans les gardes du roi le 9 décembre 1791, fut nommé capitaine au deuxième bataillon de Maine-et-Loire le 17 août 1792, adjoint aux adjudans-généraux le 18 floréal an 3, capitaine au seizième régiment de dragons le 25 thermidor même année, aide-de-camp le 10 germinal an 5, chef d'escadron au seizième régiment de dragons le 23 brumaire an 6, adjudant-commandant le 19 thermidor an 8.

M. Allain a fait successivement toutes les campagnes de la liberté aux armées du Nord, de l'Ouest, de Sambre-et-Meuse, de Naples et d'Italie ; il a assisté à une grande quantité de batailles

rangées, de siéges et de combats, notamment à Jemmapes, au déblocus de Maubeuge, au passage du Rhin, aux siéges de Namur, de Capoue, du fort de Bar, et à la bataille de Marengo.

Cet officier reçut une armure du gouvernement dans les affaires de prairial an 3, pour avoir sauvé un convoi de munitions de guerre, en traversant à la tête de soixante chasseurs à cheval quatre bataillons qui s'opposoient à son passage.

Il fit un colonel prisonnier à l'affaire de Terni, armée de Naples; surprit une des portes d'Aquila à la tête d'un détachement de dragons et de grenadiers.

Il força un poste retranché à Popoli avec une compagnie de grenadiers, et remplaça momentanément dans cette affaire le général de brigade Point, tué à ses côtés.

Il traversa seul dix lieues de pays insurgé et couvert de brigands, pour communiquer avec le général en chef Championnet, et coopéra, par cet acte de dévouement et par les renseignemens qu'il donna, à l'armistice qui décida du sort de Capoue et de Naples.

A la bataille de Marengo, il étoit employé à l'état-major général, et s'y distingua plus particulièrement sous les yeux du premier Consul qui commandoit en personne.

Vers les trois heures du soir, s'étant porté sur

la gauche de l'armée pour y transmettre les ordres du général en chef, il s'aperçut que la cavalerie autrichienne, par un mouvement rapide, avoit déjà dépassé notre ligne et cherchoit à nous attaquer par le flanc; il se sacrifia pour arriver plus promptement au premier Consul, afin de lui rendre compte du mouvement de l'ennemi. Au lieu de parcourir une ligne circulaire qui eût au moins allongé sa course d'une demi-heure, il passa directement entre le feu des deux armées. Il ne demanda à personne où étoit le premier Consul, et fut tout simplement dans la partie où le feu étoit le plus vif et le danger le plus éminent, étant bien sûr de l'y rencontrer. Son espoir ne fut point trompé; il aperçut le chef de l'état et de l'armée à travers un nuage de poussière et de fumée, que l'éclat de sa gloire sembloit dissiper à chaque instant. C'est là qu'il parla au premier Consul qui l'entendit avec sang-froid, et lui dit avec calme : « Faites porter deux régimens de cavalerie sur ce point, et reprenez la ligne » : ce qui fut exécuté au même instant.

Cet officier avoit alors le grade de chef d'escadron, et fut nommé adjudant-général en récompense de sa conduite dans cette mémorable journée.

Depuis cette époque il est employé dans la neuvième

neuvième division militaire, et commande actuellement le département du Gard, après avoir commandé celui de la Lozère, où il rend encore des services non moins importans, en accélérant la levée des conscrits dans une contrée qui, avant lui, n'avoit jamais fourni le contingent qui lui avoit été assigné.

Le 16 pluviôse an 12, l'adjudant-commandant Allain fut nommé membre de la légion d'honneur, et le 26 prairial de la même année officier de cette légion.

J. B. FRADIN (O. ✻),

Capitaine de vaisseau.

MARIN dès son enfance, Jean-Baptiste-Alexis FRADIN, né à Rochefort, département de la Charente-Inférieure, entra au service du roi en qualité de volontaire de la marine, le 17 août 1784. Il acquit des connoissances et une utile expérience dans les différens voyages qu'il fit sur les bâtimens de l'état. Parti des ports de l'Océan, il fut aux Isles-du-Vent et sous le Vent de l'Amérique, et fut stationné pendant quatre ans sur la côte d'Afrique.

Il avoit servi avec quelque distinction et fait preuve de talens dans plusieurs circonstances, lorsqu'au mois de février 1793 il fut promu au grade d'enseigne de vaisseau. Embarqué en cette qualité d'abord sur le navire la *Révolution* pendant la campagne, il passa successivement sur les vaisseaux le *Superbe*, le *Nestor* et les *Droits de l'Homme*; sur ce dernier vaisseau il servit lieutenant en second pendant le cours de l'an 2: il avoit été nommé lieutenant de vaisseau au mois de novembre 1793.

Sur ces vaisseaux, M. Fradin protégea les tra-

vaux de l'armée commandée par l'amiral Morard-de-Galles, fut de la station dans la baie de Cancale, et de trois croisières en division.

Au mois de frimaire an 3, cet officier obtint le commandement de la frégate la *Tamise* sur laquelle il fit quatre sorties; l'une avec l'armée commandée par le vice-amiral Villaret-Joyeuse, et deux en division de frégates; la quatrième sortie il la fit seul, et fut assez heureux pendant la guerre de participer à trois combats, à la prise d'un vaisseau et d'un très-grand nombre de bâtimens du commerce anglais.

En l'an 4, il avoit été promu au grade de capitaine de frégate.

En l'an 9, il commandoit la frégate l'*Embuscade*, et fit partie de l'escadre équipée à Rochefort; il suivit cette escadre sous le commandement de l'amiral Latouche-Tréville, qui étoit destinée pour St.-Domingue, et fut chargée de coopérer avec l'armée de terre à la conquête de cette île. Dans cette longue et pénible campagne, l'amiral lui confia plusieurs expéditions militaires importantes. Sa bonne conduite, pendant cette campagne, lui valut le brevet de capitaine de vaisseau.

Le capitaine Fradin, maintenant adjudant près le préfet maritime à Brest, est officier de la légion d'honneur.

A. DARRICAU (O. ✻),

Colonel du trente-deuxième régiment d'infanterie de ligne.

BRAVE 32e., qui as fait les campagnes d'Italie et d'Egypte, qui as mérité la confiance de Bonaparte, et dont la gloire est sans tache, reçois aujourd'hui notre hommage! Louer les chefs que le gouvernement te donne, c'est te louer d'une manière digne de toi; c'est rappeler ce que tu fis pour la patrie; c'est perpétuer le souvenir des bons officiers qui sont chargés de te guider encore.

Son colonel, Augustin DARRICAU, naquit à Tartas, département des Landes, le 5 juillet 1773; il étoit jeune encore, lorsque la gloire appeloit sous les drapeaux tricolors les défenseurs de la patrie. Le premier bataillon des Landes venoit de se former : le 17 octobre 1781, il en fut nommé un des capitaines. Envoyé à l'armée des Alpes avec ce bataillon, il fit les campagnes de 1792 et 1793 aux Alpes, et fut employé au siége de Toulon.

Passé à l'armée d'Italie le 28 ventôse an 2; il fut fait capitaine à la soixante-dixième demi-brigade lors de l'amalgame, et fit les campagnes

des ans 2, 3, 4 et 5 en Italie et en Allemagne; le 9 thermidor an 3, à l'affaire de Melogne, il fut blessé d'un coup de feu à la partie intérieure et supérieure de la jambe droite, joignant la rotule.

Le 26 ventôse an 4, il fut fait capitaine titulaire à la soixante-dixième, devenue soixante-quinzième. Le 26 germinal, à la reprise de Dégo, il fut un des trois braves qui sautèrent les premiers dans la redoute. Au mois de thermidor, il fut fait prisonnier au déblocus de Mantoue.

La liberté lui est rendue par échange; et celui qui avoit été de l'armée d'Italie, est trouvé digne de faire partie de celle d'Orient. Il sert avec l'élite des guerriers qui ont cueilli des lauriers en Afrique et en Asie. Le courage et le génie ont fait une forte coalition que les tempêtes doivent respecter, et que protège le bras du tout-puissant. Le capitaine Darricau débarque avec l'armée non loin d'Alexandrie, et partage les travaux et la gloire de ses braves frères d'armes. Ses services et son courage l'ont fait remarquer dans plusieurs circonstances.

Dans une charge contre les Arabes, qui eut lieu le 7 vendémiaire an 7, d'un coup de sabre il en tua un et coupa le bras à un autre. Le 22 fructidor, il fut fait chef du troisième bataillon.

de la soixante-quinzième, par nomination du général en chef.

Le 22 ventôse an 9, le jour de la bataille qui fut livrée contre les Anglais devant Alexandrie, pendant l'action le chef de bataillon Darricau eut son cheval tué sous lui, et reçut une blessure à la partie externe et supérieure de la cuisse droite, qui le contraignit de garder le lit pendant un mois; mais sa blessure ne l'empêcha point de rentrer constamment à la tête de son bataillon, qu'il ramena au camp en bon ordre. Le général en chef Menou, le 7 floréal, le nomma chef de brigade de la trente-deuxième.

De retour en France, Sa Majesté l'Empereur a confirmé cette nomination. Le 27 frimaire an 12, par arrêté, il fut fait membre de la légion d'honneur, et officier de cette légion quelques mois après.

T. J.-J. CHASSERAUX (✻),

Major du trente-deuxième régiment de ligne.

Le 7 novembre 1763, Thomas-Jean-Julien Chasseraux naquit à Bains, département d'Ille-et-Vilaine. A la formation du premier bataillon du Finistère, faisant partie de la soixante-sixième demi-brigade, le 23 octobre 1791, il fut fait capitaine: c'est en cette qualité qu'il fit les campagnes de 1792, 1793, des ans 2, 3, 4, 5, 6, 7 et 8, aux armées du Nord et du Rhin.

Le 25 vendémiaire an 8, M. Chasseraux fut nommé chef de bataillon au choix du gouvernement, et fit les campagnes de années 9 et 10 à l'armée de l'Ouest.

Le 4 prairial an 11, cet officier fut incorporé, avec le premier bataillon de la soixante-sixième, dans la soixante-troisième; et par un arrêté des Consuls, en date du 15 floréal an 11, il fut mis à la suite de la soixante-troisième avec traitement d'activité.

Suivant l'ordre du ministre de la guerre, sous l'autorisation du premier Consul, en date du 6 vendémiaire an 12, il fut remis en activité en sa qualité de chef de bataillon dans la cinquantième

demi-brigade, le 30 frimaire an 12. Cet officier, dont la bravoure et les talens ont souvent obtenu les éloges de ses supérieurs, par arrêté du gouvernement, fut nommé major du trente-deuxième régiment.

M. Chasseraux est membre de la légion d'honneur depuis le 5 germinal an 12.

F. T. CURNIER (*),

Chef de bataillon au trente-deuxième régiment d'infanterie de ligne.

FRANÇOIS-THÉODORE CURNIER, né à Crest, département de la Drôme, le 24 septembre 1765, entra au quatrième bataillon de la Drôme, le 8 octobre 1791, jusqu'au 12 janvier 1792, qu'il passa sous-lieutenant au onzième régiment d'infanterie de ligne, ci-devant la Marine. Il fut fait lieutenant le 24 août 1792, capitaine le premier octobre même année, et fut envoyé à l'armée des Alpes.

Cet officier a assisté au combat du 18 novembre 1792, à Sospello, près Nice, à la bataille et aux affaires du 8 juin, où il reçut une forte contusion, les 11 et 12 du même mois 1793, au camp de Peyras et Breglio; à la bataille donnée par le roi Sarde le 8 septembre 1792, à ce dernier camp, et à plusieurs affaires qui l'avoient précédée et l'ont suivie; au combat de Cayro en Piémont, le 4 complémentaire an 2. M. Curnier étoit aux diverses affaires qui eurent lieu en l'an 3; à Vado, près de la citadelle de Savonne, lors de la première invasion des Autrichiens dans la rivière de Gênes; à nombre de combats et

d'attaques de postes donnés à Borghetto près Cerialle.

Il faisoit partie de l'invincible armée commandée par Bonaparte, et se trouva à la bataille du 2 frimaire an 4, à celle de Montenotte et de Dégo des 21 et 22 germinal, au passage du pont de Lodi, aux prises de Peschiera et de Véronne, aux affaires des 13 et 16 thermidor, à Lonato, Zenzano et Salo, à la bataille de Castiglione, à l'affaire qui eut lieu sous Peschiera; le lendemain au combat de la Cerona, à la bataille de Roverédo; à la prise de Trente et de Bassano, et à la bataille des 28 et 29 fructidor de cette même année. Il se distingua au combat de St.-Michel, à la bataille de Rivoli, au passage du Tagliamento. Après la reddition de Mantoue il fut au combat de la Chiusa, à ceux de Tarvise, Clagenfifurt, Fressac et autres, qui eurent lieu en l'an 5.

En l'an 6, il étoit à la prise de Berne en Suisse.

Il fut de l'armée d'Egypte, et se trouva à la prise de Malte, au débarquement de l'armée à Alexandrie en Egypte, à la bataille de Chebreysse, à celle des Pyramides, et aux affaires occasionnées par la révolte des habitans du Caire, en l'an 6; à la prise du fort d'El-Ariche, dans le déssert de Syrie; à celle de Gaza et de la place

de Jaffa, à la bataille du Monthabor et à tous les assauts livrés au siége de la place de Saint-Jean-d'Acre, dans les mois de germinal et floréal de l'an 7. Ce militaire fut atteint de la peste à Jaffa en Syrie, et resta au retour de l'armée cinquante jours près d'El-Ariche dans le désert; ce qui le priva d'assister à la bataille d'Aboukir. Cette maladie lui a duré une année.

M. Curnier étoit au combat de Damiette le 10 brumaire an 8, au combat qui eut lieu dans la ville du Caire, à la bataille de l'Héliopolis, et à tous ceux qu'occasionna le siége de cette même ville.

Il fut fait chef de bataillon le 12 germinal an 9 par le général en chef de l'armée d'Orient, en récompense de la conduite distinguée qu'il tint à la bataille du 30 ventôse, lors de l'attaque que firent les bataillons de grenadiers des retranchemens anglais, au pied desquels il reçut deux blessures, dont l'une très-grave. Il assista le 28 thermidor même année au camp de César.

De retour en France, il fut confirmé dans son grade de chef de bataillon dans le trente-deuxième régiment d'infanterie de ligne, avec lequel il a toujours fait la guerre. Il est membre de la légion d'honneur depuis le 26 prairial an 12.

D. SUDRIÉ (O. ✱),

Chef de bataillon au trente-deuxième régiment de ligne.

Né à Toulouse, département de la Haute-Garonne, le 8 septembre 1766, Dominique Sudrié avoit fait l'apprentissage du noble métier de la guerre au régiment de Languedoc infanterie, où il étoit entré en qualité de soldat le premier janvier 1783. Il avoit obtenu son congé le premier janvier 1791, après avoir fait les huit années de service prescrites par les ordonnances.

A l'époque de la formation du premier bataillon de la Haute-Garonne, il fut fait capitaine le 11 décembre 1791, et fit les campagnes de 1792, 1793, des ans 2, 3, 4 et 5 en Italie. Le 25 ventôse de cette dernière année, il avoit été fait capitaine à la deuxième, devenue trente-deuxième.

Il avoit combattu dans les rangs de l'invincible armée d'Italie; et fut mis au nombre des braves qui devoient encore cueillir de nouveaux lauriers sous les ordres du général en chef Bonaparte.

Le capitaine Sudrié fut de toutes les affaires qui eurent lieu lors de la conquête de l'Egypte, et suivit l'armée en Syrie. Au siége de Saint-Jean-d'Acre, le 21 floréal an 7, il pénétra dans

les ouvrages de l'ennemi, et y sauva un sergent de sa compagnie, en parant les coups de sabre qui lui étoient portés par plusieurs soldats turcs réunis; il en tua plusieurs et les contint jusqu'au moment que sa compagnie accourut et dispersa les assaillans. Il avoit reçu un coup de feu sur la partie gauche de la poitrine, et un autre dont la balle lui traversa le bras gauche. Son chapeau et ses vêtemens furent criblés de balles.

Le 7 thermidor, à la bataille d'Abonkir, à la tête d'une compagnie de grenadiers, il força le village où s'étoit réfugié le Pacha. Malgré la résistance la plus vigoureuse, il pénétra un des premiers dans la maison où il s'étoit enfermé, et le fit prisonnier.

Il s'étoit distingué d'une manière toute particulière, le 30 ventôse an 9. Un sabre d'honneur lui fut donné en récompense le 11 floréal, et sa conduite à l'armée d'Orient pendant toute la campagne lui valut les éloges des officiers supérieurs.

De retour en France, il fut nommé, par arrêté de Sa Majesté l'Empereur des Français, chef de bataillon de cette brave trente-deuxième, dont il avoit partagé la gloire et les dangers. M. Sudrié est officier de la légion d'honneur.

E. C. LACOSTE (*),

Major au quatre-vingt-seizième régiment d'infanterie de ligne.

EXCELLENT tacticien, brave soldat et bon capitaine, le guerrier dont les belles actions doivent être rappelées dans cette notice, a fait avec distinction, aux avant-gardes, toutes les campagnes de la révolution. Il fut se placer sous le drapeau tricolor au moment même que l'on entendoit gronder l'orage qui menaçoit la France. Le dix-neuvième bataillon de la Drôme, qui fait aujourd'hui partie du vingt-cinquième régiment d'infanterie, venoit de se former. Etienne-Clément LACOSTE, né à Romans, département de la drôme, le 27 décembre 1773, prit rang le 12 août 1792 en qualité de soldat, au milieu de ses concitoyens réunis pour la cause de la liberté. Ses qualités personnelles l'ayant fait distinguer, le 17 novembre il fut fait lieutenant par le suffrage unanime de ses frères d'armes, et partit avec son corps pour l'armée des Alpes, commandée par Kellermann.

En 1793, employé au siége de Toulon, sous les ordres de Dugommier, il étoit officier d'éclaireurs.

Passé avec son général à l'armée des Pyrénées-Orientales, le 27 frimaire an 2, à l'attaque de la redoute de la Seine, il s'élança un des premiers avec un des sergens; ils avoient fait 15 prisonniers lorsqu'il reçut un coup de feu à la bouche. Cette belle action lui mérita le titre de capitaine adjudant-major qu'il obtint le 24 prairial. Il fut encore employé en qualité d'officier éclaireur à l'avant-garde du général Augereau. Le 26 thermidor, à la bataille de St.-Laurent de la Monga, il fut blessé à la jambe droite : malgré sa blessure, il n'abandonna point le poste qui lui avoit été confié.

Il fut de l'armée d'Italie, et faisoit partie de la division du général Masséna; il fit les campagnes de l'an 4 et de l'an 5. A la bataille d'Arcole, il se fit remarquer de son général divisionnaire par son intrépidité. Il reçut du général Ménars une lettre de satisfaction pour avoir passé le pont à la tête des grenadiers, à Carpenetto, le 19 ventôse an 6. Par ordre du général Masséna, il fut placé avec le grade de capitaine dans le deuxième régiment d'infanterie légère.

Des champs italiques, Bonaparte vole sur les rives du Nil; la victoire le précède et des guerriers d'élite l'accompagnent. Le capitaine Lacoste est placé parmi ces généreux soldats toujours fidèles à la gloire, à l'honneur. Il s'est dis-

tingué dans tous les combats qui ont précédé la conquête du Caire, de la haute et de la basse Egypte. Il a suivi son général en Syrie.

Il commandoit l'avant-garde du général Junot, composée des trois compagnies de carabiniers de la deuxième légère et des trois compagnies de grenadiers de la dix-neuvième de ligne. Le 8 germinal an 7, il fut chargé du premier assaut qui fut donné à la ville d'Acre. En plaçant son échelle, le capitaine Lacoste reçut un coup de feu qui lui traversa la partie gauche de la fesse gauche. Le général Junot, satisfait de sa conduite, demanda de l'avancement pour lui; ce qui lui fut accordé le 10 brumaire an 8, non-seulement pour sa bonne conduite dans les actions qui avoient précédé, mais encore pour la bravoure éclatante dont il donna des preuves à la bataille de l'Hesber. Il fut fait chef de bataillon sur le champ de bataille.

Il s'étoit trouvé en Egypte à plusieurs affaires importantes, pendant le commandement des généraux en chef Kléber et Menou. Le 30 ventôse an 9, il se trouva à la bataille qui eut lieu près d'Alexandrie entre les Français et les Anglais.

Il commandoit l'avant-garde du général Rampon, composée des trois compagnies de carabiniers de la deuxième légère, et des trois compagnies des grenadiers de la trente-deuxième de ligne;

ligne; à la tête de ces braves guerriers, il entra dans les retranchemens ennemis et culbuta deux pièces d'artillerie. Pendant le combat il eut la jambe cassée d'un coup de boulet; le calus s'étant formé difficilement, il en est résulté une gêne. Quelque tems après cet évènement, le général Rampon demanda un sabre d'honneur pour le chef d'escadron Lacoste.

De retour en France, ce brave officier fut nommé, par Sa Majesté l'Empereur, major au quatre vingt-seizième régiment d'infanterie de ligne. Il est membre de la légion d'honneur.

J. B. DE LEISSÉGUES (*),

Capitaine de Frégate.

Sur cet élément terrible où la mort se présente sous toutes les formes au mortel audacieux qui ose se fier à sa perfide inconstance, le guerrier inspire un nouvel intérêt. Sur la terre il n'avoit à combattre que ses égaux en adresse, en courage. Sur le vaste sein des mers, il voit tout-à-la-fois armés contre lui et les ondes irritées et les vents furieux et les airs enflammés. Quelle ame forte doit avoir le marin! et quelle reconnoissance la patrie ne doit-elle pas à ceux qui s'exposent à mille morts pour l'enrichir par le commerce, ou pour la défendre sur ces vaisseaux qui naviguent sur toutes les mers!

Parmi ces braves, on nomme Jacques Bertrand de Leissegues, né en 1762 à Châteaulin, département du Finistère. La nature l'avoit fait naître sur les bords de cet Océan qu'il devoit un jour parcourir avec gloire, après avoir fait avec distinction toutes les études qui conviennent au marin.

Le premier avril 1776, le jeune Leisségues entra dans la marine militaire en qualité de vo-

lontaire, et se fit remarquer par son application et son zèle.

La France étoit alors en guerre avec l'Angleterre; tous nos marins se distinguoient par des actions d'éclat, se formoient à l'école de l'expérience, et tâchoient de marcher sur les traces des d'Alembert, des Duguay-Trouin, des Tourville, qui les avoient précédés dans la carrière.

Le jeune Leisségues eut le bonheur de se trouver au combat naval du 27 juillet 1778, qui eut lieu à la hauteur d'Ouessant, et assista, le 6 juillet 1779, au combat de la Grenade et à l'engagement qui eut lieu pendant une demi-heure, contre les batteries du mont Tarro, le 21 du même mois.

Le 18 décembre, M. de Leisségues étoit sur l'*Annibal*, dans la baie du ci-devant fort royal, sous les ordres de M. Delamothe-Piquet. Un combat s'étoit engagé entre une frégate française qui escortoit un convoi arrivé de Toulon et un vaisseau de soixante-quatorze. M. Delamothe-Piquet, voyant du fort ce combat inégal, sortit sur-le-champ avec le vaisseau l'*Annibal* de soixante-quatorze, et se fit bientôt suivre de deux vaisseaux de soixante-quatre, le *Vengeur* et le *Réfléchi*. Les Anglais s'avancèrent avec quatorze vaisseaux de ligne. On sait avec quelle intrépidité et quel bonheur M. Delamothe-Pi-

quet se défendit. Il sauva un convoi de vingt-cinq bâtimens.

Les 20 et 21 mars 1780, M. de Leisségues étoit sur le même vaisseau l'*Annibal*, au combat qui eut lieu entre trois vaisseaux anglais à la hauteur de la Grange. Dans ces différens combats, il reçut deux blessures; une balle lui cassa le petit doigt de la main gauche, dont il est estropié; une autre le frappa à la cuisse.

Le 11 mai 1781, il fut élevé au grade de lieutenant de frégate, fut fait sous-lieutenant de vaisseau le 12 juillet 1787, et lieutenant le 22 juillet 1792.

En 1793, il commandoit l'aviso le *Goëland* de dix canons. Le 16 avril, rencontré par la frégate anglaise la *Pénélope* qui l'attaqua, après un combat de deux heures et demie il fut obligé de se rendre. Pendant l'action il avoit été blessé à l'épaule.

Le 2 thermidor an 3, il fut nommé capitaine de frégate; et le 30 messidor il obtint le commandement d'une division de frégates en croisière sur les côtes d'Angleterre, qui, dans l'espace de vingt jours, s'empara de vingt-huit bâtimens ennemis richement chargés, qui entrèrent dans les ports de Brest et de Lorient.

Le premier vendémiaire an 4, ayant reçu l'ordre du commandant de la marine du port

de Lorient, de se rendre le plus promptement possible à la presqu'île de Quiberon, pour aviser au moyen de faire parvenir six mois de vivres à Belle-Isle, et observant en même tems les mouvemens de l'armée anglaise, dont une partie étoit mouillée dans la baie de Quiberon, et l'autre dans le courreau de Belle-Isle, il s'empressa d'obéir, approvisionna Belle-Isle, observa l'ennemi, et mérita par les moyens qu'il employa les éloges les plus flatteurs.

Le contre-amiral Decrès, préfet maritime au port de Lorient, le 5 ventôse an 9, lui ordonna de se rendre à Rennes pour y prendre le commandement d'un détachement de cavalerie, et de marcher sur les côtes du Morbihan pour s'opposer à l'embarquement de grains destinés à l'ennemi. Il remplit le vœu du préfet maritime, et s'occupa du soin de faire la levée des marins réfugiés, jusqu'à la paix qui eut lieu quelque tems après avec l'Angleterre.

M. de Leisségues sert aujourd'hui en sa qualité de capitaine de frégate à l'armée navale impériale en rade de Brest. Il est membre de la légion d'honneur.

X. ROUSSEL (C. ✻),

Général de Brigade.

L'officier général dont nous rappelons ici les services, avoit reçu dans la maison paternelle une excellente éducation. Il avoit fait ses études à Lunéville, département de la Meurthe; dans un âge peu avancé il étoit la consolation de ses parens, et donnoit déjà les plus belles espérances. Né aux Charmes, département des Vosges, le 3 décembre 1770, à peine âgé de 17 ans, il fut admis le premier mai 1789 dans le régiment de Mestre-de-Camp-Général de dragons, dont le colonel avoit des bontés et de l'amitié pour son père. Dans ce corps il fit l'apprentissage du noble métier de la guerre; il forma son esprit et son cœur aux grandes choses, il eut la noble ambition d'acquérir à-la-fois les connoissances du soldat et du capitaine. Il sembloit déjà prévoir qu'il commanderoit un jour ceux qui, comme lui, savoient obéir, et qu'il se feroit un nom dans la carrière de la gloire et de l'honneur.

Cette époque n'étoit pas éloignée; déjà la France menacée appeloit sous les drapeaux tricolors les citoyens et les soldats. Xavier Roussel, en 1792,

quitta son régiment et entra dans un bataillon de la Meurthe qui fut formé à Lunéville, où se trouvoient beaucoup de ses camarades de collége qui lui accordèrent aussitôt leur confiance, et le nommèrent capitaine adjudant-major le 14 août de la même année.

Trois mois après, il passa à l'état-major général de l'armée de la Moselle en qualité de capitaine adjoint, et il y fit la campagne de Trèves.

Au commencement de 1793, il avoit quitté l'état-major général de cette armée, et le 5 mars il fut nommé premier lieutenant-colonel de son bataillon, qu'il rejoignit, et fit avec lui la campagne de cette année à l'armée de la Moselle

A l'affaire de Pirmesans, qui fut toute à l'avantage des Prussiens commandés par le duc de Brunswich, il fut fait prisonnier de guerre; sa captivité fut de longue durée, il y avoit déjà deux années qu'il gémissoit loin de sa patrie, lorsque sur la fin de l'an 3 il fut rendu à ses braves frères d'armes; il rejoignit son bataillon à l'armée du Nord dont il faisoit partie, et qui fut embrigadé dans la soixantième demi-brigade d'infanterie.

Au commencement de l'an 5, la soixantième, qu'il commandoit alors comme le plus ancien chef de bataillon, quitta l'armée du Nord et passa à celle de Sambre-et-Meuse.

Le premier floréal, il se distingua d'une manière toute particulière à la bataille d'Herborn, qui eut lieu à la tête de sa demi-brigade; il fit preuve de valeur et d'intelligence, et partagea les lauriers cueillis par tous les corps de l'armée dans cette pénible journée. Le chef de bataillon Roussel fut nommé chef de brigade sur le champ de bataille par le général en chef Hoche qui, rappellant les services que cet officier avoit rendus dans la journée du 29 prairial, ainsi que dans les combats qui l'avoient suivie, louoit avec intérêt ses talens et son intrépidité. Le général fit mettre cette nomination à l'ordre du jour, et le 10 floréal il adressa au chef de brigade Roussel une lettre extrêmement flatteuse, dans laquelle il lui annonçoit que le grade qu'il venoit de lui confier étoit la récompense due à la conduite distinguée qu'il avoit montrée à la journée d'Herborn. Cette lettre étoit datée du 4 germinal, à Friedberg.

En l'an 6, la soixantième passa avec son chef à l'armée française en Batavie, et fut placée dans les îles de Woornn et de Gorée, pour observer les Russes et les Anglais qui menaçoient la côte d'Hollande.

En l'an 7, elle reçut l'ordre de se rendre à Manheim pour faire partie de l'armée d'observation sur le Rhin, commandée par le général

Bernadote; et le 12 fructidor, son chef fut nommé par le gouvernement général de brigade: c'est en cette qualité qu'il fit le commencement de la campagne de l'an 8 à l'armée du Rhin, sous les ordres des généraux Ney et Lecourbe.

Dans le mois de germinal, il passa au centre de l'armée du Rhin, qui étoit guidée par le lieutenant général St.-Cyr, division Baraguay-d'Hilliers, et se distingua avec sa brigade qu'il dirigeoit aux batailles d'Engen, de Biberach, et à plusieurs autres affaires importantes.

Peu de tems après, il fut envoyé à l'aile droite de la même armée aux ordres du lieutenant-général Lecourbe division Montrichard. Le 29 frimaire, sa brigade s'empara de Rosenhein sur Linn, trois jours avant la bataille de Hohélinden.

Le 18, la division Montrichard, dont le général Roussel commandoit une brigade, passa Linn, et soutint glorieusement les combats de Geking et de Stéphans-Kirchen. Le 23, il se trouva à la bataille Wals près Saltzbourg; et de concert avec la division Montrichard il poursuivit l'ennemi jusqu'en Styrie. On apprit que les chefs des armés belligérantes venoient de conclure un armistice à Stengen, à une lieue de Léoben.

La division Montrichard fut alors placée sur

la ligne de démarcation en Styrie et en Cerinthie où elle resta jusqu'à la paix.

Le général de brigade Roussel, dont la conduite fut toujours digne des plus grands éloges, se trouve porté dans différens rapports officiels des généraux en chef ou des chefs des états-majors des armées, tels que ceux du général Beurnonville, commandant l'armée de la Moselle à la campagne de Trèves, du général Hoche, commandant l'armée de Sambre-et-Meuse en l'an 5, des généraux Ney, Lecourbe et Moreau, qui ont commandé l'armée du Rhin en l'an 8. Dans tous ces rapports, il est mentionné honorablement et toujours loué comme un militaire distingué par ses services, son courage et ses talens.

Quelques mois après la rentrée de l'armée en France, au commencement de l'an 10, le général de brigade Roussel reçut l'ordre de se rendre dans la deuxième division militaire, où il est employé depuis cette époque jusqu'à ce jour. Il est un des commandans de la légion d'honneur.

P. PAJOL (O. ✻),

Colonel du sixième régiment de hussards.

La ville de Besançon, département du Doubs, a vu naître, le 3 février 1772, Pierre Pajol, qui vint se placer au quatre-vingt-deuxième régiment, à l'époque de la révolution; il fut fait sous-lieutenant le 12 janvier 1791, et lieutenant le 7 mai 1792. Il étoit à l'armée du Rhin, commandée par le général Custines. Les troupes françaises ayant marché sur Spire, cette ville fut attaquée; le lieutenant Pajol, en entrant le premier dans cette ville, reçut un coup de bayonnette, qui lui traversa la main gauche.

Il étoit dans Mayence lorsque les Français défendoient cette place contre les attaques réunies des Prussiens et des Hessois. Dans une sortie qu'il effectua avec deux compagnies de grenadiers, il enleva une redoute défendue par cent cinquante Hessois qu'il fit prisonniers, et prit trois pièces de canon. Le 11 avril 1793, il eut le bras gauche cassé par un biscayen.

Le premier prairial an 2, il étoit aide de camp du général Kléber, et se distingua à la bataille de Tressigny le 28 prairial an 2; dans cette affaire il eut un cheval tué sous lui.

Il s'étoit distingué à la bataille de Fleurus, au passage de la Roër, et au siége de Mastricht. Le général en chef, pour lui prouver combien il étoit satisfait de sa bonne conduite, le chargea de porter trente-six drapeaux à la convention, qui lui fit l'accueil le plus flatteur, et lui accorda les honneurs de la séance.

Par décret du 28 pluviôse an 3, il fut nommé capitaine au sixième bataillon d'infanterie légère. Au passage du Rhin à Ordingen et Heck-el-Kamp, il franchit le fleuve à la tête des grenadiers avec le général Lefébvre, et mérita les éloges des officiers supérieurs.

Le 20 pluviôse an 4, il fut fait chef de bataillon, et fut admis à servir dans son grade dans l'arme de la cavalerie légère, par arrêté du 30 messidor. Le cinquième jour complémentaire an 4, au passage de la Lahn à Limbourg, il fut blessé et son cheval fut tué sous lui. Devant Francfort il eut encore un cheval tué sous lui.

Il fut fait chef d'escadron sur le champ de bataille, et le 5 thermidor an 5, il fut attaché en cette qualité au quatrième régiment de hussards.

A l'affaire d'Altenkirchen, M. Pajol, après avoir chargé, près du général Richepanse, une colonne ennemie, lui fit trois mille prisonniers, et s'empara de douze pièces de canon.

A la bataille d'Ostrath, il eut un cheval tué

sous lui, et se distingua dans la retraite de l'arrière-garde, que le général Jourdan le chargea de faire.

A Lieptingen, avec deux escadrons il chargea l'infanterie ennemie qui s'étoit retirée dans le bois, fit deux cents prisonniers et prit deux pièces de canon; il eut le même jour un cheval tué sous lui. Il reçut les éloges des généraux Mortier et Vandamme, pour avoir culbuté la cavalerie autrichienne, en se précipitant le premier dans les rangs ennemis, dans une charge qui avoit été ordonnée.

Dans une autre charge qui eut lieu à Andelfingen en Suisse, il culbuta quelques escadrons de Barco; mais ensuite forcé à la retraite, il eut son cheval tué sous lui et fut fait prisonnier. Les hussards à qui il étoit cher, s'étant ralliés, le délivrèrent, et lui ayant donné un cheval de prise, tous ensemble ils chargèrent de nouveau l'ennemi qui fut culbuté, et firent beaucoup de prisonniers. Le général Oudinot fut témoin de cette action.

Le 29 messidor an 7, il fut fait, par arrêté, chef de brigade au vingt-troisième régiment de cavalerie, et le 3 thermidor il passa en cette qualité au sixième régiment de hussards.

Le 9 thermidor an 8, à Neubourg, avec trois cents hussards il chargea sur quatre cents cui-

rassiers qu'il culbuta ; il sabra ou tua deux cents hommes et fit quatre-vingt prisonniers.

En l'an 9, il fut chargé de défendre les gorges du Tyrol, sur les points de Fuessen (ou Fussen) ; plusieurs fois il battit complettement l'ennemi, lui fit beaucoup de prisonniers, et le força de se retirer. Ce fut encore lui qui quelque tems après entra le premier dans Fuessen : après avoir jetté une partie de l'infanterie et de la cavalerie des Autrichiens dans la Lech, il s'empara de ce débouché, et fit beaucoup de prisonniers.

Après la paix de Lunéville, M. Pajol fut confirmé dans son grade de colonel du sixième régiment de hussards, par Sa Majesté l'Empereur des Français. Il est officier de la légion d'honneur.

A. LEDUC (*),

Capitaine de frégate.

ARMAND LEDUC naquit à Dunkerque, département du Nord, le 11 août 1764. Destiné dès sa plus tendre enfance à servir dans la marine, il n'avoit pas encore atteint sa dixième année qu'il fut reçu mousse le 14 avril 1774; il étoit novice le 10 février 1776, et matelot le 10 février 1777.

Il fit la campagne de 1778 embarqué en course; et l'année suivante, en février, étant sur le corsaire la *Colonne*, il prit part à un combat qui continua pendant neuf heures sans interruption, et se termina par la prise d'un cutter anglais de dix-huit canons. Pendant l'action il fut blessé à la jambe gauche : il fit ensuite trois campagnes dans le nord, l'une au détroit de David, et deux à l'île Despitzberg, où il fut jusqu'à vingt-huit degrés nord et dix-sept degrés longitude, méridien de Paris.

Pendant ces campagnes, il fut fait maître d'équipage le 16 février 1780, second capitaine le 16 février 1783, capitaine au long cours le 17 juin 1790.

Le 8 juin 1793, M. Leduc entra au service du

gouvernement, en qualité d'enseigne de vaisseau non-entretenu.

Il commandoit la canonnière la *Hune libre*, et se trouva aux siéges de Coullioure et port Vendre où il se rendit utile, et fut blessé à la tête. Il montoit l'aviso qu'il commandoit, et assista au siége de Dunkerque : il avoit été fait enseigne de vaisseau entretenu le 26 brumaire an 2, lieutenant de vaisseau le 15 thermidor de la même année.

Il commandoit la frégate la corvette le *Hasard*, sous les ordres du vice-amiral Martin, et se trouva aux deux combats de mer qui eurent lieu les 23 ventôse et 25 messidor de l'an 3. Dans le second combat, il étoit commandant de la frégate la *Junon*.

Le premier vendémiaire an 5, M. Leduc fut nommé capitaine de frégate ; en cette qualité il commandoit la frégate l'*Incorruptible*, et se trouva au combat qui eut lieu en rade de Dunkerque le 19 messidor an 8.

Cet officier a fait une campagne dans les Colonies pendant les années 10 et 11, sur la même frégate dont il avoit conservé le commandement. De retour de son voyage, il est depuis le commencement de la guerre en activité de service à Boulogne. Il est membre de la légion d'honneur.

N.

N. POINSOT (C. ✻),

Général de Division de cavalerie.

Le général Poinsot est né à Châlons, département de Saône-et-Loire, le 7 février 1764. Une imagination vive et ardente, de l'amabilité dans le caractère, jointe à une bravoure naturelle, sembloient présager dès sa jeunesse qu'il se feroit un nom dans la carrière militaire, s'il pouvoit un jour la parcourir.

N. Poinsot fit ses premières armes au cinquante-septième régiment d'infanterie, où il entra en qualité de soldat, le 6 décembre 1778, et fut envoyé avec le régiment dans l'île de Corse, commandée par le vice-roi M. de Marbœuf; il y demeura depuis 1779 jusqu'en 1784, et mérita par sa bonne conduite les grades de sous-officier. Il étoit fourrier de sa compagnie, lorsque le 31 juillet 1785, son congé ayant été acheté, il revint à la maison paternelle. Mais entraîné bientôt par son goût pour le service, il entra dragon au onzième régiment, le 20 octobre 1786: il fut nommé brigadier de sa compagnie, et puis quelque tems après fourrier.

Il y avoit cinq ans sept mois et un jour qu'il

étoit dans les dragons, lorsqu'il quitta son corps pour entrer dans la cavalerie de la garde du Roi, où il servit depuis sa formation jusqu'à son licenciement.

Lorsque la guerre de la révolution eut commencé, N. Poinsot demanda du service et fut nommé le 31 mai 1792 capitaine de cavalerie dans la légion du Nord. Il servit à l'armée du Nord sous les ordres du général en chef Dumourier; ses talens lui procurèrent un prompt avancement. Le 25 février 1793, il fut fait adjudant-général de l'état-major général de cette armée. Il fit les campagnes de 1792 et 1793, et passa le 8 juin de cette dernière année à l'armée des Pyrénées-Orientales.

Le 17 juillet, dans une attaque il fit cinq cents prisonniers, et prit deux pièces de canon. Il servit tour-à-tour à cette armée sous les ordres des généraux de Flers, Daoust, Dagobert, Dopet et Dugomier. Quelques-uns de ces guerriers furent destitués, et les autres périrent sur l'échafaud ou succombèrent au champ d'honneur. Le général Pérignon connut alors le brave adjudant-général Poinsot, et fut le témoin des belles actions par lesquelles il s'illustra à l'armée des Pyrénées-Orientales, et conquit les grades de général de brigade et de général de division. Parmi ses actions d'éclat on se rappelera toujours celles

qui firent sa réputation. Il se distingua à l'affaire du camp de la Perche et la reprise de la Cerdagne française; il conquit celle dite Espagnole, fit quinze cents prisonniers, s'empara de huit pièces d'artillerie, d'un camp de six mille hommes tout tendu, des vivres, des munitions, des fourrages et de la caisse de tous les corps. Cette belle conquête mérita au général de brigade Poinsot le grade de général de division, le 24 septembre 1793.

Le travail d'Aubry vint alors priver les militaires des récompenses que leur avoient acquises leur valeur et leurs services. Le général Poinsot, qui avoit été envoyé aux armées du Rhin et de Mayence le 15 fructidor, ne fut employé que dans le grade de général de brigade; il passa ensuite à l'armée d'Italie sous les ordres du général Masséna, où il demeura depuis le 24 thermidor de l'an 5 jusqu'au 15 fructidor de l'an 9.

Nous ne suivrons point le général Poinsot dans les différens combats qui furent livrés en plusieurs circonstances par l'armée d'Italie. Comme tous les braves, il se distingua par des actions d'éclat. Toujours au poste d'honneur, il se fit remarquer par toutes ces brillantes qualités si ordinaires aux Français, et qui font de ce peuple belliqueux les premiers soldats du monde entier.

C'est à Gênes que, sous les ordres du général

en chef Masséna nous allons voir N. Poinsot seconder le génie de son général et partager les travaux d'une poignée de soldats débiles, dénués de tous secours, sur les âpres rochers de la Ligurie, attaqués par des forces quintuples qui prétendoient profiter de leur position militaire et s'emparer d'une place où la coalition entière sembloit avoir en quelque sorte attaché l'honneur de la campagne.

Le général Poinsot fut placé avec le général Spital dans l'armée de Masséna, à la division Gazan, qui formoit la deuxième division; elle fut placée à Cazella, Buzalla et Savigonne, à Campo-Marone, à la Bochetta, à Campo-Freddo... etc. C'étoit à Gênes où elle devoit se retirer en cas d'échec avec tout le reste de l'armée.

Le 15 germinal an 7, l'apparition de la flotte anglaise fut le signal des attaques qui commencèrent le même jour à Ruha où les Français furent forcés le matin, mais où ils rentrèrent le soir. A Borgo-di-Férari, l'ennemi prétendoit couper la ligne de nos troupes; le général Poinsot le repoussa en lui faisant quatre-vingt-quatre prisonniers. Nous ne nous occuperons point du détail général des attaques des ennemis ni de toutes les opérations des généraux français; les belles actions du général Poinsot doivent seules ici fixer notre attention.

Le 18 germinal, toutes les dispositions générales ayant été prises, les divisions de l'armée française furent établies pour la défense de Gênes et de ses environs, de manière à ce que l'ennemi fut obligé de se morceler pour faire face à toutes les attaques qu'il avoit à redouter et à toutes celles qu'il devoit entreprendre. Il venoit de s'emparer du poste des cabannes de Macarollo et se replioit jusqu'à Aqua-Santa (à trois milles de Voltry) lorsque le général en chef Masséna résolut de l'attaquer dans ses nouvelles positions; la division Gazan fut chargée de cette opération. D'après ces dispositions, le général Poinsot marcha sur Campo-Freddo; pendant que deux colonnes se dirigeoient sur les cabannes, l'ennemi fut mis en déroute à Macarollo. Le général Poinsot arriva au lieu désigné, chassa l'ennemi de Campo-Freddo après lui avoir fait, avec un bataillon de la soixante dix-huitième et la quatre-vingt-douzième, cent vingt-quatre prisonniers.

Le 20 germinal, il reçut ordre d'attaquer à la hauteur de Sasselo l'arrière-garde de l'ennemi qui filoit par là sur la Verreria. A la tête de la vingt-cinquième légère il exécuta ce mouvement avec tant d'impétuosité, que l'ennemi ne put lui résister ni se rallier nulle part. La ville fut emportée au pas de charge; une partie du régiment autrichien de Dentchmeister fut coupée, et lors-

que le général Poinsot, à un mille au-delà de Sasselo, atteignit l'artillerie de l'ennemi escortée par cinquante hussards, il n'avoit avec lui que quinze chasseurs, qui seuls avoient pu le suivre dans sa course rapide. La victoire souriant à l'audace, trois pièces de canon restèrent en son pouvoir; l'ennemi perdit encore par la prise de Sasselo un baril de deux cent mille cartouches et six cents prisonniers. Parmi les braves que les Français perdirent dans cette journée, ils eurent des pleurs à donner à M.r Gavaret, lieutenant des carabiniers à la vingt-cinquième légère, qui fut tué dans l'action.

Toutes les divisions de notre armée qui combattirent sur plusieurs points dans cette terrible journée, se couvrirent de gloire. Le général Masséna, depuis le lever du soleil jusqu'au soir, ne quitta point les tirailleurs (1).

Le 21, tandis que le général divisionnaire Gazan chassoit l'ennemi de Tagliarino et rem-

(1) A dix heures du soir il étoit à Cogoletto; il avoit perdu un général de brigade sur deux, deux adjudans-généraux sur trois, et trois aides de camps sur cinq. Vers la fin de l'affaire, il dit à Vamertanne, à l'adjudant général Thiébault, ce mot qui prouve combien il étoit affecté de sa situation : « La mort, Thiébault, n'a donc pas voulu de nous »! dans la journée il lui étoit échappé à différentes reprises : « Comment, pas une balle pour moi ».

portoit une victoire complette, la soixante-dix-huitième, sous les ordres du général Poinsot, étoit restée en arrière sur le chemin de Pouzonne et de Sasselo.

Le 22 germinal, le général Soult, qui avoit résolu de chasser l'ennemi des positions qu'il tenoit entre l'Hermette et Arpazello, en ordonna l'attaque; le 22 au matin, le général Fressinet, ayant sous ses ordres toute sa brigade, fut chargé de l'attaque de gauche; et le général Poinsot, commandant la vingt-cinquième légère et les grenadiers de la deuxième de ligne, de l'attaque droite.

Le combat s'engagea avec force, mais les munitions commencèrent à manquer. Le général Soult ordonna d'enlever la position à la bayonnette, ce qui fut exécuté par les troupes formées par sections et colonnes. La charge fut battue, et la position emportée. On fit dans cette affaire deux cents prisonniers, dans le nombre desquels se trouva le colonel du régiment de Keith, obligé de rendre les armes au général Poinsot lui-même, qui avoit eu dans le combat le fourreau de son sabre coupé par deux balles. Chassé de sa position, l'ennemi s'étoit rassemblé sur les hauteurs auxquelles elle étoit appuyée; ce qui détermina le général Soult à l'y faire attaquer par les généraux Gazan et Poinsot; mais l'ennemi

ayant établi des retranchemens, il fut impossible de l'y forcer : la division prit en conséquence position sur la hauteur qu'elle avoit conquise dans la matinée.

Le 24, à la tête des vingt-cinquième légère et troisième de ligne, le général Poinsot fut chargé d'enlever le camp de Santa-Justina. Ce camp étoit retranché, et cet obstacle, qui n'avoit point été prévu, rendit dans cette entreprise l'effort et le courage de nos troupes inutiles.

Le 25, la division Gazan reçut l'ordre de reprendre Sassello; avec les troisième et vingt-cinquième légère le général Poinsot forma l'attaque de la droite de l'ennemi sur la Galera, tandis que le général Fressinet attaqueroit la gauche. On eut dans cette occasion la mesure de ce que peuvent des troupes françaises sans repos, sans pain et presque sans cartouches; les soldats marchèrent à l'ennemi avec un courage héroïque. Tout ce que peuvent l'honneur et l'intrépidité fut déployé dans cette action extrêmement meurtrière. Deux fois, dix mille Autrichiens retranchés jusqu'aux dents, et ayant une nombreuse artillerie, cédèrent à la valeur d'une poignée de braves qui deux fois parvinrent sur la crête des hauteurs de Ponte-Yoréa, et qui auroient fini par s'y établir, si M. de Mélas avec une réserve de cinq mille combattans ne fût arrivé vers la

fin de la journée, et n'eut ranimé les troupes par sa présence et par ce renfort. La nuit mit fin à ce combat terrible, et chacun reprit les positions qu'il avoit avant l'attaque.

L'armée française ayant été obligée de céder aux forces infiniment supérieures des Autrichiens pendant les journées des 28, 29 et 30 germinal, et le général Masséna ayant assemblé les troupes mit la réserve aux ordres du général Poinsot, et fut placée à Gênes où elle demeura pendant le siége.

Le 10 floréal, le général Poinsot et l'adjudant-général Andrieux enlevèrent à l'ennemi ses deux dernières redoutes sur le mont Reti, et firent mettre bas les armes à un bataillon ennemi de quatre cent cinquante hommes, qui se trouva sans retraite, et qui fut pris avec son drapeau.

Le 11, le général Soult fit soutenir la division Gazan par la deuxième de ligne en réserve, sous les ordres du général Poinsot. Cette brillante affaire fut à l'avantage des Français. Il y eut, après le combat, une trève de trois quarts-d'heures que l'ennemi demanda.

Le 21 floréal, à l'attaque où le général Poinsot commandoit la réserve, composée des deuxième et troisième de ligne, le général Darnaud commença l'attaque, et soutint, avec des troupes affamées et harrassées de fatigue, un

combat de plus de deux heures, dont ses talens seuls diminuèrent l'inégalité. Un bataillon de la deuxième de ligne et ses grenadiers arrivèrent sous les ordres du général Poinsot, et mirent à même de changer une défense pénible et difficile en une offensive brillante. La charge ayant été donnée par le général Soult, qui arrivoit avec des troupes fraîches, on s'élança sur l'ennemi, qui fut culbuté et précipité du haut des rochers; plus de huit cents Autrichiens roulèrent dans les abîmes : un grand nombre fut pris dans les retranchemens de Monte-Saccio. Les troupes françaises se signalèrent par les plus beaux faits d'armes (1).

(1) Lors de la désertion d'une partie des corps de l'armée d'Italie, la vingt-cinquième légère avoit été chargée de désarmer la vingt-quatrième de ligne. Cette circonstance faisoit craindre de les rapprocher; mais dans cette journée la conduite héroïque de ces deux corps qui à chaque pas avoient rivalisé de gloire, lui donna réciproquement tant de motifs d'estime que les braves qui les composoient s'embrassèrent au milieu du feu, et firent sur le champ de bataille, et par un mouvement honorable pour toutes deux, abjuration de toute inimitié. L'enthousiasme fut même si grand de part et d'autre, que par un échange momentané des braves, la moitié de la vingt-cinquième passa dans la vingt-quatrième, et moitié de la vingt-quatrième dans la vingt-cinquième; et les deux corps ainsi mêlés continuèrent à battre l'ennemi avec une ardeur nouvelle.

Le général Poinsot eut sa part de gloire dans l'attaque de Monte-Creto. Avec le septième régiment de ligne il s'élança sur le camp du même nom, où nos troupes arrivèrent toutes ensemble, et se seroient établies sans l'arrivée d'un renfort considérable des ennemis. On fut obligé de céder malgré l'exemple du courage que donnèrent en cette circonstance le général Poinsot et l'adjudant-général Gauthrin. C'étoit en ce moment que le général Soult fut frappé d'une balle qui lui fracassa la jambe droite : il fut fait prisonnier.

La capitulation ayant été signée, le général Poinsot resta à l'armée d'Italie, et servit ensuite sous les ordres des généraux Brune et Moncey.

Le premier vendémiaire an 10, il fut employé à la dix-huitième division militaire.

En l'an 11, il passa à St.-Domingue avec le général Rochambeau; il s'étoit distingué pendant la campagne, et revint en France où il est employé à l'armée en Batavie depuis le 16 fructidor an 11. Il est un des commandans de la légion d'honneur.

J. F. LESUIRE (C. ✻),

Général de Brigade.

Le guerrier dont nous aimons à rappeler aujourd'hui les faits d'armes, a servi avec distinction sur les deux continens de l'Europe et de l'Amérique. Sur le vaste Océan, il a fait l'apprentissage du noble métier de la guerre; dans les rangs de l'armée de terre, il a cueilli des lauriers immortels.

Joseph-Fidèle Lesuire naquit à Rennes, département d'Ille-et-Villaine, le 26 mai 1764. Il parcourut d'abord la carrière des marins; et après avoir reçu une utile instruction, il fit sur le vaisseau du Roi le *Réfléchi*, en qualité de pilotin et de timonier, les campagnes de la Grenade et de la Sawanah. Il faisoit partie de l'armée navale qui fut envoyée dans les Indes-Occidentales au secours des Américains; elle étoit sous les ordres de l'amiral d'Estaing. Il servit ensuite sous le commandement de M. de Lamothe-Piquet. M. Lesuire avoit pris du service dans la marine le 18 novembre 1778, et le continua jusqu'au 26 février 1781. Le 18 janvier 1782, il passa dans l'armée de terre et entra en qualité de dragons dans le régiment de Bourbon. Le 12 mars 1792, il fut bréveté

sous-lieutenant, par le roi Louis XVI, au quatre-vingt-quatrième régiment d'infanterie, et fut fait lieutenant au même régiment le 10 octobre de la même année.

Le 19 juin 1793, il passa à l'état-major général de l'armée de Saint-Domingue, en qualité d'adjoint aux adjudans-généraux, et fut fait capitaine des grenadiers au 84e. régiment d'infanterie, le 2 juillet. Avec le second bataillon du quatre-vingt-quatrième régiment dont il il faisoit partie, il s'embarqua à l'île d'Aix, pour se rendre à Saint-Domingue, sous les ordres du général d'Esparbès, qui commandoit l'expédition dont les commissaires civils Polverel, Sonthonax et Roume étoient chargés de diriger les forces. Ce bataillon débarqua au Cap Français le 20 septembre. Le lieutenant-général, ayant resté peu de tems dans la Colonie, repassa en France.

Les troupes françaises qui étoient à Saint-Domingue furent commandées pendant trois mois environ par le lieutenant-général Rochambeau, deux mois par le maréchal de camp Galbaud, un instant par le maréchal Lasalle, et plus de cinq ans par le général Laveaux.

Pendant près de sept ans ans, le capitaine de grenadiers Lesuire servit à St.-Domingue. Dans les tems les plus difficiles, et malgré la plus grande misère, il ne cessa de faire la guerre

contre les Espagnols, qui possédoient à cette époque la majeure partie de l'île; contre ces Anglais qu'on ne hait point assez, qui par leur conduite déloyale ont indisposé tous les habitans des Colonies françaises, et qui occupoient alors les places les plus importantes, qui leur avoient été livrées par trahison; enfin contre les nègres et les hommes de couleur, dont l'esprit de révolte n'est maintenant que trop connu.

Par son zèle et son dévouement sans bornes, M. Lesuire mérita la confiance entière du général en chef, qui le chargea souvent de la mission glorieuse de commander des corps de troupes qu'il conduisit souvent à l'ennemi, et qui lui durent en partie leurs succès.

Le 26 janvier 1793, dans une affaire il fut atteint d'une balle qui lui traversa la cuisse droite, et d'un coup de sabre qui traversa obliquement l'avant-bras droit.

Attaché à l'état-major général de l'armée de St.-Domingue, il fut fait adjudant-général chef de bataillon le 13 octobre 1793, adjudant-général chef de brigade le 20 germinal an 3, et général de brigade le 4 fructidor de la même année.

La conduite politique et militaire de cet officier à Saint-Domingue fut toujours digne d'éloges; et dans tous les rapports faits au ministre de la guerre, il fut mentionné honorablement.

En l'an 7, le 2 vendémiaire, le général Hédouville ayant décidé de quitter la Colonie, le général Lesuire s'embarqua avec lui pour repasser en France; ils abordèrent au port de Lorient le 26 brumaire.

A son arrivée en France, il demanda du service. D'après les renseignemens donnés au Directoire exécutif par le ministre de la guerre Bernadotte, et les rapports avantageux sur sa conduite, qui furent présentés à cette première autorité de la république, dans le mois de messidor an 7, il fut envoyé dans son grade à l'armée des Alpes, formant l'aile gauche de celle d'Italie.

Son début fut brillant; il débloqua et approvisionna Fenestrelles, enleva Pignerolles aux ennemis, et chassa les Austro-Russes jusqu'auprès de Turin. Le général en chef Championnet, à cette époque, lui avoit conféré le commandement du corps de troupes qui devint la droite de la division du général Duhesme.

Dans le mois de fructidor, le général Mélas avec des forces considérables avoit enlevé Suze, repoussé les troupes françaises jusqu'à Exilles, et les força d'abandonner Pignerolles. Le général Lesuire, avec ses troupes, se retira sur Fenestrelles, où il laissa garnison : par une marche rapide, il se réunit au corps qui se trouvoit à

Exilles, reprit sur l'ennemi l'importante place de Suze, et rétablit sa communication avec la Maurienne.

Quelques jours après, le général Championnet, ayant rappelé près de lui à Coni la brigade du général Lesuire, l'employa dans toutes les affaires, combats et batailles qui eurent lieu en avant de cette place, jusqu'à l'évacuation totale du Piémont. Guidée par son général, cette brigade se distingua d'une manière toute particulière.

L'armée des Alpes venoit d'être réunie à celle d'Italie. Le 13 brumaire an 8, à la bataille de Genolech, une seule pièce de canon fut arrachée aux Autrichiens. La brigade du général Lesuire eut encore cet honneur : elle étoit alors composée de la troisième légère, qui perdit plus de six cents hommes; de la quarante-septième, du dixième de hussards et d'un escadron du troisième régiment de chasseurs.

Pendant l'hiver de l'an 8, il fut chargé de commander la sixième division à Tende, et de garder le col du même nom.

Le général Mélas ayant été forcé d'évacuer Nice, pour se rapprocher en personne de l'armée de réserve, qui s'avançoit dans le Piémont, précédée de la victoire, sa brigade enleva à l'ennemi les fameuses redoutes du camp des Fourches, où

où elle fit plus de mille prisonniers. Cinq jours après, le 12 prairial an 8, elle battit les Autrichiens à Ponte-di-Nave et Orméa, et leur fit un grand nombre de prisonniers, dont trois cents grenadiers hongrois. L'ordre du jour de l'armée fit mention honorable de ces trois journées glorieuses, qui honorent le général et les brigades qu'il dirigea.

Dans les dernières campagnes d'Italie, le général Lesuire fut employé au centre dans la division Gazan; sa brigade se distingua particulièrement le 4 nivôse an 9 à Pozzolo; elle chargea l'ennemi, et lui enleva à la bayonnette deux pièces de canon et le village, et reprit l'artillerie qu'avoient perdue auparavant les divisions Monnier et Watrin. Dans cette journée, les soixante-douzième et quatre-vingt-dix-neuvième composoient sa brigade.

Le lendemain 5, cette même brigade à laquelle fut ajouté le troisième régiment de chasseurs, après le combat le plus acharné, enleva avec une cohorte de dragons la fameuse redoute de Borghetto, défendue par sept bouches à feu. Dans cette brillante affaire, deux bataillons autrichiens mirent bas les armes. Ces deux journées furent si terribles et le combat si opiniâtre, que la soixante-douzième eut soixante officiers tués ou blessés, et qu'elle fut réduite à un bataillon.

Le général de division Gazan écrivit le même jour au général Lesuire, pour le féliciter de ses succès. Dans son rapport (1) le général Gazan, qui souvent a donné les plus grands éloges au général Lesuire, cite ce fait d'une manière toute particulière.

Aujourd'hui le général Lesuire, couvert de gloire, et dont le nom est cher à tous les militaires, commande les troupes françaises et les milices qui sont dans les états de Parme et Guastalla. Il est un des commandans de la légion d'honneur.

---

(1) Voy. pag. 24, 30, 37 et 38 de la campagne de l'an 9, imprimée et adressée au ministre de la guerre par le général Oudinot, chef de l'état-major de l'armée d'Italie.

L. GROS (C. ✻),

Colonel major au régiment de chasseurs à pied de la garde impériale.

Toutes les campagnes de la liberté faites sans interruption, des services distingués, des blessures honorables placent au premier rang l'officier dont nous rappelons ici les belles actions.

Louis Gros naquit à Carcassonne, département de l'Aude, le 25 mai 1769.

Le 6 octobre 1785, il étoit soldat au ci-devant régiment de chasseurs des Cévènes; il fut nommé caporal le 25 septembre 1786, sergent le 20 mars 1787, et remplit ces fonctions avec zèle et discernement jusqu'au premier décembre 1790.

A l'époque de la révolution, le 20 novembre 1791, il fut fait sous-lieutenant au second bataillon de l'Aude, capitaine le 10 avril 1793, et fit les campagnes de 1792 en Italie, 1793, an 2 et 3 aux Pyrénées. Au siége de Rose le 15 pluviôse an 2, il reçut un coup de feu à la cuisse droite et aux parties génitales, et un second coup de feu à la jambe droite le 22 prairial.

Il fut de l'armée d'Italie, et se fit remarquer des généraux en chef par son courage, son in-

telligence et son dévouement. A la bataille de Bassano, le 14 brumaire an 4, avec cinq compagnies qu'il commandoit, il tua quatre cents hommes à l'ennemi, et lui fit quatre cents prisonniers. Le 16 thermidor an 4, à Castiglione une balle l'attrapa à la jambe droite et le blessa. A la bataille de St. Georges un quatrième coup de feu le frappa à la même jambe. Le 22 fructidor an 4, il fut fait chef de bataillon sur le champ de bataille par le général en chef.

A la bataille de Caldéro, le 21 brumaire an 5, M. Gros arriva un des premiers à la tête du troisième bataillon aux fossés, où il arrêta la colonne ennemie forte de six cents hommes qui furent faits prisonniers. Pendant l'action, il fut frappé d'une balle morte.

Pendant les années 6 et 7, il fut employé à l'armée d'Angleterre; et pendant les années 8 et 9, aux armées de Hollande et du Rhin.

Par arrêté du 25 brumaire an 12, M. Gros passa dans son grade (lieutenant-colonel) au régiment de chasseurs à pied de la garde des Consuls, devenue garde impériale. Par arrêté de S. M. l'Empereur le 3 pluviôse an 12, il fut nommé commandant de la légion d'honneur : il a fait la campagne de l'an 12 au camp de Boulogne.

F. MARISY (C. ✻),

Général de brigade.

Le 11 juillet 1764, Frédéric Marisy naquit à Altorf, département de la Moselle. Cadet dans le régiment de Conflans (hussards) le 11 février 1779, il fut fait sous-lieutenant le 2 janvier 1784, lieutenant le 27 mai 1788, et capitaine le 29 avril 1792.

Le premier juillet de la même année, cet officier entra dans la légion de Kellermann, où il passa avec le fonds du régiment, et fit les campagnes des années 1792 et 1793. Dans le cours de cette dernière année, le 4 octobre, il fut fait chef d'escadron.

Le 4 messidor an 2, il fut nommé chef de brigade du septième régiment de hussards qui fut formé de la légion de Kellermann.

Le 14 du même mois, sur la hauteur de Martinzée, ayant vu que le lieutenant Thumelain du septième de hussards étoit entouré par dix à douze cavaliers prussiens, il chargea tout seul sur cette troupe, sabra les ennemis, les mit en fuite, et parvint à dégager cet officier, qui auroit été tué ou fait prisonnier.

Le 18 thermidor an 4, M. Marisy fut blessé de trois coups de sabre à l'affaire de Lopfingen, et eut un cheval tué sous lui au combat de Villingin, qui fut livré le 26 ventôse an 4.

Cet officier général, dont les talens et la bravoure ont souvent obtenu les éloges des généraux en chef, a parcouru une belle carrière; il a fait sans interruption toutes les campagnes de la révolution, et fut toujours présent sous les drapeaux.

Aujourd'hui le général de brigade Marisy est employé à l'armée d'Hanovre. Il est un des commandans de la légion d'honneur.

A. F. J. BOUBERS (O. ✻),

Général de Brigade.

ALEXANDRE-FRANÇOIS-JOSEPH BOUBERS, né à Lihons en Santerre, ci-devant province de Picardie, le 5 janvier 1744, avoit reçu une éducation soignée, et dès sa plus tendre enfance fut destiné à l'état militaire. Il fit ses premières armes dans le corps des volontaires de Belle-Isle, et les deux campagnes sur mer de 1757 et 1758 sur la frégate le corsaire le *Maréchal de Belle-Isle*, commandée par le brave Thurot (1). Ces deux campagnes furent extrêmement pénibles par les évènemens de guerre et les tempêtes qui assaillirent le vaisseau. En 1759 et 1760, il fut inscrit surnuméraire garde de la marine au département de Brest : il y avoit alors dans la marine M. de Feuquières, qui étoit son parent.

En 1760, il quitta la marine pour l'artillerie,

(1) Le 28 juin 1758, ce corsaire qui avoit fait un nombre infini de prises sur les Anglais, fut attaqué à cinq lieues de Redhead, sur les côtes de Cone, par deux vaisseaux de guerre anglais. Il combattit pendant quatre heures, et se retira laissant les ennemis hors d'état de le poursuivre.

fit les études nécessaires aux artilleurs ; et pour acquérir plus promptement les connoissances qu'exige cette arme qui a rendu à nos armées des services si importans pendant la guerre de la révolution, il entra en qualité d'aspirant d'artillerie à la Fère le 31 juillet de la même année. Elève le 19 février 1763, lieutenant le 31 octobre 1764, et capitaine le 28 octobre 1774, il avoit obtenu la décoration militaire le 10 juillet 1786.

Le 2 janvier 1775, il s'embarqua à Nantes, arriva à la Guadeloupe, et servit dans cette île jusqu'au 11 janvier 1777, qu'il revint en France.

En 1789 le 16 août, à Auxonne, il fut nommé commandant d'un détachement de cinquante hommes composé de quatre officiers, de sergens-majors, sergens et caporaux pour s'opposer à une démarche de la majorité des canonniers du premier régiment d'artillerie, qui prétendoient qu'on leur délivrât une masse dans la caisse du régiment en dépôt chez le colonel. Les officiers municipaux en écharpe firent tous leurs efforts pour seconder le détachement, et s'opposèrent à la résolution décidée des canonniers qui s'avançoient en colonne serrée et profonde. Le détachement fut obligé de céder le terrain à mesure que la colonne avançoit ; et enfin il se précipita dans le premier rang de la colonne qui paroissoit entièrement mécontente de la résistance qu'elle avoit éprou-

vée. M. Boubers dut alors la conservation de ses jours à deux sergens-majors, Dhautecour et Paris qui, forts et d'une taille élevée, l'enlevèrent par les épaules, et le placèrent dans la maison de M. Sardet, officier municipal, présent à cette rixe. A dix heures du soir du même jour, il fut conduit par un certain nombre de dames d'Auxonne, dans un bastion où l'on avoit préparé des moyens de le descendre dans un fossé. Quoique la nuit fût obscure, il se mit en route et se rendit à Dijon. Cet évènement le fit placer dans la fonderie de canons de la ville de Douai, où il s'étoit marié en 1787. En 1790, il fut dans l'obligation de remplir dans cette ville les fonctions d'officier municipal.

En 1791, la trompette guerrière, qui sur nos frontières appelloit les braves qui brûloient du desir de servir la patrie, engagea M. Boubers à se placer au milieu de ses frères d'armes. Il se rendit à Rocroi où étoit sa compagnie du sixième régiment d'artillerie. Le 16 mai 1792, il fut nommé lieutenant-colonel. Les sous-officiers du 6e régiment d'artillerie envoyèrent une adresse au ministre de la guerre, afin que cet officier restât dans le corps comme chef: on eut égard à cette demande. Il avoit servi à l'armée commandée par Lafayette, et passa sous les ordres de Dumourier. Employé à l'état-major de l'artillerie il combattit à la bataille

de Jemmapes, aux combats en avant de Liége, au bombardement de Mastricht en 1793, et à la bataille de Nerwinden qui fut gagnée par les Autrichiens.

On sait quels furent, pour l'armée française et pour son général, les résultats de cette importante affaire. Quand il vit qu'il ne pouvoit réussir dans ses projets, Dumourier prit la fuite. Dans les mémoires que ce fugitif fit paroître en 1794, il accusa tous les officiers qui avoient contrarié ses perfides opérations, et n'avoient point voulu protéger sa trahison. Il reprocha particulièrement au lieutenant-colonel d'artillerie Boubers qui, disoit-il, lui avoit de très-grandes obligations, d'avoir particulièrement travaillé l'armée. Ce reproche honore aujourd'hui cet officier qui, dans des circonstances pénibles, guidé par l'amour de la patrie, seconda les efforts d'un autre officier général (M. Bollemont. *Voy.* Gal. Militaire). Au lieu de faire repasser la Scarpe au parc d'artillerie, ils lui firent prendre la route de Valenciennes, et mirent ainsi en sûreté les canons et les munitions que le général Dumourier prétendoit livrer aux Autrichiens.

Le 5 août 1793, M.r Boubers fut nommé colonel d'artillerie, et fit les campagnes des années 2 et 3 aux armées du Nord et des Ardennes.

Au déblocus de Maubeuge, en l'an 2, toute

l'artillerie de l'armée, commandée par le général Jourdan, étoit sous ses ordres. On sait quels services cette arme terrible rendit à l'armée dans les différens combats qui furent livrés pendant cette belle campagne. En récompense il fut nommé général de brigade.

Lors de l'organisation de l'armée qui eut lieu en l'an 3, cet officier fut mis hors de l'artillerie. On lui annonça qu'il seroit employé dans la ligne, s'il en faisoit la demande. Les évènemens de vendémiaire an 4, le replacèrent dans l'artillerie par un décret rendu le 14 du même mois.

Par décision du 29 brumaire an 5, M. Boubers fut admis à la retraite; mais ce qu'il avoit fait pour son pays ne pouvoit être oublié. Ses travaux, ses connoissances et ses vertus privées le rendoient digne de l'estime publique et de la reconnoissance de ses concitoyens.

Rentré dans son département où il avoit pris domicile, il fut en l'an 6 nommé électeur, et président du canton où il résidoit. En l'an 8, le général Bonaparte, alors premier Consul, ordonna qu'il fût placé commandant d'armes. Le 11 ventôse an 12, sa solde de retraite lui fut accordée. Il avoit été fait, par arrêté de S. M. l'Empereur, membre de la légion d'honneur : il est officier de cette légion depuis le mois de prairial de la même année.

F. MARTENOT (*),

Lieutenant en premier au régiment des chasseurs à pied de la garde impériale.

Le 18 février 1770, François Martenot naquit à Marsilli, département de la Côte-d'Or. Il étoit entré au service dans le premier bataillon de son département, le 18 août 1791, et passa comme sergent au cinquième bataillon, le 16 septembre 1792.

Le 20 juin 1793, il fut détaché dudit bataillon pour la Vendée, où il a fait partie du quinzième bataillon de la formation d'Orléans; et le 24 frimaire an 5 il fut fait sous-lieutenant, et fit partie de la sixième demi-brigade.

Le 24 thermidor an 8, il fut détaché au bataillon d'élite à l'armée d'Italie. Le 14 thermidor an 9, il fut fait lieutenant par ancienneté de service; confirmé dans ce grade, en cette qualité il passa dans les chasseurs à pied de la garde des Consuls le 16 messidor an 10.

M. Martenot fut nommé lieutenant en 1er., le premier vendémiaire an 11.

Cet officier a fait sans interruption toutes les

campagnes de la révolution aux armées du Nord, des côtes de l'Océan, de Rome, de Naples et d'Italie. Il a fait la campagne de l'an 12 sur la flotille impériale, tant au Hâvre qu'à Boulogne. -- Il est membre de la légion d'honneur.

C. BAUCHET-LABORDE,

Ex-Capitaine de dragons.

Nos Archives de l'Honneur appartiennent également aux militaires qui sont en activité de service, et à tous ceux qui, retirés dans leurs foyers, ont fait avec distinction la guerre de la liberté, sont couverts d'honorables blessures, et ne doivent leur retraite qu'à leurs infirmités. Les lauriers que ces derniers ont cueillis brillent encore d'un nouvel éclat, et la patrie reconnoissante verra toujours avec intérêt le nom de ces braves placés dans un ouvrage qui, malgré quelques légères imperfections que nos soins feront disparoître dans les volumes suivans, fera le livre des guerriers.

Parmi ces braves on distingue C. Bauchet-Laborde, qui naquit à Neuville-au-Bois, département du Loiret, le 15 juillet 1788. Fils de M. Bauchet, greffier en chef du ci-devant bailliage royal de cette ville, il reçut une éducation soignée, et commença sa carrière principalement dans l'étude d'un notaire de la ville de Paris, fut ensuite employé en qualité de commis des finances au ci-devant trésor royal, sous M. La-

borde de Mereville, passa à la compagnie des Indes, puis aux Domaines nationaux; fut, étant capitaine de cavalerie, employé supérieur au ministère de la guerre, sous le ministre Aubert-Dubayet et le commissaire ordonnateur Chauvet, secrétaire général de ce département. M. Bauchet fut encore occupé dans différentes administrations de terre et de mer.

Son goût pour l'art militaire s'étant déclaré, le 16 mai 1788, il entra en qualité de volontaire dans les troupes auxiliaires des Colonies. Il désiroit faire la guerre en Amérique; mais des circonstances le forcèrent à demander un congé absolu, qui lui fut accordé le 8 juin de la même année.

Lors de la révolution il étoit à Paris; il vint se placer dans les rangs des défenseurs de la patrie; le 11 septembre 1792, il fut fait lieutenant en second d'une compagnie franche de chasseurs nationaux qu'il coopéra à organiser. Il passa ensuite dans la légion Germanique (1) en qualité de fourrier et maréchal-des-logis, où il continua ses services jusqu'en juillet an 2, que cette légion fut recréée, savoir: l'infanterie qui devint le

(1) La légion Germanique étoit composée de cinq armes différentes, d'où sont sortis des généraux distingués, Augereau et Marceau.

vingt-deuxième de chasseurs à pied, et la cavalerie qui forma le 11e. régiment de hussards (1).

Le 28 floréal an 3, il fut nommé lieutenant de cavalerie, adjoint à l'état-major général de l'armée destinée à agir aux Indes Occidentales.

De retour à Paris, il fut employé avec le titre de capitaine, bréveté par le gouvernement à la suite, et adjoint aux états-majors généraux, au onzième régiment de hussards, qu'il a aussi dans son origine coopéré à organiser, et servit aux armées du Nord, de la Vendée, du Rhin, de l'Intérieur et d'Italie.

Le 20 floréal an 5, M. Bauchet fut fait capitaine à la suite du vingtième régiment de dragons et adjoint à l'état-major de la deuxième division militaire de l'armée d'Italie, et de la dix-septième division à Paris.

Le 12 germinal an 5, il rejoignit l'armée d'Italie, d'où il revint avec le général Augereau; et en fructidor de la même année, il rejoignit le vingtième régiment de dragons, d'où il est sorti le 10 floréal an 6, venant de Rome à Paris.

Il quitta le service à raison de santé, revint à Paris et continua de servir dans différentes administrations; et en dernier lieu à celle de la

(1) Depuis ce régiment a formé le vingt-neuvième de dragons.

marine,

marine, en qualité d'agent comptable sur les bâtimens de l'état, nommé par le ministre de la marine et des colonies.

« Possédant l'art de l'écriture à un degré dis-
« distingué, M. Bauchet-Laborde fut admis
« membre de la Société académique d'Ecriture,
« de vérification et d'institution de Paris, le 19
« février 1792.

« Homme-de-lettres, il fut reçu membre de
« la Société d'agriculture, de commerce et des
« arts de Boulogne sur mer, le 15 floréal an 12.

« Il est auteur de plusieurs ouvrages de poésies
« et Réflexions sur l'Ecriture, approuvés par le
« Ministre de l'intérieur, et porteur de dif-
« férens certificats ministériels et attestations
« honorables, entr'autres des généraux en chef
« Augereau et Masséna, et de l'administration
« de la marine ».

F. J. WERLÉ (C. ✻),

Général de Brigade.

FRANÇOIS-JEAN WERLÉ, fils d'un ancien militaire, naquit à Soultz, département du Haut-Rhin, le 6 septembre 1763. Le goût des armes le détermina de bonne heure à embrasser cette profession ; et après avoir achevé ses études, il s'engagea comme simple soldat au régiment de Beauce infanterie, le 20 décembre 1781, où par son zèle et son application il acquit l'amour et l'estime de ses chefs, ainsi que les premières connoissances dans le métier de la guerre; mais les places et l'avancement étant encore le partage d'une classe privilégiée, il résolut de se retirer à l'expiration de son premier engagement, et prit son congé d'ancienneté, le 20 décembre 1789.

Les premières opérations de l'Assemblée nationale ayant aboli les privilèges et distinctions de naissance, il se livra de nouveau à son penchant pour la partie militaire, et entra avec le grade de lieutenant au premier bataillon du Haut-Rhin, le 2 octobre 1791 ; il fut nommé capitaine, au choix de ses camarades, le premier

mars 1792 ; fit en cette qualité les campagnes de 1792 et 93 à l'armée du Rhin, et fut blessé d'un coup de feu à l'épaule droite, le 12 octobre 1793.

En l'an 2, après la bataille de Wissembourg et le déblocus de Landau, Werlé fut appelé à l'état-major de l'armée de la Moselle, en qualité d'adjoint aux adjudans-généraux, le 28 pluviôse, et servit en cette qualité sous les ordres immédiats de l'adjudant-général Soult, alors chef de l'état-major de l'avant-garde aux ordres du général Lefebvre ; il se trouva aux affaires d'Arlon, de Neuf-Château, de Saint-Hubert, de Dinant, aux batailles de Fleurus des 28 prairial et 8 messidor. Il eut un cheval tué sous lui à cette dernière. La commotion le priva de l'usage de l'œil gauche pendant six mois, sans qu'il ait cessé un instant de faire son service. Il assista au passage de la Meuse, à la bataille et au passage de la Roër, en vendémiaire an 3. Il s'est trouvé à la conquête de la Hollande ; au premier passage du Rhin par l'armée de Sambre-et-Meuse, en vendémiaire an 4 ; à l'affaire d'Ilckérad, et à toutes les affaires de cette armée pendant le reste de cette campagne.

L'année suivante, il se trouva au passage de la Sieg, aux affaires d'Altenkirchen, de Wetzlar, de la Kalt-Eiche, entre Siegen et Dillenbourg ;

à la bataille de Friedberg; à la prise de Francfort. A la bataille de Soultzbach, il fut chargé par le général Lefebvre de tenir l'ennemi en échec sur le flanc gauche, avec un bataillon de la huitième légère et deux escadrons du neuvième régiment de chasseurs. Après la retraite derrière la Lahn, il se trouva au combat du Plateau en face de Giessen.

Le 26 pluviôse de l'an 5, il fut nommé aide de camp du général Lefebvre, et au grade de chef de bataillon le 29 du même mois, par arrêté du Directoire exécutif.

A l'ouverture de la campagne, il se trouva devant Neuwied, et au combat devant Francfort, au moment où l'armée de Sambre-et-Meuse reçut la nouvelle des préliminaires de Léoben.

A la reprise des hostilités, en l'an 7, Werlé étoit à la bataille d'Osterach le premier germinal, à côté du général Lefebvre, lorsque ce général fut blessé. Il avoit été chargé, peu d'heures auparavant, de porter des ordres au chef de brigade Vandermessen, dont la colonne étoit déjà coupée par l'ennemi, qui étoit sorti en force d'un bois, pour se porter sur le seul chemin disponible pour faire sa retraite. Werlé, méprisant toute espèce de danger et ne consultant que son zèle et son courage, partit et se fit jour à travers les tirailleurs autrichiens, trouva cette co-

lonne, lui donna les ordres qu'il étoit chargé de lui transmettre, et s'en revint avec elle rejoindre l'avant-garde sur les hauteurs en arrière d'Osterach.

Le 5 du même mois, il fut promu au grade de chef de brigade, pour la conduite distinguée qu'il avoit tenue dans cette journée, où l'avant-garde seule avoit soutenu les efforts de toute l'armée ennemie, commandée par le prince Charles. L'armée du Danube ayant été forcée de repasser le Rhin, la plus grande partie se porta en Helvétie, où les opérations de l'ennemi paroissoient se diriger.

Le général Lefebvre ayant été obligé de quitter pour quelque tems l'armée, à raison de ses blessures, Werlé obtint de Masséna, qui avoit remplacé Jourdan dans le commandement général de l'armée, de continuer la campagne à son état-major, en attendant le rétablissement de Lefebvre. C'est alors que le général Soult, qui venoit d'être nommé général de division, le demanda au chef de l'armée pour remplir les fonctions de général de brigade dans sa division.

A la bataille de Fravenfeld, il fut chargé par le général Soult d'arrêter un corps ennemi qui cherchoit à tourner la droite, et qui avoit déjà débouché sur la grande route de Winterthur; le

général n'avoit dans ce moment d'autres troupes à lui donner qu'un bataillon de milices suisses du canton de Zurich et six dragons du treizième régiment; et quoique ce bataillon n'eut jamais été au feu, il sut tellement inspirer à ses soldats de la confiance et du courage, qu'il parvint à les conduire à l'ennemi, qui fut successivement chassé jusque sous le canon de ses redoutes. Cette audace opéra une diversion qui ne contribua pas peu au succès de cette journée.

Après la bataille de Fravenfeld et l'affaire de Winterthur, l'armée avoit pris position derrière la Glade; et deux jours après dans le camp retranché de Zurich. A la bataille du 16 prairial, Werlé commanda la brigade de gauche de la division du général Soult, et défendit avec intrépidité la partie du camp retranché dont la défense lui avoit été confiée.

En arrivant à l'armée d'Helvétie, le général en chef Masséna avoit demandé pour lui le brevet d'adjudant-général, pour pouvoir l'utiliser et lui procurer un titre à l'armée; le gouvernement le confirma dans ce grade le 22 prairial de cette année, et le général Soult le choisit pour son chef d'état-major. A la fin de cette campagne il reçut l'ordre du ministre de la guerre de se rendre à Paris auprès du général Lefebvre, qui venoit d'être nommé au commandement de la

17e. division militaire. Il quitta l'armée d'Helvétie le 25 fructidor, pour se rendre à sa nouvelle destination, où il se trouva à la journée du 18 brumaire.

Dans le courant de frimaire, Werlé reçut du premier Consul une mission importante pour Malte. Il partit de Paris le premier nivôse suivant pour se rendre à Toulon, où il s'embarqua à bord de la *Badine*, l'une des frégates qui faisoient partie de la division chargée de porter des secours à la garnison de cette île. L'expédition appareilla le 17 pluviôse, fit un grand nombre de prises pendant sa route, et arriva à la vue de Malte le 28 du même mois, où elle fut attaquée par une forte escadre anglaise. Le *Généreux*, le seul vaisseau de ligne qui faisoit partie de cette division, fut pris, ainsi que la corvette *la Ville de Marseille*. Les trois autres frégates, quoique vigoureusement poursuivies, parvinrent à s'échapper, et au bout d'une navigation pénible regagnèrent les côtes de France, entrèrent dans le golfe Juan près d'Antibes, et quelques jours après à Toulon.

Sa quarantaine terminée, l'adjudant-général Werlé obtint des lettres de service pour l'armée d'Italie, et partit à la fin de floréal pour rejoindre la portion de cette armée qui s'étoit retirée derrière le Var. Il fut très-bien accueilli par les

généraux Suchet et Oudinot, sous les ordres desquels il avoit servi la campagne précédente en Helvétie. Il se distingua encore, lorsque ce corps reprit l'offensive, et chassa l'ennemi jusqu'en Piémont et sous les murs de Gênes.

Après la reprise de Finale, le général Suchet chargea l'adjudant-général Werlé de faire une reconnoissance sur Savone; il partit de Cacaret avec les troupes qu'on lui avoit données à cet effet, combina si bien sa marche, et sut faire de si bonnes dispositions qu'il surprit la garnison de cette place, et enleva tous les postes qui étoient placés dans les faubourgs. N'ayant pas eu d'ordres de pousser ses opérations plus loin, il se retira après avoir fait rafraîchir ses troupes, et ramena au quartier-général vingt à vingt-cinq prisonniers.

Après la reddition de Gênes, le général Masséna l'appela pour être employé près de lui. Ce général ayant été remplacé par le général Brune, le général Oudinot, alors chef de l'état-major, le demanda pour diriger l'une des sections de l'état-major général. Il remplit les fonctions jusqu'à ce que le lieutenant-général Soult, son ami intime, le rappela auprès de lui en Piémont, où ce général commandoit, en attendant son échange et la guérison de ses blessures.

Vers la fin de nivôse an 9, l'adjudant-com-

mandant Werlé fut choisi par le lieutenant-général Soult pour aller soumettre les deux provinces d'Ivrée et d'Aoste, alors en pleine insurrection. Ceux de la vallée d'Aoste avoient déjà fait prisonnier l'adjudant-commandant Meck, avec sa troupe, et s'étoient emparés d'un parc d'artillerie que l'armée de Réserve avoit laissé à la cité d'Aoste, lors de son passage du grand St.-Bernard. Il partit de Turin avec environ mille hommes de gardes nationales, un escadron du premier régiment de hussards piémontais, et deux pièces de quatre, dont les canonniers étoient les seules troupes françaises qu'il eût.

Le deuxième jour, il entra à Ivrée et débloqua cette ville, depuis quelques jours cernée par les rebelles; les troupes qui s'y trouvoient consistoient en gardes nationales et soixante gendarmes à pied. Après avoir réuni les troupes, il fit ses dispositions, et marcha dès le lendemain pour aller attaquer les rebelles, qui furent culbutés de poste en poste jusqu'à leur fameuse position de Saint-Martin. Werlé n'hésita pas un instant à les attaquer, et combina si bien son attaque qu'en moins d'une demi-heure la position fut emportée, malgré la défense opiniâtre des rebelles qu'il fit poursuivre jusqu'aux portes de Donas.

Les insurgés ayant été complettement bat-

tus, et ayant perdu dans cette journée un grand nombre des leurs, demandèrent à entrer en pourparler; mais n'ayant qu'une seule condition à leur accorder, qui étoit de mettre bas les armes et de rentrer dans leurs foyers, ils s'y soumirent. Le lendemain, l'adjudant-commandant Werlé passa le défilé de Bard, entra dans la vallée d'Aoste, et alla coucher à Châtillon, après avoir dégagé l'adjudant-commandant Merck. Le troisième jour il établit son quartier-général à la cité d'Aoste, où il reprit le parc d'artillerie dont les insurgés s'étoient emparés au moment où l'insurrection éclata.

Après le désarmement opéré, Werlé retourna à Turin, où il recueillit les témoignages de satisfaction que lui donnèrent les généraux Soult et Jourdan (ce dernier étant à cette époque administrateur-général en Piémont), sur la manière distinguée dont il avoit commandé cette expédition : le général en chef Brune lui écrivit également une lettre de satisfaction sur le même sujet.

Au mois de ventôse an 9, Werlé accompagna le lieutenant-général Soult à l'armée d'Observation du midi, qui s'étoit réunie en Toscane et dans les états romains. Ce général, ayant obtenu le commandement des troupes destinées à entrer dans le royaume de Naples, demanda l'adjudant-

commandant Werlé pour son chef d'état-major. Après la paix d'Amiens, les troupes françaises évacuèrent ce royaume, et l'état-major de l'armée d'Observation du Midi fut supprimé.

Werlé revint en France, et fut employé dans son grade à la deuxième division militaire, en l'an 11, jusqu'à ce que le lieutenant-général Mortier le demanda pour l'accompagner à l'expédition d'Hanôvre. Il arriva le 3 prairial à Coëverden, où l'armée se réunissoit; le général en chef le nomma aussitôt sous-chef de l'état-major général.

Le 11 fructidor, Werlé fut promu au grade de général de brigade, et a continué d'être employé dans ce grade à l'armée d'Hanôvre jusqu'à ce jour.

Il fut nommé membre de la légion d'honneur le 20 frimaire an 12, et commandant le 16 prairial de la même année. Il en a reçu la décoration le premier vendémiaire an 13.

S. P. THULLIER (O. ✻),

Colonel du neuvième régiment de chasseurs à cheval.

JEAN-PIERRE THULLIER naquit à Rheims, le 18 juin 1757. Entraîné par un sentiment irrésistible vers la carrière militaire, il entra en qualité de cavalier, le premier avril 1773, au régiment de Bourbon cavalerie, actuellement troisième de dragons; passa dans le troisième de chasseurs (ci-devant légion de Lorraine, actuellement le neuvième) lors de sa formation au mois de juin 1778.

M. Thullier fut nommé brigadier le 17 juin 1778, maréchal-des-logis le premier juin 1783, et sous-lieutenant le 15 septembre 1791; le 4 octobre 1792, il avoit été nommé lieutenant, et se trouva le 12 août à l'affaire d'Aumetz.

Le 14 septembre 1793, il étoit à la bataille de Pirmasens, où il fit prisonnier le major d'un régiment de cavalerie prussien; la même année il s'est trouvé à la bataille de Keserlautern, qui eut lieu deux jours de suite, sous les ordres du général Hoche, ainsi qu'au déblocus de Landau.

En l'an 2, auprès de la verrerie de Marstal,

il reprit des mains de l'ennemi quatre pièces de canon et l'ambulance, fit quarante-cinq prisonniers, dont un lieutenant-colonel des Autrichiens. Le 27 brumaire, il fut fait capitaine.

Le 18 nivôse, jusqu'à la fin du mois de pluviôse suivant, il fut détaché dans le Palatinat, sous les ordres de l'adjudant-général Saint-Cyr, actuellement général en chef et grand officier de la légion d'honneur. Au mois de ventôse même année, il eut ordre de se rendre à Lunéville pour prendre le commmandement du dépôt du régiment qui, à cette époque, se trouvoit fort de six cent cinquante hommes. Depuis le mois de germinal an 2 jusqu'au mois de fructidor an 3, il envoya à son corps six cents hommes montés et cinquante à pied, instruits et formés; ce qui lui valut la protection du général Bager, qui commandoit alors le dépôt de cavalerie de l'armée de Sambre-et-Meuse.

Le 6 vendémiaire an 4, il partit de Bruxelles, et rejoignit le régiment qui étoit sous les ordres du général Lefèvre, à la rive droite du Rhin.

Le 4 prairial an 4, avec le général Soult, actuellement maréchal de l'Empire, à Veilbourg il repoussa un parti très-fort de l'ennemi et prit vingt-six hommes montés des dragons de Cobourg qui en faisoient partie.

La veille de la bataille de Wurtzbourg, il étoit

de service avec son escadron à la tête du pont de Scherenfourth, sous les ordres du général d'Haupoult ; il se battit depuis trois heures du soir jusqu'à huit, et fut blessé ainsi que son cheval. Le chef d'escadron Beurman, de la garde de l'Empereur, eut son cheval tué près de lui à cette affaire d'avant-postes. Il se trouva aux batailles d'Altenkirken, de Friedberg et de Sulzback, ainsi qu'à la retraite qui eut lieu des bords de la Naale.

En l'an 5, il étoit à la bataille de Neuvied, au passage du Rhin. Le 9 floréal de la même année il prit, à la tête de son escadron, devant Francfort, deux cents cuirassiers autrichiens ; il étoit alors sous les ordres du général Richepanse.

En l'an 6, il y eut un armistice. En l'an 7, en Italie, il étoit à la bataille de Légnago le 6 germinal, sous les ordres du général Montrichard ; il eut son cheval tué sous lui d'un coup de mitraille.

Le 16 germinal même année, à la bataille devant Véronne, il sauva avec son escadron, des mains de l'ennemi, un bataillon de la vingt-neuvième légère, et prit vingt hommes montés ; le général Solignac étoit présent à cette affaire.

M. Thullier s'est trouvé, le 2 floréal an 7, à la bataille de Cassano près Milan, et fut nommé chef d'escadron le 6 du même mois ; le 23, il

étoit à celle de Bassignano près Valence en Piémont, où les Russes furent jetés dans la rivière du Pô; le 27, il étoit au combat de San-Juliano près Alexandrie en Piémont, et se trouva avec le régiment à l'affaire qui eut lieu l'avant-veille de la bataille de la Trébia, près Tortone. Le même jour, le neuvième de chasseurs se porta sur Roghéra et en chassa l'ennemi.

Le 28 thermidor même année, il fut blessé d'un coup de feu à la tête à la bataille de Novi, où le chef du régiment fut tué, et beaucoup d'officiers blessés. Malgré sa blessure il ne quitta pas le régiment, ce qui lui valut le grade de chef de brigade, d'après les rapports des généraux Richepanse et Gardanne, ancien colonel du neuvième régiment de chasseurs, actuellement gouverneur des pages de Sa Majesté l'Empereur.

En l'an 8, après avoir rétabli son corps des fatigues de la guerre, il entra en campagne avec quatre cents hommes montés.

Il étoit au mois de floréal sous les ordres du général Thurreau, qui se trouvoit dans la vallée de Suze avant la bataille de Marengo.

La même année, au mois de thermidor, il passa avec son corps sous les ordres du général Moncey, actuellement maréchal de l'Empire; fut fait chef de brigade le 14 vendémiaire, et prit

part à toutes les affaires qui eurent lieu pendant le cours de l'an 9.

Il étoit au passage du Mincio, de l'Adige et du Tyrol, et faisoit partie de la réserve de ce brave général ; il prit Azolo avec deux cents hommes de son corps, au sortir du Tyrol ; cette ville étoit défendue par douze cents Autrichiens.

En l'an 10, le corps qu'il commande, (neuvième régiment de chasseurs à cheval) resta en Italie ; le 8 floréal an 11, il partit de Crémone pour le pays de Naples, où il est encore en ce moment.

Le colonel Thullier est officier de la légion d'honneur.

J.

J. B. MARIGNY (O. ✱),

Colonel du vingtième régiment de chasseurs.

Né à Morestel, département de l'Isère, le 19 mars 1768, Joseph-Bernard Marigny, aussitôt que le drapeau tricolor fut déployé sur nos frontières, s'élança dans la carrière de la gloire où l'appeloit son amour pour la patrie. C'est dans le deuxième bataillon de l'Isère où il étoit entré, qu'il obtint, le 13 novembre 1790, le grade de capitaine. C'est dans ce corps qu'il fit ses premières armes, et qu'il obtint ces distinctions militaires qui flattent l'amour-propre du guerrier, parce qu'elles sont toujours la récompense de ses services et le prix de son courage.

Il a fait les campagnes de 1792 et 1793; et déjà ses talens et son zèle lui ont mérité (le 4 avril 1792) le titre d'adjoint à l'état-major général de l'armée d'Italie : le 10 juillet de la même année, il étoit aide de camp du général en chef.

A l'entrée de la campagne, il se distingua aux affaires de Scarenna, Luceran, Sospello, au camp de Baoulet, à l'affaire de Braons près d'Otel, sur les hauteurs de Boglio, Saujio, Vernante, Peria, et de Borés-sur-Coni.

L'armée d'Italie a fait la campagne de l'an 3,

et tout-à-coup une heureuse nouvelle lui est apportée ; elle sera commandée par un jeune guerrier que précède la victoire, qui promet de faire de grandes choses, et à qui la renommée accorde de grands talens, du génie, et le desir de vaincre et de venger la patrie. Bonaparte est dans les Alpes, et déjà le voilà vainqueur ; il descend les Alpes, et les Autrichiens fuient à son aspect. Pleins de confiance, nos bataillons partagent sa gloire. M. Marigny se trouva avec eux au passage du Pô, à la bataille de Lodi, à la prise de Pizzighitone, de Borghetto, à l'affaire de St.-Georges, de Governello, à la prise de St.-Michel, de Lugano, de Gavardo, à la bataille de St.-Georges, au passage de l'Adige, à la prise de Lawis et à l'attaque de St.-Georges.

A la bataille du Tagliamento, le 15 ventôse an 5, M. Marigny, d'après les témoignages qui furent donnés de sa bonne conduite, sur le champ de bataille fut nommé chef d'escadron. Il continua à se distinguer à la bataille de Chiura, et dans une reconnoissance en partant de Trévise.

Le 17 fructidor an 7, il fut fait chef de brigade du vingtième régiment de chasseurs à cheval. Il avoit servi quelque tems à l'armée de l'Ouest.

En l'an 8, à la tête de ce corps, sur le pont de Broc, en arrière de Bruchelle, il arrêta une colonne ennemie supérieure en nombre ; et par

cette contenance ferme et hardie il facilita la retraite de l'infanterie française.

A l'affaire de Blanberen sur les hauteurs, à la tête d'un escadron de son régiment, le chef de brigade Marigny chargea quatre cents hommes de cavalerie ennemie, soutenue par l'infanterie. Deux cents Autrichiens furent faits prisonniers; le reste fut écrasé par de grosses pierres qu'il fit rouler par des chasseurs qui avoient mis pied à terre. Dans cette affaire il eut un cheval tué sous lui.

Le 2 prairial, à la bataille d'Erbach, il fut attaqué par quatre mille hommes commandés par l'archiduc Ferdinand. Pendant trois heures, avec son régiment, quatre compagnies et deux pièces de canon, il soutint l'attaque, parvint à tourner l'ennemi, le chargea proche de Delmelsingen, fit mettre bas les armes à un bataillon, et poursuivit le reste jusque sur les bords du Danube, où l'on fit beaucoup de prisonniers.

A la bataille de Hohenlinden, le 12 frimaire an 9, le chef de brigade Marigny étoit à la tête de son régiment, qui faisoit partie de l'avant-garde du général Richepanse. Il combattit toute la journée, s'empara d'une nombreuse artillerie, harcela l'ennemi dans sa retraite, et enleva le drapeau d'un bataillon qu'il fit prisonnier.

Le 24 frimaire, à l'affaire de Schwenstadt, à la

tête de quatre cents hommes de cavalerie, toute la journée il inquiéta l'ennemi, fit mille Autrichiens prisonniers et prit leur étendard ; il exécuta trois charges, traversa un village malgré le feu le plus vif, tailla en pièces l'arrière-garde de l'ennemi, s'empara de la ville où le quartier-général de l'armée autrichienne abandonna ses équipages et des magasins considérables. Il eut dans cette affaire douze cuirassiers tués ou blessés.

Le 25 frimaire, à l'affaire de Lambach, Monsieur Marigny fut chargé d'ouvrir la marche et de se porter en avant de la division ; il rencontra l'ennemi, l'attaqua, le battit, et fit prisonniers de guerre trois cents Manteaux rouges, chargea ensuite le deuxième régiment d'Houlans et celui de Mazeroch hussards, qui furent presque entièrement détruits. Leur général et les deux colonels furent du nombre des prisonniers. Sur ces entrefaites, le feu ayant été mis au pont, il s'en aperçut, courut avec sa troupe, le fit éteindre, et s'empara de mille voitures chargées de vivres, équipages et munitions.

Le 30 fructidor an 11, M. Marigny fut nommé, par arrêté de S. M. l'Empereur Napoléon, colonel du vingtième régiment de chasseurs qu'il avoit souvent conduit à la victoire, et dont il avoit partagé les travaux. Ce brave guerrier est officier de la légion d'honneur.

P. J. PETIT (O. ✻),

Colonel commandant le soixante-deuxiéme régiment d'infanterie de ligne.

L'officier à qui cette notice est consacrée, a servi l'espace de trente huit années sans interruption, et s'est toujours distingué par sa bravoure, sa probité, ses connoissances, son amour pour la patrie, et son attachement à ses devoirs. Pierre-Joseph Petit, qui naquit à Essert, département du Haut-Rhin, le 21 juin 1752, entra soldat au soixante-deuxième régiment (Salm-Salm) (1) le premier mai 1767; il y servit près de sept ans en cette qualité, et passa en Corse à la

(1) Le soixante-deuxième régiment (Salm-Salm), devenu cent vingt-troisième demi-brigade par l'effet de l'incorporation dans ce corps des premiers bataillons de la Vienne, deuxième de la Somme le 28, germinal an 2. Elle devint quatre-vingt-dix-neuvième demi-brigade le premier ventôse an 4, par l'effet de son amalgame avec la cent soixante-douzième, composée des deux bataillons du 96e. (Armestadt), quatrième et sixième bataillons de la Marne, et fut fait soixante-deuxième régiment d'infanterie de ligne, le 28 vendémiaire an 12, par l'effet de la nouvelle organisation composée des ci-devant soixante-troisième et quatre-vingt-dix-neuvième demi-brigades.

division commandée par M. de Narbonne, et fit les campagnes de 1768 et 1769.

De retour dans sa patrie, il fut fait caporal le 6 mai 1773, sergent le 10 août 1782, sergent-fourrier le 17 septembre 1783, et sergent-major le premier janvier 1791. Lorsque la guerre eut été déclarée, il fut envoyé en 1792 à l'armée du centre, commandée par Luckner, passa à celle sous les ordres de Kellermann, et servit ensuite à l'armée de la Moselle, guidée par Beurnonville. Le premier novembre, il fut fait sous-lieutenant.

Il étoit à l'armée du Nord le 6 septembre 1793, à la tête des tirailleurs; il fit mettre bas les armes à environ cent Anglais dispersés dans les maisons du village de Poperingen; le même jour il fut fait lieutenant.

M. Petit se trouva le 13 septembre à l'enlèvement du camp de Verviers; à la tête de ses soldats il pénétra dans le village, en chassa l'ennemi, ce qui facilita les opérations de la division du général Hédouville.

Le 6 pluviôse an 2, il fut nommé capitaine, chef de bataillon le 22 pluviôse, et chef de brigade le 26 germinal; le 28 il fut attaqué par quinze à seize mille Autrichiens, et fit la résistance la plus opiniâtre. Obligé de battre en retraite, il l'opéra sur le village appelé Etreux. Le premier

bataillon de la demi-brigade fut chargé par un régiment de cuirassiers. Le général de division ordonnoit la retraite : malgré le danger qu'il y avoit de l'effectuer, le chef de brigade Petit prit sur lui de tenir tête ; s'étant aperçu qu'au passage de la Sambre, les armes et les cartouches de ses soldats s'étoient mouillées, il enflamma le courage de ces guerriers par ces mots, qu'il leur adressa ; « Soldats, du courage et du sang-froid ! « vos bayonnettes doivent actuellement vous « servir de cartouches ! Déployez cette énergie « qui vous est si naturelle, et assurons ainsi la « retraite de nos braves compagnons ». Il dit : le soldat se précipite, la victoire est aux Français, et tout réussit au gré du chef de brigade qui avoit donné le conseil et partagé les dangers de l'exécution.

Le 13 messidor an 3, cet officier, en remplissant alors les fonctions de général de brigade sous les ordres du général Duhesme, chargeant à la tête de sa brigade, força l'ennemi à abandonner une redoute où il avoit deux canons de gros calibre qu'il prit, et par ce moyen facilita aux troupes la prise de Mons ; ce qui lui valut les éloges des généraux Kléber et Duhesme qui, dans leur rapport au Comité de salut public, rappelèrent cette belle action du chef de brigade Petit.

Les 12 et 13 prairial à Kirn, le général Daurier

le chargea de prendre d'assaut cette petite ville occupée par les ennemis ; ce qu'il exécuta avec le plus grand succès, secondé par deux compagnies de grenadiers. Dans cette action il se comporta d'une manière si éclatante, qu'elle lui mérita l'estime des généraux et la confiance des soldats.

Le 16 brumaire an 5, à l'armée de Sambre-et-Meuse, sous les ordres du général Hoche, au passage de la Naw, un drapeau à la main, il étoit sur la rive à la tête de sa demi-brigade qui devoit franchir la rivière à un gué. L'ennemi faisoit un feu continuel et terrible ; alors le chef de brigade Petit s'écria : « Soldats, vous me « suivrez dans le sentier de la gloire ». Chacun s'empresse d'obéir. Déjà il a ordonné au chef d'escadrons Kigni, du seizième de chasseurs, d'effectuer le passage par la gauche, et de placer un fantassin en croupe derrière ses chasseurs ; ce qui s'effectuoit lorsque l'ennemi, qui craignoit d'être enveloppé, fit sa retraite précipitamment. Alors, profitant du moment, M. Petit fit passer sa troupe sur des poutrelles (ou planchettes) qui étoient déjà placées, et poursuivit l'ennemi vigoureusement.

Le 6 germinal an 7, il étoit chef de la quatre-vingt-dix-neuvième. A Véronne, malgré la résistance de l'ennemi, il prit sept fois le village appelé Sainte-Lucie. Il fut blessé dans le combat.

A Novi, le 28 messidor an 7, il eut son cheval tué sous lui, son habit et son chapeau criblés de balles; il opposa à l'ennemi la plus vive résistance et la plus opiniâtre.

Le 14 floréal an 8, il reçut du général Solignac l'ordre d'envoyer un bataillon sur les hauteurs de Cerveau, pour surprendre un bataillon de grenadiers hongrois; le chef de brigade s'y rendit lui-même à la tête du premier bataillon, et parvint, par les précautions qu'il prit, à surprendre l'ennemi à onze heures et demie du soir par son flanc droit. L'attaque fut vigoureuse, il culbuta l'ennemi, fit un grand nombre de prisonniers, s'empara des chevaux, et mit en fuite le reste de la troupe ennemie. Le général Clausel, qui commandoit alors la division, fut très-content des dispositions faites dans ces circonstances par le chef de brigade Petit.

Le 28 vendémiaire an 12, ce guerrier, aussi brave soldat que bon capitaine, fut par arrêté de S. M. l'Empereur nommé colonel du soixante-deuxième régiment d'infanterie de ligne, membre de la légion d'honneur le 20 frimaire de la même année, et officier de cette légion le 27 prairial.

P. B. SOULT (O. ✻),

Colonel du vingt-cinquième régiment de chasseurs à cheval.

Frère du lieutenant-général maréchal de l'empire Soult, qui dans la Galerie Militaire occupe une place distinguée, Pierre-Benoît Soult, né à Saint-Amans, département du Tarn, le 20 juillet 1770, est un officier dont les vertus aimables, la valeur et les connoissances militaires ont mérité les éloges des généraux et de tous les défenseurs de la patrie.

Maîtrisé par son goût militaire, il étoit à peine âgé de 18 ans qu'il entra en qualité de soldat, le 28 novembre 1788, au régiment de Touraine infanterie.

Il étoit caporal-fourrier depuis le 24 mars 1791, lorsque, le 16 nivôse an 2, il fut appelé à l'état-major de l'avant-garde de l'armée de la Moselle, sous les ordres du général de division Lefebvre, faisant partie des quatre divisions de cette armée qui traversa les Ardennes pour venir livrer la bataille de Fleurus, dans les journées du 28 prairial et 8 messidor an 2.

Le premier vendémiaire an 4, ce jeune guer-

rier fut fait aide de camp provisoire du général de brigade Soult ; et le 2 floréal, par arrêté du Directoire exécutif, il fut nommé sous-lieutenant aide de camp le 15 prairial, à la suite d'une action qui eut lieu à Deutz, au passage de la Lahn, le troisième jour complémentaire.

Le premier floréal an 5, il fut nommé lieutenant par le général en chef Hoche, commandant l'armée de Sambre-et-Meuse, et confirmé dans ce grade par arrêté du Directoire exécutif le 17 brumaire an 6. Le 2 floréal an 5, à la tête de trente hommes, il avoit désarmé trois cents hussards ennemis, et le 12, il reçut une lettre de satisfaction de la part du Gouvernement.

Le 12 nivôse de la même année, il passa au sixième régiment de chasseurs à cheval, par décision du ministre de la guerre, conformément à l'arrêté du Directoire exécutif, du 29 vendémiaire, qui le confirma lieutenant des troupes légères à cheval.

Le premier brumaire an 7, M. Soult fut nommé capitaine, en vertu de la loi du 14 germinal an 3. Il étoit alors à l'armée d'Helvétie, fut de tous les combats qui eurent lieu pendant la campagne, et se distingua à la bataille de Zurich. Dans une charge il eut son cheval tué sous lui, fut fait prisonnier par les Autrichiens, et le 17 messidor il fut rendu à la liberté.

Le 16 prairial, il fut nommé chef d'escadron par le général en chef Masséna, sur le champ de bataille, à l'affaire qui eut lieu en avant de Zurich. Le 25 prairial de la même année, il fut confirmé dans ce grade par arrêté du Directoire exécutif.

Il fit ensuite la campagne de l'an 8, et coopéra à la belle défense de Gènes, faite par Masséna. Dans la sortie qui eut lieu par le Bisagno, pour tourner le mont Facio, il eut son cheval tué sous lui par le feu de l'ennemi.

Le 22 floréal, dans une autre sortie qui fut effectuée sur le monte Cretto, il fut fait une seconde fois prisonnier de guerre par les Autrichiens, et rendu le 28 prairial.

Le 9 nivôse an 11, par arrêté du premier Consul, M. Soult fut nommé chef de brigade du vingt cinquième de chasseurs; il est officier de la légion d'honneur.

N. CONROUX (O. ✻),

Colonel du dix-septième régiment de ligne.

L'officier dont nous rappelons les services, fixe particulièrement notre attention parce qu'il fut aide de camp du général Championnet. Quel plus beau titre de gloire que celui d'avoir été choisi par cet officier général dont la patrie conservera long-tems le souvenir, et qui, par ses vertus militaires, s'étoit acquis l'estime de tous les guerriers qui ont fait les campagnes de la révolution! (Voyez Galerie Militaire, Notice sur Championnet.)

Mais à ce beau choix on peut ajouter encore que l'aide de camp du général Championnet fut brave, instruit, et qu'il s'est montré dans diverses circonstances digne de commander les soldats de la patrie, de les guider au champ d'honneur, de remplir les fonctions de capitaine, d'officier d'état-major et de colonel.

Le colonel Conroux, né à Douay, département du Nord, le 17 février 1770, entra au service du sixième régiment d'artillerie à pied le 17 février 1786.

La révolution lui procura sur-tout un avan-

cement dont il étoit digne ; il passa au cinquante-huitième régiment en qualité de sous-lieutenant. Le 11 septembre, il avoit été nommé lieutenant. Il fit cette même année la campagne de Trèves, sous les ordres de Beurnonville, et se trouva à plusieurs combats, notamment au siége de Thionville.

En 1793, il combattit à l'affaire d'Arlon à la division commandée par le général Laage, à celle de Kaiserlauten, au déblocus de Landau, à la reprise du Palatinat par le général Hoche, à la reprise d'Arlon par l'armée de la Moselle, à la bataille du 28 floréal devant Charleroy : dans cette journée il reçut du général Morlot, dont il étoit aide de camp, la mission d'aller porter l'ordre de retraite à la trente-quatrième demi-brigade et au quatorzième régiment de dragons qui étoient au moment d'être cernés par l'ennemi dont les tirailleurs, pour la plupart hussards, se trouvoient déjà sur la grande route. Le lieutenant Conroux traversa leur ligne et parvint au général Olivier qui commandoit cette brigade, auquel il fit connoître l'ordre du général de division Morlot qu'il exécuta avec le plus grand succès.

Le 8 messidor an 2, il se trouva à la bataille de Fleurus, à celle de Mastricht et de Juliers. En l'an 3, il servit à l'armée de Sambre-et-Meuse sur le Rhin, jusqu'à l'an 5, qu'il passa

en Italie en qualité d'aide de camp du général Bernadotte.

Il se trouva au passage du Tagliamento, à la prise de Gradisca, où, le 3 germinal, le général en chef Bonaparte le nomma chef de bataillon sur le champ de bataille; il assista à la prise de Trieste.

En l'an 6, il étoit dans la Belgique et faisoit partie des soldats qui, sous les ordres du général Championnet dont il étoit aide de camp depuis quelques mois, s'opposèrent aux Anglais qui tentèrent une descente à Ostende. Au mois de brumaire an 7, il empêcha la prise de Malines. A la tête d'une colonne confiée à son commandement par le général de division Béguinot, il remporta le premier avantage signalé sur les rebelles de la Belgique.

Passé à l'armée de Naples avec son général (Championnet), le jour de la prise de Naples, il mérita par sa bonne conduite et les services qu'il avoit rendus dans cette affaire et dans les précédentes, d'être nommé sur le champ de bataille, le 22 brumaire an 7, chef de brigade.

Il se trouva aux affaires de Fossano et de Mondorée qui eurent lieu en l'an 8, à l'armée d'Italie. Il reçut du général en chef le grade d'adjudant-général à l'état-major de cette armée. Il fut confirmé dans ce grade par le premier Consul.

Il fut ensuite envoyé à l'armée de l'Ouest, où il fut employé pendant les années 8 et 9. Le général en chef Bernadotte lui fit don d'une carabine d'honneur pour les services qu'il avoit rendus à cette armée.

M. Conroux passa en Hollande, et se trouva, le 26 prairial an 12, au combat naval qui eut lieu à la hauteur de Blankemberg, contre la flotille batave aux ordres de l'amiral Werhüel.

Le 10 vendémiaire de la même année, cet officier a été placé, par arrêté de l'empereur Bonaparte, chef de brigade titulaire (colonel) à la dix-septième demi-brigade de ligne. Il est officier de la légion d'honneur.

E.

E. L. PAGNON-DE-LABORIE (O. ✻),

Colonel commandant la vingtième légion de la gendarmerie impériale.

ÉLIE-LÉONARD PAGNON-DE-LABORIE naquit à Saint-Yriez, département de la Haute-Vienne, le 14 mai 1747. Le 11 juin 1762, il entra en qualité de dragon au régiment de Condé, où il servit pendant l'espace de quatre années. Le premier avril 1766, il fut reçu garde-du-corps du Roi.

Le 30 juin 1777, il fut fait exempt de maréchaussée; et le premier juillet 1778, il fut nommé sous-lieutenant, avec brevet de lieutenant de cavalerie, et lieutenant avec commission de capitaine, le 20 août 1780.

Il remplissoit dans ce grade des fonctions utiles avec zèle et intelligence, lorsqu'à l'époque de la révolution il fut fait chef d'escadron de la gendarmerie nationale, le 12 juin 1791. Il fit un service actif à l'armée de l'Ouest, ce qui lui mérita le grade de chef de brigade inspecteur provisoire, qui lui fut conféré par les représentans du peuple alors en mission dans cette armée. Le 17 frimaire an 3, il fut confirmé dans ce grade par un arrêté du comité de Salut public.

Le 17 mars 1793, il s'étoit trouvé au combat qui eut lieu près de Chantonai, et reçut deux blessures, dont une très-dangereuse.

Le chef de brigade Pagnon-de-Laborie contribua au gain de la bataille du 14 août de la même année, qui eut lieu dans les plaines de Sainte-Gemme près Luçon. Par son courage et sa bonne conduite, il mérita les éloges du général Tuncq et des représentans du peuple, qui lui offrirent le grade de général, qu'il refusa, ne voulant pas à cette époque quitter l'armée à laquelle il étoit attaché. Il lui avoit rendu de grands services, et lui fut très-utile depuis. En plusieurs circonstances, les généraux lui témoignèrent toute leur satisfaction.

Il avoit servi pendant cinq années sans interruption à l'armée de l'Ouest, lorsque le 12 brumaire an 5 il fut appelé par le Directoire à la septième inspection de gendarmerie nationale. Il commande aujourd'hui la vingtième légion à Besançon. Il fut fait membre de la légion d'honneur le 16 pluviôse an 12, et officier de cette légion le 26 prairial.

M. Pagnon-de-Laborie, dont la conduite fut toujours vraiment militaire, et qui s'est acquis dans tous les tems l'estime de ses supérieurs, a quarante-quatre ans d'un service continuel.

F. G. COSTON (✻),

Capitaine directeur du parc de l'école d'artillerie de Valence, commandant d'armes de la place de Valence.

Il appartient encore à l'arme de l'artillerie, cet officier qui joint les connoissances théoriques et pratiques, qui s'est formé à l'école des artilleurs, et dirige aujourd'hui un des parcs de cette artillerie que la France offre avec orgueil aux puissances amies et ennemies!

François-Gilbert Coston, fils d'un ancien capitaine au régiment de la Couronne (infanterie) et chevalier de St.-Louis, naquit à Valence, département de la Drôme, le 23 mars 1780. Son éducation fut soignée; et l'école de l'artillerie, qui le vit au nombre de ses élèves, le 13 frimaire an 5, n'eut que des éloges à donner à son application, à son zèle et à ses succès.

Il avoit fait la campagne d'Italie; et s'étoit trouvé à la prise de Corfou et autres îles vénitiennes, lorsque le 5 fructidor an 6, parti pour se rendre en Égypte, il assista au combat que l'aviso français le *Léger* soutint contre la frégate *l'Alcmène*, à la hauteur de la tour des Arabes, à la suite

duquel il fut fait prisonnier, et rendu par les Anglais à Alexandrie, le 8 du même mois.

Le 12, il partit pour Rosette : le convoi dont il faisoit partie, fut constamment enveloppé dans le désert par une tribu d'Arabes, dont il auroit été la victime sans un détachement de cavalerie arrivé inopinément d'Aboukir.

Il fit ensuite partie de plusieurs détachemens destinés à assurer la rentrée du Miri dans les caisses de l'armée.

Ce jeune guerrier fut fait second lieutenant au quatrième régiment d'artillerie à pied le 12 brumaire an 7; il coopéra à l'armement du fort de Lesbé, et commanda l'artillerie du fort de Rhamanie.

Le 7 thermidor de la même année, au combat qui eut lieu dans cette journée, il faisoit partie de la réserve d'artillerie sous les ordres du colonel Couin, commandant actuellement l'artillerie de la garde impériale.

En l'an 8, sous le feu continuel des canonnières anglaises, il désarma un vaisseau turc, échoué à Aboukir, et fut chargé d'évacuer sur l'arsenal d'Alexandrie les débris de ce bâtiment. Il commanda quelque tems après l'artillerie du fort d'Aboukir, sous les ordres du chef de bataillon Vinache, et fut fait premier lieutenant d'artillerie le 27 floréal an 8.

Le 30 ventôse an 9, il assista au combat près d'Aboukir. Il faisoit alors partie de la quinzième compagnie du quatrième régiment d'artillerie à pied, qui servoit six pièces de bataille de douze à gauche de l'artillerie des guides du général en chef Menou. Il étoit spécialement attaché à une pièce de douze qui creva. Le chef de bataillon d'artillerie Mongenet lui ordonna d'accompagner sur les derrières, comme le plus jeune officier de la compagnie, les débris de ce canon, ainsi que l'avant-train et le coffret. Quitter le feu en pareille circonstance, navroit de douleur ce jeune guerrier, passionné pour la gloire et pour l'honneur; il se refusa opiniâtrement aux volontés de son chef, et refusa d'abandonner son poste. Le canon fut conduit par un autre officier au lieu désigné.

Au moment de la retraite, ce brave guerrier eut le bras gauche emporté par un boulet de trente-deux : seul il alla à l'ambulance où, en présence des Austro-Turcs et de la mitraille ennemie, son bras fut amputé par le chirurgien en chef Larey, qui admira son sang-froid, son courage, et en rendit compte au général en chef.

M. Coston fut fait capitaine de troisième classe le 9 floréal an 9; il resta à Alexandrie pendant les sept mois du blocus de cette place. Quoique

blessé, il fit le service, et revint en France après la capitulation. Embarqué sur un bâtiment grec, il y éprouva toutes les horreurs de la faim et de la soif.

Depuis son retour en France, il fut constamment employé à l'école d'artillerie de Valence, à l'installation de laquelle il a assisté. Il fut chargé du service de cet établissement, auquel il a rendu d'autant plus de services, que plusieurs officiers supérieurs qui avoient été nommés pour le commander, ont presque tous reçu des ordres contraires pour faire partie de l'armée active.

Lors de la suppression de la place de Valence, le commandement d'armes de cette ville fut confié au capitaine Coston par le général Dutruy, commandant alors le département, et pour son successeur, le général Motte.

Le premier pluviôse an 10, ce brave guerrier fut fait capitaine de seconde classe, et membre de la légion d'honneur le 26 prairial an 12.

R. CATUFFE,

Chef d'escadron en non-activité.

Né à Leyrac, département de l'Aude, en 1765, Raymond Catuffe reçut une utile instruction dans la cité des Tectosages, qui a donné à la patrie des grands hommes dans tous les genres, et formé dans tous les tems des artistes, des guerriers et des savans.

Destiné d'abord à l'état ecclésiastique, M. Catuffe fit sa logique et sa théologie à Toulouse, au séminaire de St.-Charles, et fréquenta pendant quelque tems ces écoles de Droit que Cujas avoit illustrées, et qui dans le royaume tenoient alors la première place après l'Université de Paris. Il profita des leçons de ses maîtres; et lorsque la révolution vint amener un nouvel ordre de choses, il se présenta dans la carrière avec le doux espoir que la France alloit recouvrer sa primitive splendeur, et qu'il verroit bientôt renaître les siècles de Périclès et d'Auguste.

Il jeta ses regards sur l'état militaire qui avoit fait les Catinat, les Chevert, les Jean-Bart et les Duquesne et tant d'autres, qui sous la monarchie furent tout par eux-mêmes et rien par

leurs ayeux. Il les prit pour modèles, et vint se placer dans les rangs des soldats français. On lui avoit offert à Toulouse, au moment de l'organisation des bataillons de volontaires, de hauts grades dans l'infanterie; mais il refusa, parce qu'il préféroit le service de la cavalerie. Le 17 septembre 1792, il étoit entré dans les chasseurs à cheval de la légion des Pyrénées, qui s'étoit formée à Buch, fut fait quelques jours après maréchal-des-logis, et nommé lieutenant au même corps le 16 février 1793.

Il étoit à l'armée des Pyrénées-Orientales dans le mois de juin, à la tête de vingt-cinq chasseurs, et fut envoyé à la découverte devant la ville de Thuir. Cent cinquante cavaliers espagnols prétendoient le faire rétrograder; il les attaqua, les mit en déroute, et les obligea de rentrer dans la ville.

Quelques jours après, à la tête de trente-deux chasseurs, se trouvant en face de cent cavaliers ennemis, il fit dans la ville de Pontillan replanter l'arbre de la liberté que ces derniers venoient de couper.

Le 13 juillet, au Mas-de-Sarres, avec cent chevaux il essuya et soutint le feu de l'artillerie ennemie, pour donner le tems au général Dagobert de disposer de l'infanterie. La manière dont il se comporta pendant l'action, et le bonheur

avec lequel il effectua la retraite qui lui avoit été ordonnée, lui méritèrent les éloges de ce général.

Le 14 septembre, l'armée française fut obligée de faire retraite en decà des hauteurs de Réar. Dans une charge contre la cavalerie ennemie, il dégagea personnellement un officier de son corps que prenoient deux soldats ennemis. A travers le feu de la mousqueterie, le lieutenant Catuffe coupa la tête à l'un d'eux.

Le lendemain de cette affaire, 15 septembre, il fut promu au grade de capitaine; il avoit fait trois campagnes à l'armée des Pyrénées-Orientales, et par sa bonne conduite militaire s'étoit attiré l'estime de ses chefs et de ses camarades. Les généraux sous les ordres et sous les yeux desquels il avoit servi, lui donnèrent les attestations les plus honorables: on peut citer celles qui lui furent accordées par M. le maréchal Pérignon et par le général de division Clauzel. Le premier s'exprimoit ainsi: « J'atteste que M. Catuffe, chef d'escadron, a servi sous mes ordres pendant toute la guerre d'Espagne, et que dans toutes les affaires où il s'est trouvé, on n'eut que des éloges à lui donner ».

Il disoit encore dans une autre attestation: « J'ai eu long-tems sous mes ordres le chef d'escadron Catuffe; je dois à cet officier les témoi-

gnages les plus favorables : je déclare que je n'en ai point connu de plus brave à la guerre ».

Le général Clauzel disoit : « J'étois capitaine au vingt-deuxième régiment de chasseurs, lorsque le chef d'escadron Catuffe servoit dans ce corps comme lieutenant. J'ai été témoin de sa brillante conduite dans plusieurs affaires contre l'armée espagnole. Dans toutes les actions où il s'est trouvé, je n'ai eu que des éloges à lui donner. Il jouissoit dans son corps de l'estime de ses camarades : sa bravoure lui avoit mérité ce sentiment de leur part ». Le conseil d'administration de son corps s'exprimoit ainsi : « Nous déclarons n'avoir que les témoignages de la plus haute considération à donner au citoyen Catuffe qui, dans tous les tems, s'est conduit en brave militaire et avec distinction ».

Le 15 vendémiaire an 3, le capitaine Catuffe fut confirmé dans son grade et bréveté par le comité de Salut public.

En l'an 4, il étoit de l'armée d'Italie, et sortit du vingt-deuxième régiment de chasseurs à la première campagne, par ordre du général Berthier, chef de l'état-major-général de l'armée, pour être employé comme capitaine des guides à cheval du général en chef Bonaparte. Ce poste d'honneur remplit alors tous les vœux de ce brave guerrier; il alloit servir d'une manière toute

particulière ce héros, le favori de Minerve et de Mars.

A côté du général Bonaparte, le capitaine Catuffe se trouva aux batailles de Caldéro, d'Arcole, de Rivoly.... et autres.

Il accompagna le vainqueur de l'Italie dans ses opérations qui eurent lieu à l'époque de la paix de Tolentino, et à celle des préliminaires de Léoben, époque à laquelle il rentra dans le vingt-deuxième de chasseurs, après en avoir demandé et obtenu l'autorisation du général en chef.

L'armée d'Orient venoit de se former, et tous les braves brûloient du desir de suivre en Égypte le général en chef Bonaparte. Le capitaine Catuffe avoit le même desir; mais une maladie grave l'empêcha de suivre son régiment. Les médecins de terre et de mer de la place de Toulon prononcèrent l'arrêt qui l'enchaînoit dans sa patrie; arrêt qui fut déposé au bureau de la guerre.

Le délâbrement de sa santé l'ayant obligé, en l'an 9, de demander sa réforme, il fut nommé chef d'escadron par un arrêté du premier Consul, en date du 29 frimaire. Depuis trois ans qu'il est rétabli, M. Catuffe est en réclamation; il est inscrit au bureau de la guerre pour un emploi dans les états-majors de place. D'après une décision du ministre, en date du mois de nivôse

de l'an 11, il se trouve compris, d'après une nouvelle décision de son Excellence le ministre de la guerre, du 17 fructidor an 12, au nombre des officiers réformés de son grade, susceptibles de concourir aux premières places de chef d'escadron qui reviendront à vaquer.

843935

B. F. BRON (C. ✻),

Général de Brigade.

La ville de Vienne, département de l'Isère, a vu naître, le 30 novembre 1758, André-François Bron qui, entraîné par son goût pour l'état militaire, entra en qualité de dragon au régiment du Roi, le premier mai 1777. Sa bonne conduite, l'ancienneté de ses services le firent nommer brigadier le 20 juin 1783, fourrier le 9 juillet 1784, maréchal-des-logis en chef le premier février 1788, et adjudant le premier mai 1789.

La révolution, qui à cette époque s'opéroit en France, ne fit qu'accélérer un avancement qu'il avoit mérité par son zèle et ses travaux, pour l'avantage du corps dont il faisoit partie. Le 15 septembre 1791, il fut nommé sous-lieutenant, lieutenant le premier juin 1792, et capitaine le premier avril 1793.

Il avoit fait les campagnes de 1792 à l'armée du Var, et se trouvoit en 1793 à l'armée des Pyrenées-Occidentales, et s'étoit trouvé dans toutes les affaires les plus importantes. A celle du 24 juillet, dans son grade de capitaine, à la tête de cent dragons du dix-huitième régiment,

il exécuta une charge, culbuta l'état-major espagnol, un régiment de cavalerie et fit prisonnier un régiment d'infanterie : dans l'action il fut blessé d'un coup de pistolet et de deux coups de sabre.

Après avoir fait à la même armée les campagnes des ans 2 et 3, le 21 ventôse an 2, il fut fait chef d'escadron au vingt-quatrième régiment de chasseurs à cheval, et passa à l'armée d'Italie. Pendant les années 4 et 5, il servit sous les ordres de NAPOLÉON, aujourd'hui premier Empereur des Français.

A la tête de cent chasseurs du vingt-quatrième, à Storo, sur les bords du lac d'Iséo, il prit aux Autrichiens huit pièces de canon et deux bataillons. Il fut fait chef de brigade à la suite du vingt-quatrième sur le champ de bataille à Brouck, le premier floréal an 5.

Il fut de l'armée d'Orient. A Salahié, avec le troisième de dragons, dont il étoit chef titulaire depuis le premier vendémiaire an 6, il soutint l'effort de deux mille mamelucks, et dégagea le septième de hussards qui étoit enveloppé.

Le premier vendémiaire an 9, il fut nommé général de brigade. A l'affaire du 22 ventôse, il soutint avec succès contre l'armée anglaise la retraite de l'infanterie et de l'artillerie ; il eut un cheval tué sous lui et un blessé.

De retour en France, pendant les années 10 et 11, il fut employé à l'armée d'Italie.

Le général Bron est depuis l'an 12 en activité à Matéra; employé à l'armée de Naples, il commande la cavalerie. Il est un des commandans de la légion d'honneur.

Fin du deuxième Volume.

TABLE
DES NOTICES
CONTENUES DANS LE IIe. VOLUME
DES ARCHIVES DE L'HONNEUR.

C. ✻ P. Macon, *Général de Brigade, employé à l'Etat-major de la maison impériale, et Sous-gouverneur des Tuileries et du Louvre.* 1

✻ M. A. Girard, *Capitaine, Aide de camp du Gl. de brigade Macon.* 6

C. ✻ V. M. Constantini, *Général de brigade, commandant d'armes à Lyon.* 9

C. ✻ F. Goullus, *Gl. de brigade.* 12

O. ✻ J. Triaire, *Major au treizième régiment de chasseurs à cheval, Aide de camp de S.A.S. le prince Eugène.* 22

G. O. ✻ M. J. Emériau, *Contre-amiral des armées navales, impériales, préfet maritime du 6ème. arrondissement.* 28

✻ J. Passelac, *Chef de l'état-major de la division de Réserve de l'armée d'Hanôvre.* 39

✻ L. V. Cassagne, *Colonel du 25e. régiment de ligne.* 42

✻ C. M. D'Eslon, *Major du 9e. rég. d'infanterie légère.* 45

C. ✻ J. D. Boivin, *Gl. de brigade.* 48

C. ✻ F. P. J. Amey, *Idem.* 52

✻ J. Farinières, *Chef de bataillon au 92e. régiment de ligne.* 54

C. ✻ J. L. Gilly jeune, *Général de brigade.* 58

✻ A. Losivy, *Chef de bataill. de la 76e. demi-brigad. de ligne.* 61

O. ✻ J. B. Cacault, *Adjudt.-commandant.* 73

✻ N. P. Desvernois, *Capitaine au vingt-huitième de dragons.* 92

C. ❋ A. J. Boussard, *Gl. de brigade.* 99
C. ❋ A. Digonet, *Idem.* 102
O. ❋ E. Tardif-de-Pommeroux *dit* Bordesoult, *Major du premier régt. de chasseurs à cheval.* 107
O. ❋ M. Lafond, *Capitaine de vaisseau, chef de l'Etat-major de la flottille impériale à Boulogne.* 117
❋ J. F. Ransonnet, *Chef d'Escadron, premier aide de camp du général Laval.* 125
O. ❋ E. Aubertin, *Capitaine au douzième régiment de chasseurs à cheval.* 129
O. ❋ H. Fulgues-d'Oraison, *Commandant d'armes à Besançon.* 133
O. ❋ J. F. Porson, *Adjudant-Commandant, employé au camp de Brest.* 135
C. ❋ P. H. Darnaudat, *Gl. de brigade.* 139
C. ❋ P. A. Miquel, *Idem.* 142
C. M. Girard, *Chef de brigade.* 151
J. H. Bellamy, *Capitaine de frégate.* 159

O. ✻ J. L. Vivenot, *Major du dix-neuvième régiment d'Infanterie de ligne.* 169

✻ J. Bouvier-des-Eclaz, *Major au dix-septième régiment de dragons.* 174

O. ✻ P. F. Lataye, *Colonel du 10e. régiment des cuirassiers.* 177

✻ A. P. L. Fleury, *Major au dixième régiment de cuirassiers.* 180

✻ P. M. E. Bouvier, *Capitaine au dixième rég. de cuirassiers.* 182

C. ✻ M. I. Frésia, *Gl. de brigade.* 183

O. ✻ A. J. Segond, *Capitaine de vaisseau de première classe.* 191

✻ N. Seguain, *Capitaine de frégate.* 206

✻ P. A. Rouvillois, *Colonel du premier régiment de hussards.* 214

✻ C. E. Ghigny, *Major au premier régiment de hussards.* 220

✻ J. Muller, *Chef d'Escadron au premier régiment de hussards.* 222

✻ F. Mesmer, *Chef d'Escadron au premier régiment de hussards.* 224

J. N. E. Mathis, *Chef d'Escadron au 1er. régt. de hussards.* 227
O. ✻ A. C. J. Delarue-de-la-Gréardière, *Capitaine de vaisseau.* 231
O. ✻. L. A. Cassan, *Colonel du 20e. régiment de ligne.* 235
C. ✻ H. Callier, *Général de brigade.* 238
J. B. Huguet, *Capitaine de vaisseau de première classe.* 240
✻ J. F. Dumareix, *Major au 21e. régt. d'infanterie légère.* 268
O. ✻ P. G. Pouchin, *Gl. de brigade, colonel du 2e. régiment d'infanterie de ligne.* 271
✻ J. P. Piat, *Major au 2e. régiment d'infanterie de ligne.* 274
✻ L. Ducouret, *Major au 7e. rég. d'infanterie légère.* 276
✻ J. P. Faury, *Chef de bataillon au 7e. régt. infant. légère.* 278
C. ✻ J. C. L. Rheinvald, *Gl. de brigade.* 280
O. ✻ N. Balleydier, *Colonel du 18e. régiment d'infant. légère.* 283
✻ P. A. Bernelle, *Lieut.-colonel du 1er. régt. d'infanterie de la garde municipale de Paris.* 286

✻	J. D. Faroppa, *Capitaine au 21e. régiment de dragons.*	294
C. ✻	N. Foucher, *Général de brigade d'artillerie.*	301
C. ✻	G. Kister, *Général de Brigade.*	306
O. ✻	J. G. V. Allain, *Adjudant command.*	318
O. ✻	J. B. Fradin, *Capt. de vaisseau.*	322
O. ✻	A. Darricau, *Colonel du 32e. régt. infant. de ligne.*	324
✻	T. J. J. Chasseraux, *Major du 32e. régiment de ligne.*	327
✻	F. T. Curnier, *Chef de bataillon au 32e. régt. inf. de ligne.*	329
O. ✻	D. Sudrié, *Id. Id.*	332
✻	E. C. Lacoste, *Major au 96e régt. d'infanterie de ligne.*	334
✻	J. B. De Leisségues, *Capitaine de frégate.*	338
C. ✻	X. Roussel, *Gl. de Brigade.*	342
O. ✻	P. Pajol, *Colonel du 6e. régt. de hussards.*	347
✻	A. Leduc, *Capt. de frégate.*	351
C. ✻	N. Poinsot, *Général de division de cavalerie.*	353
C. ✻	J. F. Lesuire. *Gl. de brigade.*	364
C. ✻	L. Gros, *Colonel major au rég. de chasseurs à pied de la garde impériale.*	371

C. ✻ F. Marisy, *Général de Brigade.* 373
O. ✻ A. F. J. Boubers, *G^l. de brigade.* 375
✻ F. Martenot, *Lieutenant en premier au régiment des chasseurs à pied de la garde impériale.* 380
C. Bauchet-Laborde, *ex Capitaine de dragons.* 382
C. ✻ F. J. Werlé, *G^l. de brigade.* 586
O. ✻ S. P. Thullier, *Colonel du 9e. régiment de chasseurs à à cheval.* 396
O. ✻ J. B. Marigny, *Colonel du 20e. régiment de chasseurs.* 401
O. ✻ P. J. Petit, *Colonel commandt. le 62e. régt. d'infanterie de ligne.* 405
O. ✻ P. B. Soult, *Colonel du 25e. régt. de chasseurs à cheval.* 410
O. ✻ N. Conroux, *Colonel du 17e. régiment de ligne.* 413
O. ✻ E. L. Pagnon-de-Laborie, *Colonel commandant la vingtième légion de la gendarmerie impériale.* 417
✻ F. G. Coston, *Capt. directeur du parc de l'école d'artillerie de Valence, commandt.*

d'armes de la place de Valence. 419
R. Catuffe, *Chef d'Escadron en non-activité.* 423
C. ✻ B. F. Bron, *Général de brigade.* 429

Fin de la Table du second Volume.

ERRATUM.

Pag. 191, lig. 2, de la, *lisez :* de première classe.
Pag. 160, lig. 15, sur, *lisez :* par.
Pag. 168, lig. 6, administrateurs, *lisez :* admirateurs.

Digitized by Google